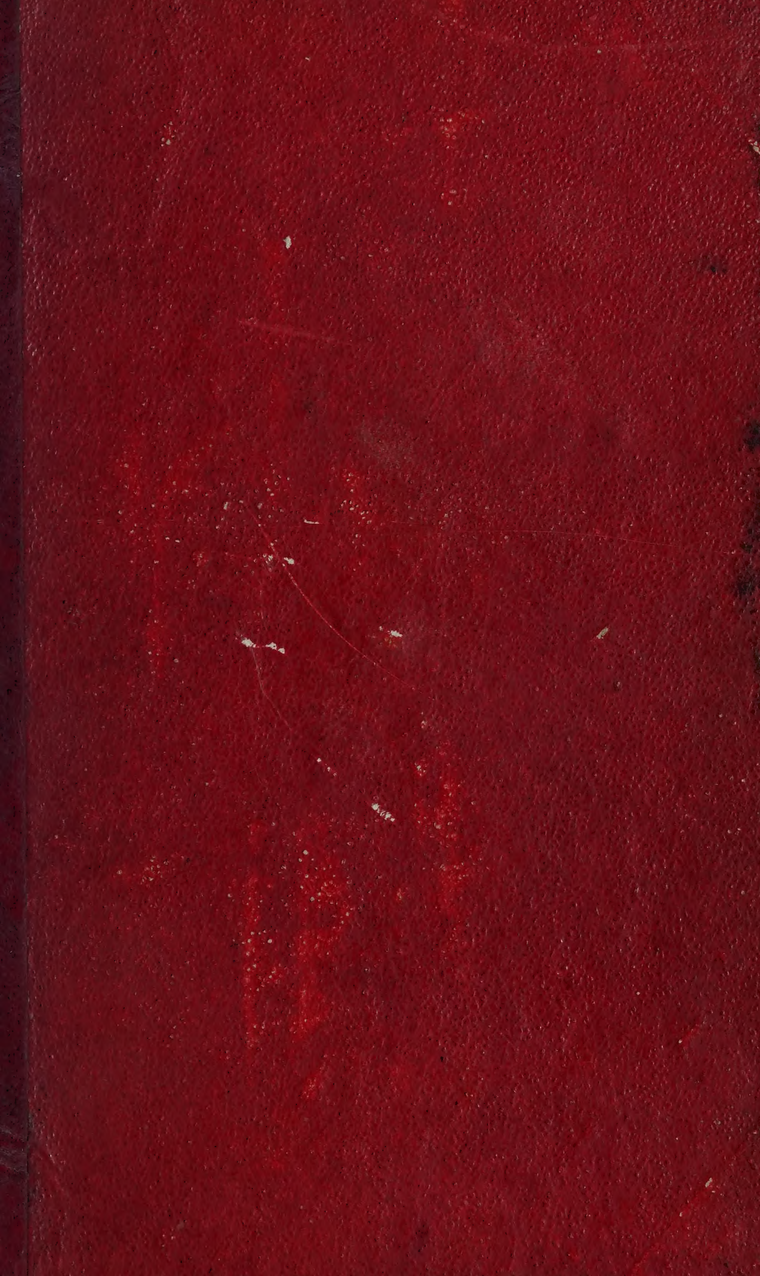


dédicace
de l'auteur

300

FABLES.

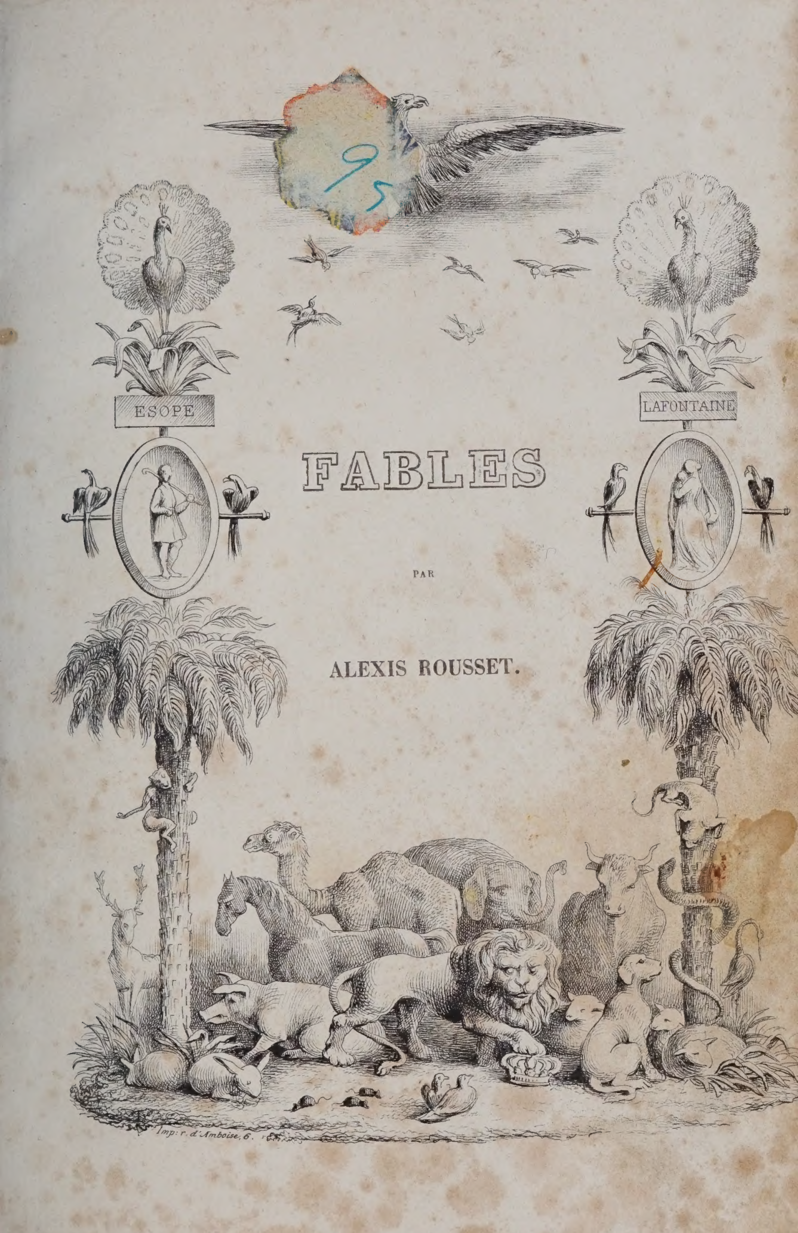
à Monsieur Pelletier

hommage amical de l'auteur

Al. Roullet

à ma nièce Adèle

Weber


95
ESOPE
LAFONTAINE
FABLES
PAR
ALEXIS ROUSSET.
Imp: r. d'Amboise, 6.

FABLES

PAR

ALEXIS ROUSSET.



LYON.

IMPRIMERIE DE LÉON BOITEL,

QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

—

1848.

A MON AMI BONIROTE.

Eh quoi ! tu veux que mon portrait
Soit mis à la première page
De ce modeste et faible ouvrage?
Tu le veux ! Que t'ai-je donc fait ?
Je devrais refuser tout net ,
Et j'accepte... ce n'est pas sage.
Hélas ! tout homme est un enfant
Qu'on voit heureux et triomphant,
Dès qu'on le traite en personnage.
Dieu sait pourtant ce qu'on dira
Lorsque mon portrait se verra !
— Quoi ! non content de la manie
De nous accabler de ses vers ,
Singeant tel homme de génie,
Dont le nom remplit l'univers,

Cet inconnu veut dans son livre,
Avec l'espoir de se survivre,
Illustrer son obscurité !
C'est le comble de la folie
Qu'étaler tant de vanité
Au sein même de la cité
Où nous avons proscrit Thalie ;
Où jamais, par nous exalté,
L'auteur de la localité
N'a pu tirer de son ouvrage
(Que pas un journal n'a cité),
Ni quelque argent ni quelque hommage !—
Tu le vois, on va m'accabler.
Ton gracieux talent lui-même
N'écartera point l'anathême.
Le moyen de ne pas trembler
Quand déjà j'entends la tempête
Gronder et fondre... sur ma tête ?

AUX ARTISTES
QUI ONT BIEN VOULU ILLUSTRER
MES CINQ PREMIERS LIVRES
DE FABLES.

Quoi ! mes amis, vous consentez
A donner un corps à ce livre,
Dont, sans vous, les moralités
N'auraient pas grand chance de vivre.
En vain je me suis efforcé
De bien copier la nature,
D'être correct, clair, sans enflure ;
Dans ce livre vingt fois laissé,
Limé, poli, recommencé,
Dans ce pauvre enfant de mes veilles,
Hélas ! je n'ai pas fait merveilles.
Mais à ce peu d'esprit que j'ai
Vous daignez ajouter le vôtre,
Et soudain mon livre est changé ;

Il est neuf, amusant, tout autre :
Je l'avais, je crois, mal jugé.
Avec Genod, Chaine et Laurasse,
Il a du brillant, de la grâce ;
Un l'esprit fécond, mille attraits
Avec Bonirote et Fonville,
Perrin, Gaillard... Ciel ! j'oubliais
Cet autre enfant de notre ville,
Farine, auteur de vingt croquis
Arrivés pour moi de Paris.
Grâce à vos efforts, mon ouvrage,
Brillant d'un éclat tout nouveau,
Près d'être submergé, surnage
Et suit gaîment le cours de l'eau....
Maïs si du livre l'existence
Demain subit une autre loi,
Ce qui doit vivre autant que moi,
C'est, du moins, ma reconnaissance.

LE LIVRE ET LE MONUMENT.



Imp. r. d'Amboise 6 Lyon

. . . . le Mausolée. . . . .
. . . . n'était plus que poussière,
Tandis qu'au temps lui-même empruntant sa lumière
Le Livre se lisait encor.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LE LIVRE ET LE MONUMENT.

Dans la mansarde d'un hôtel
Travaillait un pauvre poète,
Et pour ce rimeur éternel
Tous les jours étaient jours de fête.
Il vivait là fort chichement;
Mais, en espoir, du moins, au temple de mémoire
Il transportait son logement
Où, sobre par tempérament,
Il pourrait s'enivrer de gloire.
Faible en était sa part. N'importe, un jour viendrait

Qui mettrait chacun à sa place.
Dans le même hôtel demeurait
Un financier à large face.
Sous des lambris dorés languissait avec lui
Un triste compagnon, l'ennui.
Certain jour, au sortir de table,
Le financier pensa, dit-on,
Et raisonna : ceci n'est pas invraisemblable.
— Ne devant pas laisser, dit-il, de rejeton,
Comment perpétuer mon nom ?
Pour le faire passer jusqu'aux races futures,
Si j'élevais un monument
Qui braverait des ans les mortelles injures,
Asile où je pourrais reposer noblement ?....
Mais oui, c'est un bon tour à faire
A mon voisin, ce fou ! poète ! homme de rien,
Qui, se flattant déjà, d'un espoir téméraire,
Prétendait que son nom vivrait plus que le mien. —
Le projet lui sourit. On se met à l'ouvrage.
On a recours au bronze, au marbre, au fer, à tout.
Architectes, maçons font rage,
Et le monument est debout.
Puis la mort, qui se tenait prête,
Au financier porte son heurt.

De son côté, notre poète,
Son livre fait, l'imprime et meurt.
Il avait peu connu la gloire.
Sous sa modeste croix de bois,
Quelques planches formaient ce temple de mémoire
Qu'avait desiré tant de fois
Son âme à présent consolée.
Il dormait près du mausolée
Où brillait le granit et l'or ,
Mais qui, mille ans après, n'était plus que poussière,
Tandis qu'au temps lui-même empruntant sa lumière,
Le livre se lisait encor.

FABLE II.

LE LION ET LES CASTORS.

Après des jours brillants de gloire,
Un lion eut son Pultawa.
Souvent, aux fils de la victoire,
Pareille infortune arriva.
Tôt ou tard, du grand Alexandre,
Ce malheur eût été connu.
N'était-il pas plus grand ce héros que j'ai vu
S'élever jusqu'au faîte, y briller et descendre?
Le lion, toujours combattant,
Couvert de sang et de poussière,
Arriva, le soir, haletant
Et se mourant de soif, au bord d'une rivière.
Il était seul. Les siens étaient captifs ou morts.
Calme était la rivière, et, sur ses heureux bords

Tout respirait la paix et l'innocence ;
Et dans ces lieux, pleins d'ombre et de silence,
Quelques logis de terre abritaient des castors.
A l'aspect du triste monarque
Qui rugissait, on fuit : tout castor est craintif ;
Mais, chez notre héros, visible était la marque
D'un désespoir inoffensif.
— C'est, dit-il, dans cette retraite
Que je prétends finir mes jours :
Déshonoré par ma défaite,
Je veux fuir à jamais le faux éclat des cours.
Le malheur aura su me rendre
A l'empire de la raison.
Venez, castors, veuillez m'apprendre
A me construire une maison. —
On avance, on recule, on revient ; mais la suite
Montra le lion simple et bon,
Et pour tous l'amitié vint vite :
Bref, le guerrier se fit maçon.
Mais tel qui portait haut l'épée
Tiendra la truelle assez mal,
Et souvent du maçon royal
L'âme semblait préoccupée.
En vain il employait et l'équerre et le plomb,

Rien n'allait bien dans son ouvrage :
Tantôt c'étaient les murs qui n'étaient pas d'aplomb,
Tantôt trop faible en était l'assemblage ;
Pourtant, il faisait de son mieux.
Enfin, un beau jour, tout s'écroule.
Le lion dit : — Jadis, j'étais victorieux,
Et les flatteurs venaient en foule :
J'étais, assuraient-ils, le favori des dieux ;
J'avais tous les dons en partage :
C'est à peine, à présent, si je suis en état,
Malgré mon zèle et mon courage,
De faire un passable goujat...
Détestables flatteurs !... — Un castor lui dit : — Sire,
On peut être écrivain, législateur, guerrier,
Et se montrer un jour des ouvriers le pire :
Car nul n'est propre à tout ; à chacun son métier.

FABLE III.

L'INSTRUMENT DE L'ARTISTE.

A mon confrère et ami Gaspard Bellin.

Un artiste se fit un très-bel instrument,
Flûte, violon ou violoncelle...
N'importe, c'était un modèle
A conserver soigneusement.
L'artiste y construisit un étui bien solide
Qui pût l'isoler des corps durs,
Et, pour qu'il eût des sons plus purs,
Le tenir à l'abri du froid et de l'humide.
Il évitait de le prêter ;
Ce n'était point par égoïsme,
Mais un moins bon artiste en aurait pu gâter
Le pur et parfait mécanisme.
Enfin, c'étaient des soins constants.
Notre homme aussi faisait merveilles,

Et de ses nombreux écoutants
Il charmait à la fois le cœur et les oreilles.
Il obtint de brillants succès.....

Poètes, n'oubliez jamais
Que l'instrument, pour vous, c'est l'âme ;
Le corps en est l'étui. Voulez-vous qu'une flamme
Vive et brillante éclate en vos moindres écrits,
Et du premier des arts aille atteindre le faîte :
Soignez de l'instrument la pureté parfaite ;
De l'honnête et du vrai soyez toujours épris.
Donnez au monde un noble exemple
Et laissez aux vendeurs du temple
Ce métal qu'à tout prix ils veulent obtenir.
Ils n'ont que quelques jours à vivre ;
Tandis que la muse vous livre
L'éternité de l'avenir !

FABLE IV.

LE LION MALADE, LE ROSSIGNOL ET LE SINGE.

A Monsieur Servan de Sugny, de la Société littéraire de Lyon.

Souvent on voit les impuissants
Dédaigner les gens qui produisent.
Tels font mépris d'un vain encens
Qui pensent bien peu ce qu'ils disent.

Un lion, roi d'une forêt
Et déjà vieux, tomba malade.
Ce monarque était bon : chacun eut grand regret
De le voir souffrant et maussade.
— Ah ! dit un rossignol, essayons de charmer
Cette sombre mélancolie ;
Chantons et prolongeons la vie
De ce roi qui se fit aimer :
De tels monarques sont bien rares,

Car les dieux en sont fort avares. —
Pas plus tôt dit, le rossignol
Prélude en dièze ou bémol,
Et, par sa musique savante,
Fait de son mieux pour réveiller
Du malade l'âme dolente...
Le lion ne fit que bâiller.
Mais s'il fut insensible à ces douces merveilles,
C'est que le mal avait engourdi ses oreilles.
— Ah ! redoublons d'efforts, dit le chantre des bois....
Cependant l'auditoire applaudit cette fois.
Un seigneur s'écria : — Quel amour-propre insigne !
Ce rossignol qui se croit digne
D'amuser un mourant royal !
Sotte prétention d'un artiste banal !
Se mettre en scène et pour chanter, la belle affaire !
Ces rossignols feraient beaucoup mieux de se taire.
Ce sont des intrigants qui voudraient que leur voix
En fit les commensaux et les amis des rois.
Vite, huissier, mettez-moi cet artiste à la porte. —
Le personnage altier qui parlait de la sorte,
Quoique seigneur du plus haut rang,
Était un singe orang-outang.
Le docteur ours pourtant recommanda de faire

De nouveaux efforts pour distraire
L'auguste indifférent. — C'est moi,
Dit le singe, qui vais, pour sauver notre roi,
Montrer des talents véritables :
Et je mets au défi tous ces petits oiseaux,
Rossignols, pinçons ou moineaux,
D'en faire éclater de semblables ! —
Il appelle ses gens. Sur huit bâtons croisés
Il s'aide à dresser une corde,
Prend une perche et sans exorde,
Fait mille bonds improvisés.
Il bat des entrechats, pirouette et s'applique
A des pas que Vestris aurait à peine osés...
Le monarque trouva ce spectacle magique ;
Il se sentit plus gai soudain,
Et l'Orang qui si fort dédaignait la musique,
Fut tout fier de passer pour un vrai baladin.

FABLE V.

LE COCHON ET L'OURS.

Un ours jouait avec un gland.
Un cochon, qui le voyait faire,
Le supplia très-poliment,
Si ce gland cessait de lui plaire,
De vouloir bien le lui donner.
— A moins que Monseigneur, ayant faim, ne préfère
L'ajouter au menu de son propre dîner.
— Voyez-vous cette bête immonde !
Dit l'ours, son appétit s'attaque à tout le monde !
Le maître goinfre ! Il faut du gland
Pour le dessert de ce gourmand !
Déjà la panse toute pleine
Et ne se traînant plus qu'à peine,
Il voudrait encore engloutir

Ce noble fruit dont peut sortir
Quelque chêne géant, l'honneur de la province !
Mais aujourd'hui, je suis bon prince.
Tiens, donc, voici ton gland ; mange, avide animal ;
Satisfais ta gloutonnerie.
— Le ton que vous prenez n'est pas fort amical,
Dit le porc ; gardez, je vous prie,
Votre gland ; car, sachez-le bien :
Qui donne mal, ne donne rien.

FABLE VI

L'OURS ET LE SINGE.

Un ours n'ayant pas de tannière,
Près d'un rocher vit un marteau.
Il le prit, puis, à sa manière
Il tenta de creuser la pierre,
Quoiqu'il fut privé de ciseau.
— Dix ans vous suffiraient à peine
Pour vous former un gîte ici,
Lui dit un singe, son ami.
Venez et cherchons dans la plaine,
Sous quelque chêne bien ombreux,
Un gîte où nous puissions nous abriter tous deux.
— Y pensez-vous, répondit l'autre.
Quoi ! dans la plaine ! Et le chasseur ?
Descendons-y ; le bon apôtre

De ma fourrure et de la vôtre
Deviendra bientôt possesseur.
Dussions-nous une année entière
Travailler à creuser la pierre,
Restons ici. Veuillez m'aider;
Mais commençons sans plus tarder. —
Le singe dit tout bas : Notre ami perd la tête ! —
N'importe, à l'aider il s'apprête.
On commence, et chacun travaille à tour de rang :
L'un fatigué, l'autre reprend.
Le roc s'écaille, et le courage
Grandissant, on poursuit l'ouvrage
Sans le suspendre un seul moment.
Chaque heure emporte son fragment.
On n'accorde au repos ni dimanche ni fête ;
Tout plaisir est mis de côté.
Sans se hâter trop fort, jamais on ne s'arrête :
Doucement et longtemps ; ce mot, je l'ai noté.
Quand la nature, enfin, par le froid défeuillée,
Se fut tout de blanc habillée,
On entendit au sein des bois
Le marteau retentir pour la dernière fois :
Nos heureux travailleurs avaient une tannière...
J'ai dit heureux : aurais-je tort ?

Libres, deux et s'aimant! Qui n'envîrait leur sort?
Le roc les abrita durant leur vie entière.

N'importe votre outil, qu'il soit plume ou marteau,
Ne vous effrayez de rien : l'eau
Goutte à goutte creuse la pierre.

FABLE VII.

LE DROMADAIRE ET LES DEUX CHAMEAUX.

Certain beau jour un dromadaire
Partait pour la terre étrangère,
Et sous le poids de son fardeau,
Leste encore, il faisait le beau;
Tout heureux de prendre le large,
Il paraissait fier de sa charge.
Deux chameaux dirent : — Ce bossu
Semble de Jupiter issu,
Tant l'orgueilleux se dresse, et pourtant, je vous prie,
Se doit-on estimer bâti dans ce goût-là?
Hé! Monsieur du gros dos, un peu de modestie! —
Les chameaux, en disant cela,
Toisaient du haut en bas le pauvre dromadaire,
Qui, quoique bon, ne put se taire.

— Montrez-vous, leur dit-il, un peu moins dédaigneux.
De quel droit vous livrer à cette impertinence ?
Si mon dos offre une éminence ,
Chacun des vôtres en a deux !
Ce trait vous suffira , je pense. —
Pouvait-il leur riposter mieux ?

Mais nul ne se connaît lui-même ;
Le plus chétif s'estime et s'aime,
Et dans ce monde que voit-on ?
La pelle raillant le fourgon.

FABLE VIII.

UN PARLEMENT CHEZ LES ANIMAUX.

Dans les vastes états d'un monarque puissant,
Lion à la blonde crinière,
Sous de sanglants tributs un peuple gémissant
De la révolte un jour arbora la bannière.
Qui le croirait? on vit de timides agneaux
Déployer un brillant courage;
Il en périt beaucoup, et les morts par monceaux
Attestaient du lion la valeur et la rage.
Longtemps il plut du sang; le sol s'en imbiba;
Mais le parti royal à la fin succomba.
Qui sait mourir est sûr de vaincre;
Et tout peuple opprimé devrait bien s'en convaincre.
Le lion garotté, on enterra les morts,
On les couvrit de fleurs; puis, Caron et sa barque

Les menèrent sur d'autres bords,
Bords heureux, ne comptant ni sujets ni monarque.
Le lion fut pourtant avant peu replacé
Sur son trône ; on tenait à ce roi légitime
A qui l'on pardonna son crime ;
Puis il semblait moins fier... il était terrassé.
On exigea, du moins, plus d'une garantie
Contre des abus trop criants,
Et le projet conçu par les plus défiants
Fut un bon parlement pour prix d'une amnistie.
Cinq cents élus feraient partie
De ce nouveau pouvoir, qui saurait mettre un frein
A des appétits sanguinaires,
Et, les animaux étant frères,
Assurer à chacun sa part d'herbe ou de grain.
Chargé d'une moitié de la toute puissance,
Un parlement, en conséquence,
Fut debout avant peu : vautours, loups et renards
A force d'intrigues, je pense,
Ou bien comme gens d'importance,
S'y trouvèrent pour les trois quarts.
On y vota l'impôt d'emblée ;
Et, de prime abord, l'assemblée
Y rogna la part du lion,

Mais ce fut pour s'en former une
Assez ronde sur la fortune
Et la chair de la nation.
Au lieu d'un seul mangeur de bêtes,
Qui du moins, quelquefois, faisaient trembler les grands,
Il sortit du sein des tempêtes
Tout un monde de dévorants.
Jadis, le peuple avait un maître ,
Beaucoup trop avide peut-être ;
Mais, qu'était-ce auprès de cinq cents ?
Ah ! si l'on avait su... mais il n'était plus temps !

Tels recherchent le mieux, qui rencontrent le pire...
— Expliquons-nous , va-t-on me dire :
Entendez-vous prêcher le pouvoir absolu ? —
— Non, je voudrais trouver au cœur de chaque élu ,
Que se choisit le peuple, un peu moins d'égoïsme ,
Et voir ce qui n'existe plus :
Sous un ardent patriotisme
Le culte d'antiques vertus.

FABLE IX.

L'AUTOUR, LA FAUVETTE ET LE VER.

Il n'est pas rare que les gens
Vous jettent sans façons leurs défauts au visage,
Comme étant vôtres. C'est l'usage
Que les moins nobles cœurs soient les plus exigeants.

Un autour vit une fauvette
Qui tenait en son bec un ver ;
Le ver se plaignait fort, et pour moi, je regrette
Que de charmants oiseaux se nourrissent de chair ;
Sur ce point, je voudrais réformer la nature.
La fauvette est pourtant fort bonne créature.
- Grands Dieux, cria l'autour, vit-on rien de pareil ?
Et montra-t-on jamais tant de gloutonnerie ?
Quoi ! dévorer en plein soleil

Un pauvre ver, l'effronterie !
C'est pousser l'égoïsme loin !
Par l'enfer ! mon bec, au besoin,
Saura bien empêcher le crime. —
La fauvette l'entend et lâche sa victime,
Puis, tremblante, veut fuir, s'envoler ; mais l'autour
L'atteint, la frappe, la déchire
Et la mange !... Le ver, voyant cela, respire...
Hélas ! il y passe à son tour.

FABLE X.

LE CONCERT DE LA FAUVETTE.

Une jeune fauvette était ambitieuse
Non pas d'honneurs, non pas d'argent,
Mais de gloire. Être enclin à l'humeur glorieuse,
Est-ce blâmable? Un jour, sur un ton engageant,
L'aimable virtuose, en pompeuses affiches
(L'usage en est ancien), annonce un grand concert,
Où, sans payer, pauvres et riches
Pourront ouïr à l'aise et sous un frais couvert.
Un chêne y pourvoirait. Le monde
Aux spectacles gratis abonde:
Il en fut de tout temps ainsi.
On vit donc accourir ici
La foule des oiseaux amateurs de musique.
La fauvette commence et s'applique

A mille chants où son gosier
De tous les tons descend l'échelle
Et les saît avec art unir et varier.
Cinti n'eût pas mieux chanté qu'elle.
Pourtant on l'applaudit fort peu :
(Dans son pays nul n'est prophète !)
Bien plus, on entendit menacer la tempête...
— Pauvre artiste ! dit l'oie, elle oublie à ce jeu
Combien sa faiblesse est extrême !
Elle a fait des efforts si grands,
Sur cent et cent tons différents,
Que j'y succomberais moi-même ! —
—C'est d'un bien pitoyable effet,
Dit gravement le perroquet,
Peu de goût et point de méthode !
Peut-être est-ce aujourd'hui la mode ?—
Vint le paon : — Peut-on en plein jour
De ses talents faire étalage
N'ayant qu'un si pauvre plumage
A montrer à des gens de cour ? —
— Franchement ce n'est pas la perle
Des prime-donne, dit le merle.
Sifflons bien fort : qu'en pensez-vous ? —
— Comment siffler des chants si doux !

S'écria soudain Philomèle,
Fut-il dessein plus odieux ?
Quel autre artiste, ajouta-t-elle,
Pourrait prétendre à chanter mieux ?
Hé quoi ! siffler. Au lieu de cette ignominie,
Applaudissons tous à l'instant.—
Le triomphe fut éclatant.

On voit souvent dans cette vie,
Sottise et malveillance aller de compagnie,
Et, par leur dédain insolent,
Aider, sans le vouloir, au succès du talent.

FABLE XI.

LE MORCEAU DE FROMAGE.

Ne croyons pas que la richesse
Toujours centuple nos plaisirs.
Pour les riches le bonheur cesse
Quand plus rien n'émeut leurs désirs :
Tout plaisir perd bientôt de sa douceur première.
Le pauvre éprouve quelquefois
Plus de joyeux transports en son humble chaumière
Qu'il n'en existe pour les rois.

Un roi se trouvant à la chasse
Pour son menu se vit réduit
A trois perdrix, un lièvre, une bécasse,
Un peu de vin et de biscuit ;
Il s'y joignait, dit-on, un morceau de fromage.

Pour bien dîner en faut-il davantage ?
Le roi pourtant se plaignit fort.
Accusant son malheureux sort,
A peine toucha-t-il au menu ; mais sa suite
N'en laissa presque rien. Le départ vint ensuite.
Sur ce théâtre abandonné,
Où nos gens avaient festiné,
En mettant les mets au pillage,
Ils avaient, par hasard, oublié le fromage.
Huit jours après, vint un manant
Qui s'en saisit incontinent,
Quoique, pour lors, la pâte en fût un peu moisie ;
Puis, à son pain noir le joignant :
—Goûtons-y vite. — Il crut manger de l'ambroisie.
Dieux ! quel festin ! mais comme on dit :
Il n'est sauce que l'appétit.

FABLE XII.

LE ROI, LE POÈTE ET LES COURTISANS.

Un poète alla chez un roi.
Seigneur, dit-il, accordez-moi
Quelques rayons de cette gloire
Qui resplendit sur votre front,
Et mes vers estimés des filles de mémoire
En leur temple vous chanteront.
Daignez donc... (c'est vouloir beaucoup et peu de chose),
M'accueillir quelquefois, m'honorer de ces mots
Dont on est fier et qu'on oppose
Aux discours dédaigneux des sots.
Gardez votre or, grand roi, d'autres en sont avides.
A d'autres qui me font pitié,
Je laisse des bienfaits qui me sembleraient vides ;
Je ne veux que votre amitié. —

C'est ainsi qu'il parla. Sa voix était émue,
L'aspect des grands trouble et remue.
Mais souriant, le roi lui dit :
— Je ne lis point de vers, car la chose publique
Veut, en entier, du prince et le temps et l'esprit.
C'est de soins plus pressants que mon humeur se pique.
J'ai l'ordre à maintenir, la grandeur du pouvoir.
Vous pouvez après vous ne laisser nulle trace ;
L'histoire est bien plus sûre, et mon premier devoir
Est d'augmenter encor la splendeur de ma race. —
— Seigneur, dit le poète, on peut tout accorder :
Sa grandeur, les beaux arts, le bonheur de l'empire ;
On peut régner le jour et le soir demander
Quelque gloire nouvelle aux accords de la lyre.
Les siècles nommés grands l'ont été grâce à nous
Et grâce aux artistes nos frères :
En fonder un pareil serait digne de vous ;
Car, sans doute, les fils égaleraient leurs pères… —
— Adieu, poète, adieu ! je retourne à ma cour :
Le burin y sert chaque jour
D'historiographe à ma gloire.
Là rien n'est fiction, là tout est vérité ;
Et, sans vous faire injure, il est permis de croire
Qu'un roi peut marcher seul à l'immortalité. —

Il dit, et chacun d'eux alla de son côté.
Je vais suivre le roi. Des concerts de louanges
Presque aussi doux que ceux des anges
Venaient charmer tous ses instants.
Pas un roi qui depuis longtemps
Du ciel eût obtenu tant de dons en partage :
Il était brave, grand, et des rois le plus sage.
Ainsi parlaient les courtisans.
Mais tout prince a ses jours d'orage
Escortés de soucis cuisants.
Le nôtre, après de longues guerres,
Fléau qu'on ne redoutait guères,
Fut exilé de son pays.
Ils sont nombreux les rois que le sort a trahis !
Un an se passe, un an de sombre rêverie,
Et le roi se résout à revoir sa patrie,
Lieux charmants, où toujours il vivait en esprit.
Ah ! c'était s'exposer ; mais l'amour de la vie
S'affaiblit fort en un proscrit.
Il se déguise et part. — Demain je vais entendre
Ces divins concerts d'autrefois :
Dans les cœurs, ai-je pu descendre
Du rang qu'on accordait au plus vanté des rois ? —
Il vient..... Les courtisans répétaient leurs louanges

Au roi qui l'avait remplacé,
Exaltant les grandeurs étranges
D'un règne à peine commencé,
Et cherchant dans sa fausse gloire
Des matériaux pour l'histoire !
— Fuyons, dit le proscrit, abandonnons ces lieux
Qui me deviennent odieux,
Retournons dans notre retraite. —
Il fuit, rencontre le poète,
Et ce dernier, bientôt, près du prince atterré,
Que toute autre voix importune,
Se fait, par le cœur attiré,
Le courtisan de l'infortune.

FABLE XIII.

LE ROSIER ET LE DATTIER.

A mon ami Léon Boitel.

Un riche amateur de jardins
Avait un dattier dans sa serre ;
Il le montrait aux citadins
Qui venaient visiter sa terre,
Et chacun de s'extasier.....
— Mais, d'où vient, disait un rosier,
Que vers moi pas une personne
Ne daigne un instant s'arrêter,
Ne fut-ce, enfin, que pour jeter
Les yeux sur les fleurs que je donne ?
Je répands des parfums si doux !
De cet arbre étranger où sont les avantages ?
Parlez, voisin, que faites-vous
Pour attirer tous les hommages ? —

— Je suis un arbre transplanté,
Il me faut des soins, une serre.
Si vous étiez un jour, ainsi que moi jeté,
Chétif, à demi-mort, sur la terre étrangère,
Vous y seriez ce que je suis.
Mais c'est un funeste avantage ;
Je n'ai plus ni parfums ni fruits.
Couvrant de fleurs le voisinage,
Soyez heureux : c'est le plus sage :
Nul n'est prophète en son pays.—

FABLE XIV.

LE RENARD ET LE CHIEN.

Quel affreux métier que le vôtre !
Disait un jour à certain chien
Un renard du quartier (c'était un bon apôtre,
De tout capable, hormis le bien).
Vous consumez votre jeunesse
Au service d'un maître ingrat.
Du pain noir et des coups, un collier qui vous blesse,
Sont les revenant-bons de votre triste état.
Et devenez-vous vieux, on vous met une pierre
Au cou ; puis, crac, à la rivière,
Et les poissons de vous manger.
Je frémis rien que d'y songer !
Vous ne voyez donc pas, innocent que vous êtes,
Que l'homme est la pire des bêtes ?

(Le renard en cela , mentait-il ? Je ne sais).
Cher Canichsmann , quittez ce maître que je hais.
Je puis vous proposer une nouvelle vie ,
De plaisirs constamment suivie ,
Vie indépendante où les coups
Ne tomberont jamais sur vous.
Aux humains nous ferons la guerre,
Au lieu de nous la laisser faire :
Nous leur prendrons canards, poulets, dindons. La nuit ,
Pendant qu'à vos pareils vous donnerez le change ,
En les attirant dans la grange ,
Ou bien ailleurs , j'irai sans bruit ,
Au cœur du poulailler, saigner avec adresse
Poulets et gens de même espèce,
Que la nature a faits pour nous
Et que nous croquerons plus tard. Qu'en pensez-vous ? —
–Mais, n'est-ce pas beaucoup s'exposer?–Qu'est-ce à dire,
Vous exposer ! — Le chien se laisse enfin séduire ,
Et devient, en huit jours, voleur et meurtrier.
.....C'était pourtant un beau métier ,
Rempli d'émotions, exaltant le courage !
Il fallait voir le renard à l'ouvrage.
Moins terrible , vengeant les siens ,
Devait sembler Achille au milieu des Troyens.

Tout fut bien durant une année,
Nos amis étaient gras à lard.
Mais toute vie est destinée,
Hélas ! à rencontrer quelque fâcheux hasard.
Un beau jour, quand parut l'aurore,
On les vit, s'acharnant encore
Après maints poulets et dindons....
On court bien vite, on frappe, on saisit nos larrons.
Puis un procès en bonne forme
Condamne l'un et l'autre à mort.
On pendit, pour l'exemple, à la branche d'un orme
Canichsmann qui pleurait son sort.
Cédant au repentir, peut-être,
Il s'écria, mais un peu tard :
— Foin du métier qui fait pendre son maître !
On n'a pas su ce que dit le renard.

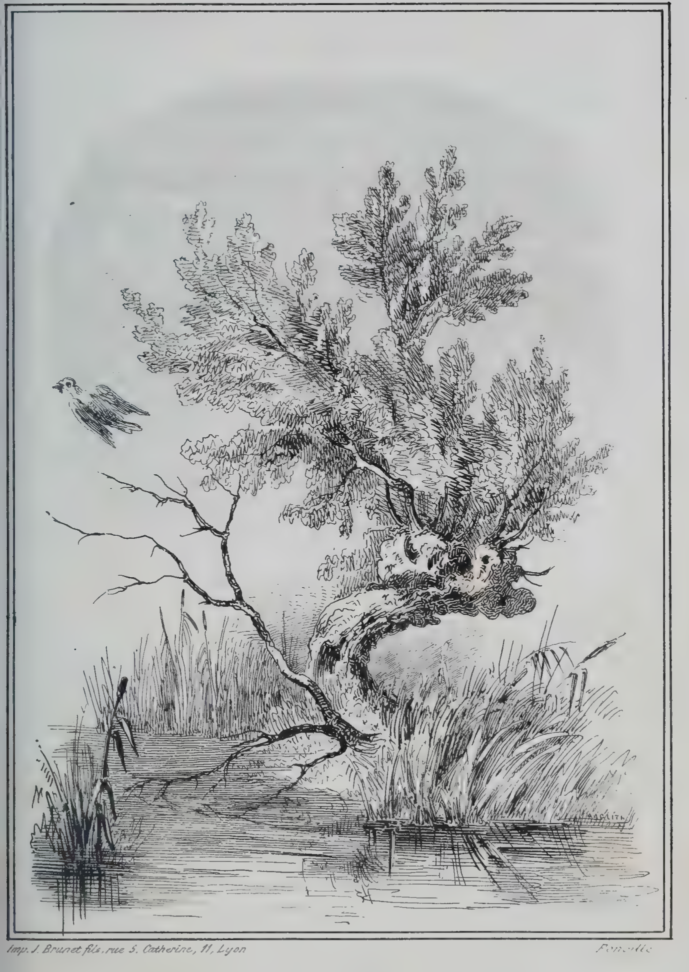
FABLE XV.

LE VER LUISANT ET LE MOINEAU.

Chacun se fait centre ici-bas.
Est-il si faible créature
Qui follement ne pense pas
Être l'unique objet des soins de la nature.

Un ver luisant disait : — C'est moi
Qui fais tout reluire à la ronde.
Si ma race s'éteint, ma foi,
Bien à plaindre sera le monde !
Mais ne craignons rien, car les dieux
Ont tout arrangé pour le mieux,
Et les enfants feront l'office
Dont les pères se sont chargés.
Ah ! pour prix d'un pareil service,

LE MOINEAU ET LE VER LUISANT.



Imp. J. Brunet fils, rue S. Catherine, 11, Lyon

Il dit le moineau passe et le ver est croqué.
Voila le mystère expliqué.

Les dieux nous ont du moins assez bien partagés :
Des forêts vierges, des prairies,
Revêtissent le sol qui les nourrit pour nous ,
Et c'est pour nos plaisirs que les herbes fleuries
Exhalent des parfums si doux !
Tout nous sourit dans la nature !
Pourtant certaine créature
M'embarrasse parfois l'esprit..,..
Son nom est Moineau, m'a-t-on dit...
Oh ! c'est quelque animal immonde !
Mais à quoi sert-il dans le monde ? —
..... Il dit, le Moineau passe et le ver est croqué.
Voilà le mystère expliqué.

FABLE XVI.

LES ANIMAUX FONDANT UN JOURNAL ACADÉMIQUE.

On estime bien haut son art et son talent.
Ceux du prochain sont peu de chose :
Le vers méprisé par la prose
En bon confrère le lui rend
Par un dédain d'égale dose.

Les animaux avaient formé
Une savante académie,
Illustre et noble corps d'un beau zèle animé
Contre l'ignorance ennemie.
Plein d'une haute ambition,
Le docte corps, un jour, montra l'intention
De fonder un journal qui, de l'humble chaumière
Jusqu'au palais des rois, porterait la lumière.

Ce projet accueilli par acclamation,
Il fallait compléter l'affaire
Par un travail réglementaire.
Certain cheval en fut chargé :
Il existait alors des chevaux de génie
Qu'exaltait la métromanie ;
Mais l'esclavage a tout changé.
Le cheval prétendit que ses doctes confrères,
Pour remplir du journal offert à leurs travaux
Les pages graves ou légères,
Obtinssent tous des droits égaux.
— De faveurs pour aucun, à chacun part égale,
Dans la rédaction, c'est de nécessité.
La moindre partialité
A mon dire serait fatale. —
Puis le succès naîtrait de la diversité.
— Tout genre avait son prix, tout discours son mérite,
Lequel plaisait le plus d'Esope ou de Tacite ?
(Sans doute, il se servit d'autres noms que ceux-là ;
Noms trop vite oubliés. Mais qu'importe cela ?)
Apollon possédait un si vaste domaine !
En estime-t-on moins la rose auprès du chêne ?
Tel écrivain brillait par sa naïveté,
Et tel, poétisant les pages de l'histoire,

S'élevait dans sa force et dans sa majesté,
Jusqu'au sommet brillant du temple de mémoire. —
Le cheval s'en tint là. Son discours plut fort peu.
— L'orateur faisait fausse route :
Des droits égaux pour tous? il badinait sans doute,
Dirent quelques lettrés du lieu.
Les chants de Philomèle obtiendraient même place
Que les discours rugissants du lion !
Et la fauvette aurait l'audace
D'exiger même attention
Que le sombre vautour, quand chez nous il célèbre
En splendides alexandrins
La grandeur des enfers et leur pompe funèbre !
N'est-il point de degrés parmi les écrivains ?
Quoi ! pendre au même clou la lyre et la musette !
Vous feriez dans votre recueil
Un tout aussi brillant accueil
Aux maigres chants de l'alouette
Qu'aux fanfares de l'âne, embouchant la trompette !
Les dissertations du docte perroquet
N'obtiendraient qu'une part égale
A l'insupportable caquet
Du pinson et de la cigale !
Non, non, c'était absurde, il fallait conserver

Aux genres leur hiérarchie,
Et ne point apporter parmi nous l'anarchie
En faveur de talents qu'on voudrait élever. —
— Eh bien ! dit le cheval, faites à votre guise. —
Un comité sembla de mise.
Vingt membres y feraient triompher tous les droits.
Vingt membres, travaillant pour les races futures,
Pourvoîraient au journal par d'honorables choix
Elaborés parmi les diverses lectures.
Le comité passa ; mais non pas sans murmures...
Il marche avec l'espoir de succès éclatants ;
Mais la discorde y vient en même temps.
Le philosophe y fait guerre ouverte au poète
Dont le frivole esprit n'est rien qu'éblouissant.
Celui-ci souffle la tempête
Sur le critique au génie impuissant.
Le critique y fait bonne guerre
Au poète, au savant, au romancier, à tous ;
Et le savant, à son confrère
L'historien, rend coups pour coups.
C'est une lutte épouvantable !
Le président se donne au diable.
— Pas un article n'était bon ;
L'auteur eût mieux fait de se taire. —

Vingt siècles ont passé, dit-on :
Le journal est encore à faire.

FABLE XVII.

L'HOMME, L'ARAIGNÉE ET LA MOUCHE.

Un homme vit une araignée
Dont la toile avait arrêté
Une pauvre mouche indignée
De cette inhospitalité.
— Que t'ai-je fait ? (disait l'insecte
A son geôlier) délivre-moi.
Je voyageais sans crainte : ah ! par pitié, respecte
Ma noble confiance en toi. —
Le chasseur aux huit yeux, sans songer à répondre,
Frappa la mouche de son dard,
Et, la dévorant du regard,
Il s'apprétait déjà... Soudain, pour le confondre,
L'homme brisa la toile et prit le scélérat.
— J'ai vu, s'écria-t-il, ton horrible attentat.

Non, non, la mort serait trop douce
Pour un infâme tel que toi,
Et dans la fureur qui me pousse
Je prétends inventer un supplice.... — Eh ! pourquoi
Me témoigner tant de colère,
Dit l'araignée, il faut bien faire
Un peu de chasse pour dîner.
A quel propos me condamner
A d'épouvantables tortures?
Je pourrais mourir sans murmures,
Car me frapper est votre droit :
Vous êtes le plus fort. Immoler la faiblesse
Fut toujours un facile exploit,
Fort estimé de votre espèce.
Mais vous, hommes cruels, qui sans nécessité
Tuez à chaque instant, et dont la gourmandise
Ne connaît pas d'horreur qui ne lui soit permise ;
Vous, qui, pour un plaisir de pure vanité,
Frappez l'oiseau dont le ramage,
Prêtant une voix au feuillage,
Semblait vous inspirer un intérêt si doux,
Quel supplice méritez-vous ?
J'immole un moucheron ; il faut bien que je mange ;
Mais l'indignation que vous en faites voir

Entre nous, me paraît étrange.
Comparez nos forfaits. Vous avez le pouvoir
D'accumuler les maux sur les plus faibles crimes :
Ces maux en seront-ils pour cela légitimes?—
L'homme étonné lâcha l'orateur, les raisons
Qu'il donnait lui semblant, de tous points, acceptables.

De quel droit rendre misérables
Ceux qu'on ne saurait rendre bons ?

FABLE XVIII.

LES RATS DE LA MAISON.

Quelques rats dans une maison
Avaient élu leur domicile ;
Ils s'y tenaient cachés, en trouver la raison
N'est pas, je crois, bien difficile.
Sans connaître les habitants,
Dont ils étaient sous-locataires,
Ils vivaient là, ces prolétaires,
Bien hébergés, gras et contents.
Un des plus jeunes rats, ô jeunesse imprudente !
Se dit un jour : — Je voudrais bien
De cette maison opulente
Fréquenter les seigneurs, goûter leur entretien
Et vivre quelque peu de leur vie élégante.

Tantôt vêtus de noir, tantôt vêtus de blanc,
Sans doute en signe de leur charge,
Ce sont, m'a-t-on conté, des êtres d'un haut rang;
Mais toujours nos anciens m'ont fait prendre le large,
M'entraînant après eux, tremblants, effarouchés,
Quand de nous ces seigneurs se sont trop approchés.
Oh! je ferai leur connaissance,
J'y tiens beaucoup en vérité,
Car j'ai pour les gens d'importance
Un grand amour. — Sa vanité
Lui fut fatale! Un jour l'audacieux se lance.
Il voit son monde banqueter,
Des miettes tombaient de table,
Et notre rat veut s'y jeter,
Empressement fort excusable!
Mais, hélas! l'éveil est donné.
— Un rat chez nous, chose effroyable! —
Vite on interrompt le dîné.
Le rat prend peur. Il fuit. Le maître
Va quérir de la *mort aux rats.*
Adieu plaisirs, joyeux ébats,
Plus de repos, plus de bien-être,
Partout des trébuchets! Sans cesse on doit songer
A préserver sa pauvre vie.

La plus faible imprudence est à l'instant punie ;
Enfin , il fallut déloger.

Frayer avec les grands , que Dieu nous en préserve !
Souvent, sans doute, on n'en meurt pas ;
Mais, en fait de malheurs, n'est-il que le trépas ?
Vie obscure et cachée, heureux qui te conserve !

FABLE XIX.

LES OISEAUX FONDANT UNE ACADÉMIE.

Quelques oiseaux, pour s'amuser,
Fondèrent une Académie,
Se proposant d'y deviser
Et d'y chanter de compagnie.
Un réglement fut discuté,
Et l'on convint sur toute chose
Que pour avoir accès dans la société
Il faudrait être virtuose.
Puis on choisit pour président
Un rossignol : c'était justice.
Son mérite était transcendant,
Et jamais l'époux d'Eurydice,
Ce fils infortuné des rois,
N'avait su mieux charmer les bois.

Un pinson élu secrétaire
Fut chargé de compter les voix,
Quand le conseil aurait à régler quelque affaire.
Enfin, complétant le bureau,
Le trésorier fut un moineau.
L'argent exclûrait-il le talent ? Je le nie ;
Mais peu communément ils vont de compagnie.
La fauvette et le canari
De droit tous les deux appartinrent
A l'honorable corps où vinrent
Quarante oiseaux chercher un poétique abri.
Longtemps on y chanta. La riante assemblée,
Par ses travaux harmonieux,
Tous les huit jours sous la feuillée,
Charmait les nymphes et les dieux.
Cela fit du bruit à la ronde
Et même attira le grand monde
Des forêts. Mais la mort, souveraine ici-bas,
N'épargne rien, grandeurs, vertus, talents ni charmes :
Heureux celui dont le trépas
Fait du moins couler quelques larmes.
Le rossignol mourut. On le couvrit de fleurs...
Après huit jours laissés aux pleurs,
Soudain un lion vint briguer la présidence

Que le mort occupait si bien.
—Ah ! quel excès d'honneur.—Vous badinez, je pense—
Etait-ce un grand artiste ? On n'en savait trop rien.
Mais son rang flattait l'assemblée
Dont il serait l'appui. Bref, il passa d'emblée.
Le moineau mort, hélas ! vint un ours aussitôt,
De chaque titulaire implorant le suffrage.
Refuser n'eût pas été sage.
Et bientôt du trésor l'ours obtint le dépôt.
Un léopard aimant la gloire
Au décès suivant intrigua.
Chanterait-il ? C'était fort difficile à croire,
Mais laissant de côté le chant, il se targua
De son éclatante fourrure
Qui ferait fort bonne figure
En séance. On l'admit. Vint bientôt un renard
Qui du malheureux secrétaire
Que recouvrait un peu de terre
Osait solliciter la glorieuse part.
Il fut nommé. Parut ensuite
Un loup, puis un serpent, tous deux gens de mérite,
Et barons. Le moyen d'exprimer un refus ?
Un paon, un perroquet, furent encore élus ;
Et quand tous paraissaient en séance publique

L'Académie offrait un coup d'œil magnifique ;
Mais, hélas ! on n'y chantait plus.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE I.

LE FEU D'ARTIFICE.

Sans doute, on peut aimer la gloire. Il faut pourtant
De son lot, quel qu'il soit, être toujours content.
Le bonheur ici-bas est la chose importante ;
Quoi, poète, y souffrir, pour qu'ensuite on te vante !

— Combien mon sort est glorieux !
S'écriait un feu d'artifice.
Quel spectacle au séjour des dieux
Qui devant mes feux ne pâlisse !
Ma splendeur a-t-elle éclaté,

Je vois soudain la terre entière
S'illuminer avec fierté
Aux mille jets de ma lumière.
Et, lorsqu'un instant les humains
Tout ravis, ont battu des mains,
Je suspends mes feux, et le monde
Semble à jamais plongé dans une nuit profonde ! —
A ces mots, il part avec bruit ;
Il embrase tout à la ronde :
Le jour chassant Phébé la blonde
Apparaît au sein de la nuit.
Pas un témoin que ne ravisse
La beauté du feu d'artifice.
Mais, vus du bourg voisin, les jets
En sont pris pour des feux follets.
D'un peu plus loin l'on se demande
Ce qui paraît là-bas briller.
Cent pas encor, quand vient sa plus belle girande
A peine on la voit scintiller.
Ensuite rien....

Voilà l'histoire
De nos succès et de la gloire.

FABLE II.

RÉFORMISTES ET CONSERVATEURS CHEZ LES ANIMAUX.

Les moutons las d'être mangés,
(Qui ne serait las de la chose ?)
Voulant être mieux partagés,
En tous lieux plaidèrent leur cause
Auprès des autres animaux,
Faibles comme eux et leurs égaux.
On accueillit fort bien cette noble infortune :
Chacun d'un beau feu s'anima.
C'était une cause commune.
Bref, une ligue se forma
Se proposant la tâche immense
D'affranchir les petits de l'appétit des grands
Qu'on avait souffert trop longtemps ;
Et par s'imposer on commence.

L'argent est le nerf de l'amour,
C'est celui de la guerre et de la politique.
La ligue bien pourvue, il fallait à la cour
Présenter une humble supplique,
Où l'on démontrerait au roi
Qu'il était de toute justice
D'accorder aux petits leur concours à la loi,
Dont seuls vautours et loups avaient le bénéfice.
Mais l'on jugea sage et prudent
D'attacher d'abord à sa cause
Tout animal indépendant
Et ne comptant, sur toute chose,
Ni parmi les mangeurs, ni parmi les mangés.
Ce serait un appui d'une haute importance.
La ligue agit en conséquence.
Le tiers-état bientôt voit les siens assiégés
Et consent à grossir les listes
Où sont inscrits les progressistes.
Éléphants, taureaux, sangliers,
N'y sont pas inscrits les derniers....
Déjà le camp des loups a d'horribles alarmes
Et celui des vautours aussi.
On parle de courir aux armes ;
Mais un renard s'exprime ainsi :

— Quoi ! des petits l'esprit superbe
Prétendrait nous réduire à l'herbe !
Dès lors, nous devrions vaquer à ces travaux
Dévolus de tout temps aux plus vils animaux !
Non ! de par tous les dieux, la chose est impossible.
Donnant aux révoltés une rude leçon,
Sans doute, il nous serait loisible
De les croquer tous sans façon,
Et pour les mettre à la raison,
Ce serait le meilleur, peut-être ;
Mais je craindrais que notre maître,
Le lion, ne comprît pas bien
Tout l'à propos de ce moyen.
En outre, ce serait la guerre
Avec les sangliers, les ours, les éléphants,
Qui pourraient rester triomphants.
Il vaut donc mieux chercher un biais à cette affaire. —
On s'en rapporte à lui : c'était un fin renard.
La cause arrive un peu plus tard
A la cour du lion. Le prince
Croit devoir convoquer la ville et la province.
Que fait notre renard ? Il va de tous côtés
Annonçant les jours les plus sombres,
Et, pour peindre les révoltés,

Il évoque d'horribles ombres.
— Les moutons sont des scélérats,
Méditant d'affreux attentats,
Dégoûtés du bonheur de paître :
Le croiriez-vous ? ils ont juré
De manger...—Qui?—Nous et le maître!
Le secret en a transpiré.—
—Ah ! mon Dieu !—Mais, avant que tout n'aille à leur gré,
A la ligue des réformistes
Opposant les conservateurs,
Nous abattrons ces anarchistes
Sous nos foudres accusateurs ! —
Il dit : une ligue est formée,
Qui vaincra la première. Elle peut disposer
De places, de cordons, d'un budget, d'une armée :
Qui tient cela peut tout oser.
— Changer l'ordre établi ; mais c'est abominable !
Les mangés devenir mangeurs !
Mille ans avaient passé sur cette ordre admirable.
Point de trève à ces égorgeurs ! —
Égarés par la calomnie
Et pris dans ces piéges grossiers,
Les éléphants, les sangliers
Laissent guerroyer seuls contre la tyrannie

Ceux qui d'abord comptaient sur eux.
En vain l'on vit ces malheureux
Protester de leur innocence.
—Qui? nous! aimer le sang. Vouloir
Copier une horrible engeance
Et lui dérober le pouvoir
Pour imiter des loups l'égoïsme et la rage!
Oh! non, c'est trop nous faire outrage.
Ah! s'il fallait quitter notre lot pour le leur,
Au crime on nous verrait préférer le malheur.... —
Ils ne choisirent pas. La loi conservatrice,
Bientôt votée avec fracas,
Ne changea rien au bénéfice
Dont jouissait certain repas.
Ensuite tout reprit sa place
Et les moutons dorénavant
Furent mangés comme devant.

Toujours aux pauvres la besace.

FABLE III.

LE MINEUR.

A Monsieur Joséphin Soulary.

Tel pour les roses semblait né
Qui n'en obtient que les épines.
Un grand seigneur fut condamné
Aux travaux souterrains des mines.
Qu'avait-il fait? Je n'en sais rien.
On a vu condamner plus d'un homme de bien.
Non pas chez nous, mais bien sur la terre étrangère.
Oh! chez nous, c'est une autre affaire.
Je reviens à mon condamné.
A sa rude tâche enchaîné,
Vingt fois par jour, au moins, il se donnait au diable,
Et, chargé de trouver de l'or,
Il ne ramassait que le sable,
Sous lequel gisait le trésor...

Du sable et des cailloux encor,
Mais de l'or point. Son camarade
Lui dit : — Gare à la bastonnade,
Si le maître vient à savoir
Comment tu remplis ton devoir !
Prends un peu mieux ta part de la tâche commune. —
— Courbé sous ma triste fortune,
Dit le mineur, je n'ai point d'yeux
Pour découvrir où gît le métal précieux ;
Le bonheur d'autrui m'importune. —

Critiques, vous voilà dans vos doctes travaux,
Déterrant, au lieu d'or, des cailloux et du sable,
Et, dans votre zèle implacable,
Taupes pour les beautés et lynx pour les défauts.

FABLE IV.

UNE SCÈNE ÉLECTORALE CHEZ LES ANIMAUX.

Les animaux n'ont pas toujours
Été les esclaves des hommes…
Combien ils sont déchus ! Avant l'ère où nous sommes
Ils existaient pour eux ; ils comptaient d'heureux jours,
Quelquefois de mauvais ; mais laissons ce discours.

Fabricant de produits chimiques,
Un cochon avait apporté
Sur l'une des routes publiques
Son laboratoire empesté…
Non pas qu'il l'eût placé, sans doute,
Par le beau travers de la route ;
Mais, quel que fût l'endroit, les gens,
A tous déménager se montraient diligents.

J'ai dit les gens ; j'aurais dû dire
Les animaux. Enfin le pire,
C'est qu'aspirant l'affreux poison
Tout se mourait : la fleur, le chêne et le buisson.
Les prés y succombaient eux-mêmes ;
La taupe agonisait dans sa sombre maison ;
Enfin, ce n'était plus que cris et que blasphêmes :
Passons quelque chose aux mourants !
A la fin un tel bruit s'élève,
Qu'il arrive jusques aux grands,
Lesquels n'ont plus ni paix ni trève ;
Car, disait-on de toutes parts :
— Nous avons à subir corvée, impôts, main-morte,
Et de nos frères les trois quarts
Tomberaient sous le coup qui soudain leur emporte,
Dans l'intérêt seul d'un pervers,
La vie ou les biens les plus chers !
Nous n'obtiendrions du prince
Et des agents de son pouvoir
Qu'une protection si mince.
Quels protecteurs ! bien mieux vaudrait n'en point avoir. —
Enfin l'opinion est tellement émue,
Que l'autorité se remue,
Et provisoirement vient l'ordre de fermer

La malencontreuse fabrique,
Qu'on pourrait bien plus tard tout à fait supprimer,
Si tel est l'intérêt de la chose publique.
Mais arrive le jour d'envoyer au lion
Les députés de la province,
Devant régler avec le prince
Les impôts de la nation,
Décider la paix ou la guerre
Et pourvoir au plus nécessaire.
C'était un beau gouvernement.
Fort beau ! mais malheureusement,
On y cherchait beaucoup peut-être
A le fausser, pour plaire au maître.
Hélas ! à qui tient le pouvoir
Tout contrôle est insupportable;
Roi, ministre ou préfet, tous ne voudraient asseoir
Que des courtisans à leur table.
Certain renard représentait
Le lion dans ces lieux où le cochon mettait
Ses nombreux voisins en déroute.
Ce porc ne manquait pas d'esprit;
Il vit le renard, et l'on dit
Que l'entretien suivant eut lieu (pour moi, j'en doute;
Mais je le donne). — Ah ! monsieur le renard ! —

— C'est impossible. — Ayez égard
Aux grands frais.–Je ne puis.-Souffrirez-vous qu'on place
Mon laboratoire innocent
Parmi ceux de première classe
Que fuit, presque mort, le passant ?
Le nôtre n'est, je vous l'atteste,
Que de sixième au plus. — Votre fabrique empeste,
Tout expire à l'entour ! —J'ai vingt de mes amis,
Tous électeurs, auxquels il sera bien permis
D'attester... — Electeurs ! — Ils destinaient leur vote
A certain sanglier, notre compatriote,
Auquel vous refusez l'honneur de votre appui ;
Mais ils s'engageraient à voter contre lui,
Si vous daigniez comprendre...
— Asseyez-vous, de grâce.
Quoi ! monsieur le cochon, votre établissement
Appartiendrait à ceux de la dernière classe ?
— Oui, monsieur le renard, et s'il faut un serment...
— Vous êtes, je le sais, un citoyen honnête.
Pourtant, vous comprenez qu'il me faut une enquête ;
Parlez, en attendant, à vos nombreux amis.—
— Ah ! monsieur le renard ! du moins, m'est-il permis
D'espérer... — Nous verrons. Mais la chose publique
Attend de nous un grand effort.

Je garde en main votre supplique,
Et quelque jour... Votons d'abord. —
Et six jours écoulés le vote eut lieu....
Prairie,
Vous qu'on voyait déjà flétrie,
Taupe, églantier, buisson, chêne autrefois si vert,
A votre place est un désert.

FABLE V.

LE ROSSIGNOL ET LES HABITANTS D'UN MARAIS.

A Monsieur Victor de Laprade.

Un rossignol vivant près d'un marais
Voulait des habitants de ce pays sauvage
Se faire aimer. Son cœur était sensible. Mais,
Prétendre plaire à tous n'est pas un soin bien sage.
En vain, il répétait ses airs les plus charmants;
De son art épuisant la séduisante amorce
Vainement il brillait par mille tours de force,
Ce n'était en retour qu'affreux croassements.
— Oh! l'ennuyeux chanteur, le voisin incommode!
Pense-t-il ainsi nous charmer?
Quelle pitié que ce rhapsode
Ne puisse autrement s'exprimer! —
Et de couvrir sa voix. — D'où vient, dit Philomèle,
Qu'ils accueillent ainsi mes chants?

Pourquoi ce peuple de méchants
Semble-t-il me chercher querelle ?
L'amour de la gloire est permis ;
Mais je tiens bien moins à la gloire
Qu'à compter de nombreux amis.
A quoi bon, le dirais-je ? ils n'en voudraient rien croire,
Fuyons, cherchons sous d'autres cieux...—
—Restez, dit un pinson, ailleurs seriez-vous mieux ?
Quoi ! vous voulez, folie extrême,
Que ce peuple fangeux vous aime !
Immuables décrets que le ciel a dictés :
On y croasse, et vous chantez.

FABLE VI.

LE LÉOPARD, SON MINISTRE, LE RENARD ET LE LION.

Un léopard régnait dans certaine contrée,
Séjour d'un peuple turbulent
Et dont l'humeur évaporée
Chez le maître, à coup sûr, exigeait du talent.
Empêcher la guerre civile
N'était pas toujours bien facile
Avec des gens, moutons ou loups,
En venant volontiers aux coups.
Ils aimaient ardemment l'égalité, la gloire;
Rien ne les flattait plus que la moindre victoire,
Mais peut-on se battre toujours ?
Ils frondaient, se moquaient, n'épargnaient nulle chose :
Le roi lui-même, en leurs discours
Etait mal mené, je suppose.

Quoiqu'il en soit, ce maître était fort mécontent ;
Toujours lutter est très-pénible.
Un renard, vieux routier, personnage important
De la cour, dit au roi : — Peut-être est-il possible
De mater ce peuple exigeant
Et dont l'esprit est si changeant.
Sire, veuillez me laissez faire
Et daignez vous fier à mon vieux dévoûment :
Avant peu de temps, je l'espère,
Vous verrez un beau changement. —
— Faites, mon cher, lui dit le prince ;
Vous êtes, je le sais, un renard distingué ;
Allez, soyez mon délégué
En gouvernant pour moi la ville et la province. —
Notre renard monte au pouvoir.
Son habileté se fait voir
Sur le champ. Il séduit son monde
Et gouverne tout à la ronde
Avec un talent infini.
L'un obtient des honneurs, l'autre une bonne charge,
Tel payait un impôt trop lourd, on l'en décharge,
Tel autre était coupable, il demeure impuni,
Quelque loup semblait-il à craindre,
Vite il avait un bel emploi.

A l'égard des moutons, on savait les contraindre
A conserver leur laine au roi.
Les mots : honneur, gloire et patrie
En ridicule étaient tournés.
— La liberté, fi donc ! qu'en faire, je vous prie ?
Ornons de fleurs et d'or ces jours à nous donnés. —
Mais un lion voisin, qu'on instruit de la chose,
Dit un jour : — Voici le moment
De nous venger complètement
De vieux affronts ; car je suppose
Que, si fort démoralisé,
Ce peuple à guerroyer n'est pas très-disposé. —
Le lion arme alors et se met en campagne.
L'effroi de son nom l'accompagne.
Voyant flotter ses étendards :
— Ma foi, dit-on de toutes parts,
A quoi sert-il de nous défendre ?
Il vaut mille fois mieux se rendre
Que mettre en courroux le vainqueur.
Hé ! que nous fait la servitude,
Si nous pouvons garder ces biens dont notre cœur
S'est fait une douce habitude. —
C'est en vain que le léopard
Se repentant, mais un peu tard,

Parle de gloire et de patrie ;
La liberté, jadis chérie,
N'est plus qu'un grand mot sans valeur,
Mot ayant fait son temps : d'autres voyaient le leur...
Les vaincus, dans l'exil, emportèrent un blâme
Qu'on ne saurait trop exprimer.

La servitude avilit l'âme
Jusqu'au point de se faire aimer.

FABLE VII.

LE LOUP MORALISTE.

Au fond de toute opinion,
N'est-il pas un peu d'égoïsme?
Le bien, le mal, souvent, vus au travers d'un prisme,
Selon notre intérêt font échange de nom.

Un loup trouva, couché par terre,
Le corps sanglant d'un sien confrère,
Qu'un chasseur avait abattu.
— Grand Jupiter, dit-il, peux-tu
Voir de ces vils mortels la fureur meurtrière,
Sans foudroyer l'espèce entière?
Oh! perfides humains! voilà bien de vos coups.
Jamais, hélas! jamais, ces infortunés loups,
Ces loups, dont la douceur fut toujours sans égale,

N'auront donc de trève avec vous !
Et vous vous piquez de morale !
O vertu, tu n'es qu'un vain mot ! —
Il gémissait encor lorsqu'il entend le trot
D'un pauvre âne allant à la ville...
— Jupiter, dit le loup, laisse-moi te louer :
Ta justice, il faut l'avouer,
Ne nous est pas toujours hostile.
Les loups sont tes enfants aussi,
Et tu veux qu'ils dînent. Merci. —
Il dit, il suit l'âne et se jette
Au cou de l'innocente bête
Qui lutte un instant ; vains efforts !
Le loup le mangea sans remords.

FABLE VIII.

LES EAUX POTABLES.

L'intérêt personnel est souvent un obstacle
A l'intérêt public, et c'est presque un miracle
De rencontrer un noble cœur,
Où sur l'avide moi le nous reste vainqueur.
Combien seraient heureux les hommes
Si frères, tous tant que nous sommes,
Nous songions à donner à la communauté
Un peu de nos efforts pour la félicité ;
Mais chacun s'isolant court après la richesse
(Trop souvent pour n'en pas jouir),
Et craignant ses pareils, les jalousant sans cesse,
Végète, souffre et voit ses jours s'évanouir.

Quelques ânes jadis, vivant en république,
Paissaient dans des prés communaux,

Prés excellents, dit-on, mais privés de canaux.
Sous un soleil brûlant d'Afrique,
Nos républicains souffraient fort
Quant arrivait la sécheresse.
Les anciens du pays certifiaient qu'au nord
Des sources existaient de la meilleure espèce.
D'autres tenaient pour sûr qu'on trouvait au midi
Une magnifique rivière.
Là-dessus se donnant carrière,
Plusieurs avaient, un jour, conçu le plan hardi
De diriger les eaux jusqu'au sein des prairies
Qui ne languiraient plus flétries.
— Cela fait, nous vivrons gaîment,
Sans trop nous soucier qu'il pleuve ;
Mais, voyons, que choisir des sources ou des fleuves ?
N'agissons pas légèrement. —
Les ânes qui du nord étaient originaires
Y possédaient de vastes terres,
D'autres, nés au midi, tenaient de leurs parents
Des biens qui n'étaient pas moins grands.
Et le côté choisi devait (la chose est claire)
Gagner beaucoup à cette affaire.
Un débat très-vif s'établit.
Aucun ne songe à soi ; du moins, chacun le dit ;

Mais l'éternel moi, je suppose,
Faisait tout le fond du conflit.
— Leurs eaux ne valent rien ; comprenez-en la cause,
Elles traversent des marais
Et roulent d'affreux poisons, mais
Les nôtres... — Le combat s'anime,
Il se prolonge, s'envenime,
Et, dix ans écoulés, après de vains efforts,
Tant les voix étaient partagées,
On va soumettre au loin l'affaire à des castors,
Par qui toutes raisons pourront être jugées.
L'examen recommence alors.
Le castor, animal honnête,
Jouit d'une assez forte tête ;
Le pour, le contre sont posés,
Et pour mener à bien l'enquête
Les cas un à un sont pesés.
Mais, pendant les lenteurs d'un examen sévère,
Un ciel ardent brûlait la terre,
Et quand parurent les castors
Pour tout finir à l'amiable,
Trop longtemps privés d'eau potable
Les pauvres ânes étaient morts.

FABLE IX.

LES SERPENTS DU MONT CAUCASE.

Deux Moscovites voyageant,
En ce temps de l'année où la terre est fleurie,
Virent au loin dans la prairie,
Certain être toujours bougeant,
Dont la surface était brillante.
A droite, à gauche, au loin, partout on retrouvait
Sous son écaille scintillante
Cet animal qui se mouvait.
La scène se passait au pied du mont Caucase
Où nos gens portaient un ukase.
— Qu'est ceci, dit l'un d'eux ? examinons de près
Cet être qui produit de si jolis effets :
Nous allons voir là quelque chose
De bien gracieux, je suppose. —

A ces mots ils piquent des deux
Et trouvent... des serpents affreux
Qui souillaient par milliers cette terre exécrable.
Pauvres gens ! quelle mort à jamais déplorable !

Hélas ! sans voyager, combien de malheureux
Conviés, pleins d'espoir, au banquet de la vie,
Tombent sous des serpents encore plus dangereux :
Je veux parler ici des serpents de l'envie.

FABLE X.

LE SINGE ET LE CHIEN.

Un fourbe peut-il faire un bon associé?
C'est toujours de lui qu'il s'occupe,
Et non content de sa moitié
Tôt ou tard il vous prend pour dupe.

Un singe, fin matois, vivait avec un chien
D'une façon fort amicale;
L'un l'autre n'admettant ni le tien ni le mien,
Si grande entre eux était l'entente cordiale.
Il en était ainsi du moins
Dans les mots, si non dans la chose.
Hélas! toute âme a ses recoins
Où vit le moi, je le suppose.
— Ami Turc, dit le singe au chien,

Je vais grimper sur toi, bien légère est ma charge.
Cela fait, nous prendrons le large,
Menant de front notre entretien
Et le soin de trouver cet excellent légume
Qui te plait fort et dont notre table commune
Va, grâce à tes efforts, se parfumer ce soir.
Hissé sur toi je pourrai voir
Et t'indiquer la moindre trace
Du tubercule. — A ces mots il se place,
Jambe de çà, jambe de là,
Sur le chien, ami fort bonace
Et qui prend plaisir à cela.
Ensuite on se met en quête
De truffes. Après tout, la truffe a sa valeur;
Chacun son goût, c'était le leur.
—On observe, on flaire, on s'arrête
A chaque indice.—Oh! pour le coup
J'en tiens une!—Hein! voyons... il s'en faut de beaucoup
Que ce soit notre tubercule,
Dit Trichardin en avalant
L'odorant végétal qui lui semble excellent.
— En route, Turc.—Le chien crédule
Reprend la trace et va cherchant
A nouveaux frais. Soudain:—Cette fois nous y sommes,

Je tiens la meilleure des pommes.—
—Nenni, dit l'autre en y touchant...
C'est... — Il fait la grimace et mange.
Le chien dit tout bas : — C'est étrange !
Et je commence à soupçonner
Quelque bon tour de mon compère.
Mais, goûtant de la truffe, avant de la donner.
Nous pénètrerons le mystère. —
Bientôt il en trouve une, y touche et la remet,
Guette en silence et prend le singe sur le fait.
Turc aussitôt, dans sa colère,
Étrangle Trichardin tout net.
Eut-il si grand tort de le faire ?

FABLE XI.

L'ANIER GRAND SEIGNEUR.

Un ânier devint grand seigneur,
La métamorphose est commune :
De la fange arriver à cet excès d'honneur?
Ainsi le veut souvent la bizarre fortune.
Bientôt l'ânier Pataud eut besoin d'un hôtel.
— L'édifier nous-même est, je crois, le plus sage,
Dit mon homme. Après tout, n'est-il pas naturel
Que ce noble palais soit propre à notre usage ? —
Il dit : on se met à l'ouvrage.
Et Pataud se fait préparer,
Pour ses chevaux de race et sa meute chérie,
Une magnifique écurie.
— Je compte bien, dit-il, souvent m'y retirer :
Chez les gens comme il faut et d'illustre origine
Il est commun d'aimer la race chevaline. —

Cela fait, il fallut songer
A se bâtir une salle à manger,
Puis le cellier, la cuisine ; on dut faire,
Pourvoyant au plus nécessaire,
L'office grand et le salon petit :
Ainsi le veut Pataud : chacun a son esprit.
Point de bibliothèque, il n'étudiait guère.
On installe le sire. Or, un sien débiteur,
De bric à brac grand amateur,
Ne pouvant rembourser sa dette,
Lui propose quelques tableaux
Pour s'acquitter. L'affaire est faite :
Les cadres en étaient fort beaux,
Puis, on y voyait des chevaux.
— Où plaît-il de les mettre, à votre seigneurie ?
Vous n'avez pas de galerie, —
Dit l'intendant. Pataud un instant interdit
Eut une idée et répondit :
— Logeons-les vite à l'écurie ;
Ils en sortaient, je le parie. —

Change-t-on, un beau jour, et de nom et de rang,
En vain l'on se métamorphose.
C'est tôt ou tard en quelque chose
Que la caque sent le hareng.

FABLE XII.

LE LION CHOISISSANT UN MINISTRE.

Le lion voulant un ministre
Pour diriger l'enseignement,
Dans ses vastes états, il s'offrit plus d'un cuistre :
Aucun n'obtint son agrément.
Enfin, restèrent en présence
Un docteur en droit, le hibou,
Avec un singe sapajou,
La veille encor maître de danse.
Le hibou, chacun s'en souvient,
Fut jadis l'oiseau de Minerve ;
Mais aussi partout on le tient,
Pour savant et plein de réserve.
C'était bien l'être qu'il fallait
Au portefeuille. Aussi pensait-on qu'il allait

Tout cuirassé de sa science
Vaincre à l'instant la concurrence....
L'audience obtenue, il fait son compliment
Au maître auguste de l'empire,
En bon latin et noblement ;
Mais le singe flatte le sire :
Le premier fit bâiller et le second sourire.
L'un s'étend (je ne sais pourquoi)
Sur les devoirs de la couronne.
L'autre dit : — Je vais parler, moi,
Sur les droits que le sceptre donne ! —
Le hibou voulait des vertus,
Mais le singe, fin politique,
Glisse lestement là-dessus.
Le premier sembla fort diffus
Et le second bien plus logique.
Enfin, notre docteur termine son discours
Par une habile période,
Pleine de grâce en ses contours.
— Ceci, dit le lion, n'est, je crois, plus de mode. —
Et le roi, par mégarde, alors laisse tomber
Son sceptre : le maître de danse
Renversant le hibou, s'élance :
D'un bond on le voit enjamber

Six courtisans ; il cabriole ,
Fait la roue, enfin rend le sceptre. Le lion
Récompense cette action
Par la plus aimable parole.
Là finit l'examen. Et l'heureux sapajou
Devint ministre. Le hibou
Fut estimé fort téméraire
D'avoir couru le moindre espoir.

Pour réussir le savoir-faire
Est bien au-dessus du savoir.

FABLE XIII.

L'ÉCUREUIL ET L'OURS.

Pour chacun le devoir varie.
Il est telle vertu dont Jean peut se passer,
Et que Claude doit exercer
Si Claude met du prix au bonheur de sa vie.

Un écureuil agile et pourtant paresseux
(Il en existe de la sorte)
Demeurait presque porte à porte
Avec un ours au corps graisseux.
L'ours, dans l'occasion, faisait chère excellente
D'une racine succulente,
De quelques fruits, d'un miel volé,
Sans que jamais en lui le plaisir fût troublé
Par le souci d'une réserve.

Jamais notre ours ne se conserve
Ni racines, ni fruits pour quand l'hiver viendra.
A quoi bon, puisqu'il dormira?
L'écureuil dit un jour : Il me serait facile
D'imiter la sagesse et l'esprit du voisin,
Pourquoi garder en magasin
De glands, de fruits, de grains, cet amas inutile?
L'hiver venu, l'on dort : le sommeil est si doux!
Mangeons donc, faisons chère lie.
Les soins de l'avenir ne sont rien que folie.
A l'ouvrage, dépêchons-nous, —
Il dit : il mange, se repose,
Sort un peu, va faire l'amour,
Mais ne vit plus qu'au jour le jour.
Franchement la paresse est assez douce chose!
Vient l'hiver avec ses frimas :
Plus de glands, plus de fruits! La neige
Couvre tout : leur pays se trouvait la Norwége,
Chacun fait son dernier repas,
Puis l'ours dort. C'était merveille
De le voir reposer ainsi.
L'écureuil, six grands mois, pense dormir aussi.
Mais bientôt la faim le réveille.

–Ah ! cherchons vite.–Il court en tous lieux; mais en vain;
Il lui fallut mourir de faim.

Est–il besoin que je le dise?
Imiter est une sottise.

FABLE XIV.

LE CHEVAL ET LE VAUTOUR.

Un cheval sous ses pieds fit tomber un mouton :
Il écrasa la pauvre bête.
Le cheval en conçut, dit-on,
Un grand chagrin ; le cœur du cheval est honnête ;
Même il éprouva des remords :
(A propos d'un mouton ! ce n'est pas ordinaire).
Le mal avait été pourtant involontaire.
— Ah ! disait le cheval, n'ai-je pas de grands torts ?
Je m'échappe au galop sans affaire pressante,
Et j'écrase en passant une bête innocente
Et si douce… — Un vautour l'interrompit: —Comment !
Vous pleurez pour si peu de chose !
Vous êtes fou, je le suppose.
Moi qui vous parle, assurément

Je suis bien autrement infâme !
Il n'est pas de jour qu'un lapin
Sous mes serres ne rende l'âme.
Le beau malheur , ma foi! Jupin
Qui veut, j'en suis sûr, que je mange,
Entend qu'un lapin soit mangé.
Chassez donc le remords étrange
Dont votre cœur est assiégé. —
— Laissez-moi déplorer un accident funeste ,
Dit le cheval ; mais je comprends
Que vos repentirs soient moins grands :
Le remords est selon la vertu qui nous reste.—

FABLE XV.

UNE EXPOSITION CHEZ LES ANIMAUX.

A mon confrère et ami Chelle.

Une exposition se fit
Chez les animaux. On y vit
Une ruche et du miel, offerts par une abeille,
Produits justement admirés.
En un cocon, autre merveille,
Se trouvaient des fils d'or artistement ouvrés.
Noble élève de la nature,
Un castor d'Amérique eut hâte d'apporter
Une maison en miniature
Qu'on s'empressa de visiter,
Et que chacun trouva fort belle.
On y reçut encor, fait par une hirondelle,
Un de ces nids que les Chinois
Servent sur la table des rois.

La perle la plus blanche y fut aussi portée:
C'était l'œuvre d'une huître, et de là je conclus
Que l'huître a plus d'esprit et qu'elle en sait bien plus
Qu'elle n'est chez nous réputée
En savoir. Mais, chez nous, on est assez enclin
A tout juger sur l'apparence.
En mille objets, se remarquaient enfin
Beauté, richesse, industrie, élégance.
Vint bientôt, escorté de nombreux favoris,
Le lion. Il leur fit galamment la prière
De dire tout haut leur avis,
Et chacun se donna carrière.
Certain perroquet, beau parleur,
Trouva le tout bien pitoyable!
—Quoi, du miel! goûtons-y.... ça ne vaut pas le diable.
Oh! que ce vers à soie est un pauvre fileur!
Faire un cocon! le beau mystère!
Comment une maison! une maison de terre!
Pour fenêtre des trous! quelques bâtons pour toit!
Le misérable ouvrage! à coup sûr on en voit
Chez les humains d'une autre sorte.
On eût dû consigner cet ouvrage à la porte...
Un vilain nid chinois! Ah! Dieu, quelle pitié!
Je plains l'étranger convié

A se nourrir de cette drogue,
S'il est vrai toutefois qu'en Chine elle ait la vogue.
Une perle !... elle est fausse. — Enfin, il ricanait
Sur tout, et la foule y prenait
Un extrême plaisir; car la foule est rieuse
Et même quelquefois, le dirai-je, envieuse.
Le lion s'écria : — Critique-t-on ainsi,
Sans avoir le moindre souci
Des longues veilles de l'artiste?
Tout ouvrage, même avorté,
Est remarquable encor par quelque bon côté.
J'augure mal d'un pessimiste.
Hé! quoi, réduire au désespoir
Le pauvre artiste qu'on accable!
Ah! de grâce, faites-nous voir
Une critique plus aimable. —
La foule d'applaudir (c'est un roi qui parlait).
Puis on siffla le sot qui toujours persifflait.
— Ah! quel affreux travers que l'amour de médire! —
Même un renard s'écria : — Sire,
Critiquer sans mesure est chose assurément
Funeste quelquefois et toujours inutile.
Mais louer agréablement
Et ne blâmer que finement,

Est un art bien plus difficile :
A tout trouver mauvais beaucoup de fiel suffit,
Apprécier exige infiniment d'esprit. —

FABLE XVI.

LE ROSSIGNOL, LE FINANCIER ET LE CHAT.

A Madame Cécile B., à Runkel (Allemagne.)

Un rossignol qui voyageait
Assez imprudemment entra par la fenêtre
D'un splendide salon, où justement le maître
Au sein d'un fauteuil s'arrangeait
Afin d'y goûter un doux somme.
C'était un financier ayant fort bien dîné.
— Quel est ce visiteur importun, dit notre homme ?
Et soudain l'éveil est donné.
Hélas ! Avant que Philomèle
Ait pu retrouver son chemin,
On se précipite, et sur elle
Un des valets a mis la main.
— L'œil et le bec sont fins ; mais la robe est vulgaire,
Dit aussitôt le financier.

Oh ! c'est quelque oiseau prolétaire ;
Et ne méritant pas d'être fait prisonnier ;
Pauvre espèce, à Matou tout au plus présentable.
Chacun son tour : je sors de table,
Allez chercher Matou. — Le pauvre rossignol,
Après de vains efforts pour reprendre son vol,
Rassemble pourtant son courage.
— Ne plus revoir mon doux pays,
Le nid qui m'a vu naître, et tant de vrais amis !
Mourir ainsi ; mourir à la fleur de mon âge !
Ah ! tâchons d'attendrir ce méchant. Quelquefois
L'homme est, dit-on, sensible au charme de la voix.
Essayons un effort suprême. —
Et, noble chantre, à l'instant même
Il emplit le salon de ses airs les plus doux ;
Orphée en eût été jaloux.
Le Crésus est ravi. Matou vient. — Chassez vite
Cet abominable hypocrite. —
Le chat partit. L'on fit au chantre du printemps
Une cage superbe, où s'écoula sa vie,
Mais où, dit-on, par fois il pleura sa patrie.

Les plus sûrs protecteurs sont partout nos talents

FABLE XVII.

LE RENARD MINISTRE ET MINOS.

A la cour du lion on vit certain renard
S'élever jusqu'au rang de conseiller suprême.
Orateur, il avait tant de puissance et d'art
Qu'il eût vaincu Cicéron même.
En vain de nombreux ennemis
(Avant tout convoitant sa place)
L'attaquaient tour à tour par derrière et de face ;
Tous ces prétendants étaient mis,
Après une brillante joûte,
En la plus complète déroute.
Un semblable talent a ses admirateurs :
Toute puissance a ses flatteurs.
Le renard eut sa cour qui, d'un ton emphatique,
Prenant la forme pour le fond,

Traita notre renard de ministre profond
Et ses desseins bornés de grande politique ;
Et, quoique renard de bon sens,
Il s'enivra de cet encens.
Mais tout doit finir dans ce monde :
Le renard expira. L'on fit de beaux discours
Sur ses vertus et sa faconde.
Ensuite tout reprit son cours.
Il n'est point d'être indispensable,
Et d'ailleurs à la cour on est fort consolable.
Bref, notre mort de ses travaux
Eut à rendre compte à Minos :
— Jupiter t'avait fait éloquent, dit le juge.
Quel usage as-tu fait des dons du créateur ?
A quel noble passé le brillant orateur
Compte-t-il à présent demander un refuge ?
Le renard répondit : — J'ai tenu quelquefois
Dans le ravissement la plus noble assemblée.
Un jour qu'elle m'a fui, le charme de ma voix
L'a jusqu'à mes genoux sur le champ rappelée,
Et j'ai vu mes rivaux jaloux
Courber leur front dans la poussière. —
— Fort bien, dit Minos, mais, dis-nous
Ce que l'espèce moutonnière

Et les autres sujets du roi
Ont gagné de beaux jours en vivant sous ta loi ?—
— Ils souriaient à ma victoire
Et se plaisaient à me compter
Parmi ces artisans de gloire,
Qu'un grand peuple est fier de citer. —
-Mais en vivaient-ils mieux? Avaient-ils moins de charges?
Marchaient-ils au bonheur par des routes plus larges ?
N'éprouvaient-ils jamais les horreurs de la faim ?
Etaient-ils plus puissants et plus libres enfin ? —
A cela le renard ne sut trop que répondre.
S'il eût menti, Minos aurait pu le confondre.
Il se tut, et Minos s'emporta vivement.
— Dans l'arène, admirable athlète !
Ne pouvais-tu, vainqueur, t'oublier un moment ?
Jupiter t'avait fait ministre et non poète !
Toi, renard de génie et tenant le pouvoir,
Toi, disposant de tout, as-tu fait ton devoir ?
Va-t-on de tes bienfaits écrire un noble livre,
As-tu dicté des lois qui te puissent survivre ?
Le peuple te doit-il de nouvelles vertus ?
Il était fort vénal ; mais il l'est encore plus !
Il aima tour à tour la liberté, la gloire,
Et tu t'es plu toi-même à tracer son histoire ;

Mais ce peuple aujourd'hui n'aime plus que l'argent !
Le talent devait seul ouvrir toute carrière,
Et l'intrigue partout marche encor la première !
Et Minos avec toi pourrait être indulgent !
N'y compte pas. — Minos se creusa fort la tête
Pour punir dignement la bête,
Qui répondit si mal aux dons de Jupiter.
Elle est, m'a-t-on conté, dans un coin de l'enfer
Où n'éclata jamais d'éloquente tempête,
Condamnée à parler toujours
Devant un parlement de sourds.

FABLE XVIII.

LE MOINEAU ET LE PINÇON.

Deux oiseaux nés dans une cage,
Un pinçon avec un moineau,
Transformaient en pesant fardeau
Les plaisirs d'un commun ménage.
Au lieu d'une douce amitié,
Qui, sans cesse, eût charmé leur vie,
Une exécrable jalousie
Faisait, de tous les deux, un objet de pitié.
L'un l'autre eussent voulu posséder sans partage
Le grain, le sucre et le biscuit...
Ne rions point, car l'homme, avec tout son esprit,
N'est pas toujours beaucoup plus sage.
Certain jour de printemps, où le soleil entrait
Au travers les carreaux, dans la maison déserte,

(Les gens de ce logis étant, qui le croirait ?
Tous rassemblés au cabaret),
La cage se trouvait, par hasard, entr'ouverte.
Le soleil paraît-il, soudain
Tout lui sourit dans la nature.
Le pinçon qui, dans le lointain,
Voyait s'épanouir les cieux et la verdure,
Dit bientôt : — Heureux mille fois
Le pinçon qui peut, dans les bois,
Voltiger, à son aise et chanter sa maîtresse,
Loin de la haine et des méchants !
Mais, que vois-je ? ô bonheur ! c'est le ciel qui me laisse
Les moyens de m'enfuir et de gagner les champs.
Adieu donc, compagnon, à jamais je te quitte,
Je vais connaître enfin des destins plus heureux. —
— Va, lui dit le moineau, éloigne-toi bien vite,
Sois libre et satisfait, c'est tout ce que je veux.
Il existait chez toi beaucoup trop de mérite
Pour qu'un sort obscur te suffît.
Adieu, ta voix et ton esprit
T'ont réservé, sans doute, à des succès durables.
Pour moi, pauvre moineau, je reste en ce séjour ;
J'y veux attendre, en paix, sans gloire et sans amour,
La fin de mes jours misérables ! —

— Oh ! oh ! dit le pinçon, l'ai–je bien entendu ?
Te voilà me parlant comme un ami sincère.
Hélas ! à nous haïr, combien de temps perdu !
N'importe, il m'est bien doux de te quitter en frère. —
Soudain le pinçon part, et sur le toit voisin
Il arrive d'une volée,
Loin encore était la vallée
Qu'il comptait suivre en son chemin.
Voyager est chose facile,
Mais un long esclavage y rend fort inhabile.
— Respirons un moment, me voilà libre enfin. —
Il dit, un chat paraît qui, s'élançant, arrête
Par ses ailes la pauvre bête.
— O funeste destin ! quel horrible trépas !
Près d'être heureux !—Bien plus ! le moineau de sa cage
Lui cria : — Pauvre sot, tu ne savais donc pas
Que jamais on ne vit le sage,
Dans un hardi projet fût–il bien affermi,
Entendre à ce sujet, sans perdre son courage,
Les compliments d'un ennemi. —

FABLE XIX.

L'ANE SE FAISANT ARTISTE.

Il faut aimer les arts, on doit les cultiver.
Eût-il des monceaux d'or, tout ignorant s'ennuie.
Mais l'important est de trouver
Les moyens de gagner une honorable vie.
Un homme de beaucoup d'esprit,
Chez qui surtout le bon sens brille,
Parlant des lettres, en a dit :
Bonne canne et frêle béquille !
Moi qui chéris les arts, je m'écrie avec lui :
Jouet charmant, mais faible appui.

Un âne traversant la ville
Entendit, par hasard, un concert en plein vent,
Dans lequel un chanteur habile

Obtint un succès éclatant.
Et sans cesse au baudet revenaient en mémoire
Les divins applaudissements,
Les fleurs et les bravi charmants
Obtenus sous les yeux d'un immense auditoire.
Adieu sommeil !.. Pour en finir,
Il se promet de devenir
Artiste. – Ah ! quel bonheur, quand toute une assemblée,
D'ânes, de gens entremêlée,
Exaltera ma voix, me couvrira de fleurs,
Et rendra ma pauvre escarcelle
Cent fois plus pesante et plus belle
Qu'au triste temps de mes labeurs. —
Il dit, il prélude, il commence
Par braire une douce romance.
Chacun de rire, et le bâton
L'obligeant à changer de ton,
Il songe à se cacher d'un maître
Anti-musicien peut-être.
Mais certe, il n'en démordra pas.
Quand le travail de la journée
Lui laisse une heure, elle est donnée,
Non pas à prendre un bon repas,
Mais bien à filer telle note

Qui, chez un artiste, dénote
Une méthode sûre et des soins excellents ;
Et notre âne absorbé par ce travail utile,
S'il a besoin d'aller en ville,
Ne chevauche plus qu'à pas lents.
Il maigrit, il devient malade,
Et tombe enfin d'épuisement
Au beau milieu d'une roulade.
Alors, le maître dit : — Vraiment,
Je ne puis tarder davantage,
O toi, dont l'esprit déménage,
A t'envoyer à l'abattoir,
Tu mourras donc avant ce soir.—
—Grands Dieux! mourir! veuillez attendre et, sur mon âme,
Je vais vous gagner avant peu
Des tonnes d'or. Pour moi, ce ne sera qu'un jeu.
Ecoutez déjà cette gamme... —
Le maître s'écria : — Qu'on entraîne le sot ! —
Et bientôt l'on saigna la bête désolée
Dont le triste destin me rappelle ce mot :
Ane qui brait perd sa gueulée.

FABLE XX.

LE LOUP ET LE RENARD.

Certain renard disait un jour
A certain loup : — Mon cher, parlons avec franchise,
Entre amis le moindre détour,
Vous le savez, n'est pas de mise.
On fait sur vous, de tous côtés,
Des reproches bien mérités.
On vous trouve avide et féroce.
Ces jours que Dieu voulait tout pleins d'austérités,
Qu'en faites-vous ? des jours de noce !
Constamment dans le sang ! Qu'un innocent agneau
Vienne à passer cherchant sa mère,
Même après le dîner, votre humeur sanguinaire
Soudain vous transforme en bourreau.
Oh ! c'est aller trop loin. — Je vais trop loin, peut-être,

Répond l'ami ; mais, entre nous,
En fait de férocité, vous,
Ne seriez-vous pas notre maître,
Quoi qu'on ait pu dire des loups ? —
— Moi, votre maître ! O ciel ! Sans doute,
Si je puis, à la fin du jour,
Entrer en tapinois, dans quelque basse cour,
J'y soupe bien ou mal, puis, je reprends ma route
Et regagne mon gîte : il faut vivre après tout ;
Mais féroce ! glouton ! pour gourmet, friand, passe.—
Le loup dit : — Je croyais cependant que par goût
Aucun renard ne faisait grâce,
Et que jamais poulette grasse
Ou maigre n'obtint de merci
De vous, monseigneur, ni des vôtres
Que je connais fort bien aussi
Pour être de très-bons apôtres.
Vous êtes gourmet, vous, je suis féroce, moi ;
Vous avez fait les parts, mon maître, et, je le voi :
Les crimes sont la part des autres,
Et l'on prend les péchés pour soi.—

FABLE XXI.

LES DEUX PEINTURES.

A mon ami Genod.

Un roi se trouvant chez un peintre
Choisit parmi trente tableaux
Un des plus grands et des plus beaux,
Et désira le voir reproduire en plein cintre :
C'était pour l'un de ses palais.
Les rois se gênent-ils jamais,
Lorsqu'ils ont quelque chose en tête ?
Celui-ci, sans façon, présenta sa requête.
En vain on lui fit observer
Que la voûte était trop petite,
Pour que l'artiste pût trouver
Quelques chances de réussite
A traiter un sujet justement admiré,
Mais où d'heureux détails rehaussaient le mérite.

Efforts perdus ! Bon gré, mal gré,
Le peintre s'armant de courage
Rassembla ses pinceaux et se mit à l'ouvrage,
Tout en maudissant son destin.
Il cherche, il dessine, il s'arrête...
Corrige, cherche encor, médite... de sa tête
Une autre œuvre s'échappe enfin.
Le sujet demeurait le même ;
Mais le reste en tout point changé
S'était, par un effort suprême,
Tout comme à plaisir arrangé.
Qui fut content ? ce fut le peintre :
Grâce aux heureux effets d'un travail obstiné
Un chef-d'œuvre existait à ce plafond en cintre
Qui d'abord l'avait tant gêné ;
Et le roi qu'on manda vit un progrès énorme
Du premier ouvrage au second.
Mais le travail est si fécond !

La difficulté de la forme
Ne peut que profiter au fond.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

LE CHAT ET LES RATS

OU LES REGRETS DE L'HYPOCRITE.

J'annonce un hypocrite ici :
Chacun s'attend à voir un homme ;
Mais c'est un chat, et voici comme
J'offre du conte un raccourci.

Tout sanglant, se traînant à peine
Et voyant sa perte prochaine,
Certain chat, le dernier des siens,
Le lendemain d'une bataille,

Cherchait à dérouter un corps nombreux de chiens
Qui le serrait de près. Sur un pan de muraille,
Par un dernier effort, il grimpe en un instant,
Et bientôt l'ennemi se fait voir haletant.
Cette muraille était l'enceinte continue
Du pays d'un peuple de rats,
Peuple ardent, généreux, amoureux des combats
Et dont l'histoire est fort connue.
Aux cris des chiens, les rats s'émurent de pitié :
— Nous n'avons pas grande amitié
Pour les chats, dirent-ils ; mais il serait infâme
Que, succombant au nombre, un des leurs rendît l'âme
Dans ce pays hospitalier,
Où l'asile est de droit en faveur d'un guerrier. —
A ces mots la foule s'élance
Terrible... et l'ennemi tantôt si menaçant,
Ebranlé, disparaît comme un nuage immense
Que soudain emporte le vent.
— Grand merci, braves gens, dit le chat à ses hôtes.
Le ciel, voulant punir mes fautes,
A détruit mon armée, a brisé mon pouvoir ;
Mais sa bonté se laisse voir
Dans les heureux effets d'un si brillant courage. —
Cela dit, le roi détrôné,

A la retraite condamné,
Au beau milieu des rats se fait un ermitage.
L'y tolérer n'était pas sage :
Comment penser qu'un être à l'air si doucereux
Soit étranger pourtant à la reconnaissance ?
Puis le cœur est si faible envers le malheureux
Auquel on sauva l'existence !
Quoique souvent à jeûn, le chat redevint fort.
Les rats vivant en république,
Bien souvent n'étaient pas d'accord
Sur quelque sujet politique,
Et même ils en venaient aux mains,
Les choses s'y passant comme chez les humains.
Un jour que la guerre civile
Etait près d'éclater, le chat leur dit : — Hélas !
O vous, à qui je dois un généreux asile,
Vous allez vous livrer à ces tristes ébats !
Hé quoi ! vous égorger ! ô douleur ! mon cœur saigne,
S'il faut qu'aujourd'hui je me baigne
Dans le plus noble sang, pour sauver le pays,
Et si je suis forcé de manger mes amis,
Triste hécatombe offerte au repos de l'empire ! —
Il dit, tend la griffe, déchire
Et mange en soupirant les chefs des deux partis,

Ne faisant grâce qu'aux petits
Dont l'Etat n'avait rien à craindre,
Et qui se sauvent sans se plaindre...
Le coup fait, durant quelques mois
Griffard vécut, comme autrefois,
Mangeant ce qu'il pouvait et se tenant tranquille.
Mais voyant de nouveau que la guerre civile
Allait ensanglanter le pays généreux
Qui lui donna jadis asile,
Il s'écria : — Suis-je assez malheureux,
Qu'il soit de nouveau nécessaire
Que moi, votre ami, votre frère,
Je me condamne à vous manger !
Je pleure rien que d'y songer !...—
Cela dit, il s'élance et croque,
Avec une larme équivoque,
Les nouveaux chefs des factions,
Ce qui calma les passions
Quelques mois encor ; mais la guerre
De nouveau menaçant, il lui fallut bien faire
Nouveau sermon, nouveau dîné,
De gros soupirs assaisonné...
De trouble en trouble, notre hermite
Mangea jusqu'au dernier des rats !...

Mais le pire des scélérats,
N'est-ce point l'ingrat hypocrite ?

Je devais composer une fable et j'ai fait
D'un véritable ingrat l'histoire et le portrait.
Jadis il fut sauvé, maintenant il opprime !
L'Autriche est ce méchant hypocrite ! On connaît
L'exploit saignant encor qui couronna son crime.
Ah ! s'il m'était permis, en frappant un pervers,
De rendre aux opprimés... Mais que peuvent mes vers ?

FABLE II.

LE TIGRE ET LES MOUTONS.

J'aime assez les gens un peu froids :
Il ne faut que bien les connaître.
Ceux-là du moins jamais ne cherchent à paraître,
Ni plus doux qu'ils ne sont, ni meilleurs, ni plus droits.

Des moutons ne s'accordant guère
Sentirent le besoin de se donner un roi.
Eviter entre eux toute guerre
Eût bien mieux valu, selon moi.
Mais, hélas ! partout la discorde
Agite de sanglants flambeaux,
Eclairant de terribles maux,
Que soudain en plaisirs eût changé la concorde...
Une fois leur parti tout à fait arrêté,

Il fallait aux moutons, le cas était fort grave,
Se choisir une majesté
De premier ordre en tout : honnête, juste et brave.
On jeta les yeux sur un chien.
—Mais, tout bien vu, ce chien n'était pas fort aimable,
Il aboyait, mordait, était hargneux en diable.
Il est vrai qu'il se battait bien ;
Mais on n'est pas toujours en guerre.
C'est un roi plus doux qu'il faudrait :
Autre part sans-doute on pourrait
Rencontrer bien mieux son affaire.—
Un tigre voyageur, inconnu dans ces lieux,
Fut mis au courant de la chose.
Bien vite il se métamorphose,
Cache sa griffe et prend un ton insidieux.
— Chers moutons, on m'a dit, oh ! charmante nouvelle !
Qu'un noble désir vous harcelle
Et qu'il vous faut de suite un roi.
Ceci prouve à tous, selon moi,
Combien votre cœur est honnête.
Heureux, trois fois heureux, celui de qui la tête
Va porter le brillant fardeau
D'une glorieuse couronne.
Pour moi, dont l'âme est toute bonne,

Moi qui, par le cœur, suis agneau,
Je serais trop heureux de consacrer ma vie
A vous défendre, à vous aimer,
Et, sans plus de détours, voilà la noble envie
Que je venais vous exprimer. —
Ce discours plut beaucoup, il enleva d'emblée
La crédule et douce assemblée,
Et les moutons prirent pour roi
Le tigre qui, pressé de manquer à sa foi,
Les parqua tous, et, gras ou maigres,
Les dévora sans un regret.

Il n'est guères de gens plus aigres
Que les gens doux par intérêt.

FABLE III.

L'IDOLE DU PAIEN.

Certain sculpteur païen voulut se faire un dieu...
Probablement à son image :
C'est la coutume en plus d'un lieu
De nous représenter Dieu d'après son ouvrage.
L'homme est, dit-on parfois, ce qu'il a fait de mieux :
Je me tais là-dessus et reprends mon histoire.
L'artiste allait, sans doute, en son zèle pieux,
Se faire un dieu de marbre, ou de bronze, ou d'ivoire.
L'or est trop vil encor pour un pareil dessein.
Le païen cependant n'employa que la glaise.
Un visiteur lui dit : —Pourquoi, ne vous déplaise,
Lorsque la terre a dans son sein
Du marbre et des métaux, pétrir ce vil argile ?
C'est insulter un dieu que le traiter ainsi !—

—Si je me sert de glaise, ici,
Dit l'autre, c'est afin qu'il me soit plus facile
De briser ma divinité
Si je n'en suis point écouté. —

Dans ce mot impie est l'histoire
De ces dispensateurs de gloire
Dont le pouvoir s'étend jusqu'à diviniser;
Mais qui ne font entrer au temple de mémoire
Que de faux dieux d'argile et qu'ils puissent briser.

FABLE IV.

JUPITER ET LES ANIMAUX,

OU LA MÉDISANCE.

La fourmi voyant la cigale
Ne jamais rien prévoir, disait : — C'est un scandale !
Oh ! que les gens sont paresseux !
Mais s'ils souffrent, tant pis pour eux. —
— A quoi sert-il à Philomèle,
Disait le paon, que dans les bois
On estime si fort sa voix ?
Triste amour de briller ! Pauvre goût ! Que n'est-elle
Un peu moins artiste et plus belle !—
Le renard traitait de bourreau
Le loup , cet être impitoyable :
—Dévorer un paisible agneau !
Fut-il jamais plus grand coupable ! —
L'âne se moquait du pourceau

Qu'on voyait bassement chercher sa nourriture
Dans la fange et la pourriture !
A grands coups de bec, sans pitié,
Sur le coucou, la tourterelle
Tombait, accablant l'infidèle.
Le chat, à propos d'amitié,
Disait : — Je veux bien qu'on s'attache
Aux agréments d'une maison ;
Mais que d'un collier d'or l'esclave s'amourrache.
Pauvre chien, qui n'a plus ni fierté, ni raison !—
Le tournesol altier à l'humble violette
Portait ombrage, en vérité !
— Voyez l'ambitieux ! s'écriait la fleurette ;
A nous l'exil des bois, à nous l'obscurité,
Tandis que, sans parfum et fuyant la retraite,
Ce vil courtisan du soleil
Brigue des jours remplis d'un éclat sans pareil. —
Enfin, c'était partout orgueil et médisance.
Jupiter, fatigué de cette impertinence,
Peut-être aussi pour s'amuser,
Sans toucher à l'intelligence
De ceux que sur chacun il entendait gloser,
D'un mot, changea leurs goûts... leurs goûts, pas autre
[chose,

Chacun d'un bon sens pur garda la même dose.
— La raison devant l'emporter,
Dit Jupiter, nul, je le gage,
Ne se départira de son premier langage. —
Mais, hélas! Jupiter eut bien à décompter.
La fourmi devint dépensière
Et s'éprit d'amour pour les arts.
Sur le champ, la gent moutonnière
Eut pour ennemis les renards.
Le chat prit un collier. On vit la tourterelle,
Non moins que le coucou, devenir infidèle,
Et longtemps on pleura ce triste événement.
Le paon s'éprit pour la musique
D'un subit et fol engoûment.
Dédaignant le chardon qui pique,
L'âne, au beau milieu du ruisseau,
Disputa la boue au pourceau.
Pour la cour du soleil soudain la violette
Fit ses adieux à la retraite.
Chacun, sans y songer, changea selon le vent
Des passions. Mais à médire
On se plut comme auparavant.
Frappé de ce nouveau délire,
Jupiter rendit promptement

Tous ces êtres divers à leur tempérament,
Sur lequel la raison avait si peu d'empire...
Dans cet état tout est resté.

Où donc est la moralité
De ceci? dira-t-on, je pense.
Elle est dans la justice et la nécessité
De montrer pour autrui beaucoup plus d'indulgence.

FABLE V.

LES DEUX FERMIERS.

Oui, le travail est un trésor,
Mais le repos est nécessaire :
Ménageons de longs jours à la poule aux œufs d'or.

Un fermier voyant son confrère,
Après trois ou quatre ans d'un fructueux labeur,
Mettre un an ses champs en jachère,
S'écria : — C'est un grand malheur
Que de manquer d'intelligence.
N'est-il donc plus d'engrais ? Notre voisin, je pense,
Veut pour lui-même un peu de doux repos aussi.
Le paresseux ! Je vais profiter de ceci
Pour lui montrer mon savoir-faire. —
Il dit : — Quand approche janvier,

Notre homme couvre de fumier
Les sillons glacés d'une terre,
Dont lui-même est propriétaire,
Et qui déjà, depuis quatre ans,
Bienfaisante et féconde mère,
Lui donnait des fruits abondants.
Il en arrache encore une bonne récolte.
L'an qui suit, il obtient un peu moins de succès.
—N'importe, allons toujours et redoublons d'engrais.—
La nature épuisée à la fin se révolte
Et ne donne plus que des fruits
Malingres, sans saveur, malsains, ridés, pourris ;
Tandis que le voisin obtenait de sa terre,
Après un repos salutaire,
Les fruits les plus sains, les plus beaux,
Et les récoltait par monceaux.

FABLE VI.

LES HIRONDELLES ET LE MOINEAU.

A Monsieur Toussaint, de l'Académie de Dijon.

Lorsque septembre fut venu,
Des hirondelles voyageuses
S'apprêtaient à partir en phalanges joyeuses,
Pour quelque pays inconnu...
De nous, du moins ; mais non pas d'elles,
Qui se flattaient d'y retrouver
Des amis tendres et fidèles.
Aussi quel désir d'arriver !
Puis tous les charmes du voyage
Etaient dépeints en leur langage :
En chemin, on verrait les sites les plus beaux,
La vaste mer, la terre et ses riants côteaux.
On pourrait, de la haute nue,
Passer les peuples en revue,

Etudier les mœurs et faire à ses amis
D'intéressants tableaux de cent bizarreries...
Sans oublier les broderies,
Dont le soin fut toujours permis
Au voyageur. Charmé de ce gai caquetage,
Un moineau, fort imprudemment,
Voulut être de ce voyage
Scientifique et d'agrément.
— Aussi bien que ces hirondelles,
J'ai, dit-il, de puissantes ailes;
J'ai bon pied, bon œil; sans danger
Je puis partir et voyager;
Pour prix de mes travaux, une éternelle gloire
Viendra dans l'avenir couronner ma mémoire. —
— Prenez bien garde, lui dit-on,
N'allez pas faire une imprudence.
Entre oiseaux quelquefois grande est la différence:
Tel peut d'un trait voler de Paris à Canton;
Tel autre doit tomber en route,
Pour ne jamais se relever!
Vous avez des ailes, sans doute,
Mais encore faut-il arriver. —
Le moineau se moqua de ce prudent langage.
— Ce sont, dit-il, propos en l'air! —

Si pur était le ciel, si calme était la mer,
Pas la moindre chance d'orage.
On part. Pauvre moineau, ne valait-il pas mieux
Vivre à jamais obscur, que t'essayer aux cieux ?
On le voyait encor s'éloigner du rivage
Qu'il tombe et meurt...

Pesez longtemps vos forces, vous,
O poètes, qu'anime un noble amour de gloire.
Bien fatale est l'erreur en ceci : la victoire
Ne peut appartenir à tous.

FABLE VII.

LE LOUP JUGE ET LE SINGE.

Ah ! combien de vertus qui cesseraient de l'être
Si l'on pouvait s'y bien connaître !

Tout allait, je ne sais comment,
Dans certain duché d'importance
Où régnait un lion. Vraiment
Un bon code était là de la plus grande urgence.
Le lion y pourvut enfin : chaque délit
Eut son nom, ses degrés, sa peine différente,
Les juges furent bons, la plupart ; mais on dit
Qu'un loup s'y rencontra, bête avide et méchante.
Il aimait la justice ardemment , disait-il ,
Et ne pouvait trouver d'assez terribles peines.
Il traitait de joujoux les plus pesantes chaînes.
— Qui ? moi ! J'appliquerais la prison et l'exil !

Comment ? si peu ! — Tout pauvre diable
A sa triste barre amené ,
Bientôt traité de grand coupable ,
Par ce juge était condamné
A mort !... sauf à servir plus tard pour son dîné ,
Sans qu'on le sut : c'était le piquant de l'affaire.
Un singe qui servait de greffier à ce loup
Et qui philosophait beaucoup ,
Ayant pénétré le mystère ,
Dit tout bas , un beau jour , en signant un arrêt :
Hélas ! que de vertus dont l'envers est bien laid !

FABLE VIII.

LE LION, L'ÉCUREUIL ET LA COULEUVRE.

A mon ami Christophe Vachon.

Un lion avait deux amis :
Un écureuil, une couleuvre.
Lequel l'aimait le mieux ? Le doute était permis ;
Mais l'ouvrier se juge à l'œuvre,
Et l'ami, tôt ou tard, aussi.
J'en vais donner la preuve ici.
Notre lion se laissa prendre
Dans un filet. Il fit entendre
Soudain d'affreux rugissements :
L'univers en trembla sur ses vieux fondements.
Mais trop de bruit n'est qu'impuissance.
Hélas ! que faire ici ? Les filets étaient forts
Et pouvaient braver des efforts
Qu'on avait calculés d'avance.

LE LION, L'ÉCUREUIL ET LA COULEUVRE.



Imp. Fugère Lyon

Aux rugissements du lion
L'écureuil arriva bien vite.

Aux rugissements du lion
L'écureuil arriva bien vite.
Moins alerte en toute action,
Le serpent ne parut qu'ensuite.
Le premier va, vient, voit, s'agite,
Cherche à couper le câble, y renonce, y revient,
S'acharne à ronger et n'obtient
Qu'un résultat bien misérable.
— Ah ! dussé-je y perdre mes dents,
Dit l'écureuil, il faut que j'entame le câble ! —
Le serpent, arrivé, s'écria : —Que de temps
Il va falloir à mon compère
Pour tirer le lion d'affaire.
Quels terribles filets ! comme ils sont forts ! Je crains
Que les ronger soit impossible !
Pauvre et cher lion ! je le plains !
Sa fureur extrême est visible.
Mais que venait-il faire ici ?
Le chasseur est tout près. Hanter ce voisinage,
Assurément n'était pas sage.
Que va-t-il devenir ? Ce m'est un grand souci. —
Sans tant parler que la couleuvre,
L'écureuil constamment à l'œuvre
Choisit si bien sa place et fait si bien des dents,

Qu'un seul câble coupé, tout part en même temps.
Sous l'effort du lion une trouée énorme
Le dégage à la fin : tous deux gagnent les champs.
Le lion s'écria, parmi des pleurs touchants :
— D'un ami vrai prenant la forme,
Le serpent, à coup sûr, ne m'aimait qu'à demi :
Il vient, voit mon danger, en raisonne et soupire.
Toi, tu me sauves sans mot dire :
Voilà le véritable ami ! —

FABLE IX.

LE LION, LES MOUTONS ET LES LOUPS.

Vous fait-on de belles promesses,
Moutons, n'y croyez qu'à demi.
Tel vous prodigue ses caresses,
Qui pourtant n'est pas votre ami,
Et n'a jamais songé qu'à son propre avantage.
Les mœurs sont un garant, mais non par le langage.

Sous la loi du plus fort condamnés à mourir,
Les moutons, chaque jour, succombaient sans se plaindre:
L'espèce entière allait périr.
Mais le lion, enfin, résolut de restreindre
Le privilége des mangeurs,
Et même d'y mettre une entrave :
Il connaissait des grands les intraitables mœurs,

Et le cas lui semblait fort grave.
Il fit appeler les moutons.
— Veuille le ciel qui nous regarde,
Dit le roi, vous sauver d'ennemis trop gloutons !
Je veux de mes deniers vous donner une garde
Qui protège des jours pour l'état précieux
Et dont moi je dois compte aux dieux.
Allez, choisissez-la vous-mêmes :
Il faut dans les grands maux des remèdes extrêmes. —
Pleins d'espérance et tout heureux
Les moutons sur le champ retournèrent chez eux.
Bientôt une grande assemblée
Y fut convoquée et d'emblée
On choisit pour gardes les chiens,
Dont le peuple mouton n'eut jamais à se plaindre
Et qui seraient pour lui d'admirables soutiens,
Car ils sauraient se faire craindre.
Soudain parut un loup, non pas un loup hurlant,
Mais bien un loup bonhomme, à la voix mielleuse.
Il pria de l'entendre et la foule, en bêlant,
Y daigna consentir : la foule est curieuse.
— O moutons imprudents, dit le loup, vous voulez
Choisir les chiens pour vous défendre !
Choisissez mieux, ou bien tremblez,

Ce sont les loups qu'il vous faut prendre.
Nous seuls, forts par le nombre et les relations,
Amis des tigres, des lions,
Vigoureux, éloquents et braves,
Pouvons faire le bien et mettre des entraves
A de féroces appétits :
C'est aux grands qu'appartient de sauver les petits.
Oubliez un passé que chez nous on regrette :
Nous avons tous juré de ne plus vous manger.
Vous verrez notre grâce à porter la houlette
Et de quelle façon nous bravons le danger ! —
Bref, il parla si bien, sa voix était si tendre,
Qu'on eut grand plaisir à l'entendre
Et que les loups, jadis réputés si gloutons,
Furent nommés garde-moutons :
Ainsi l'entendit l'assemblée.....
Mais, gardés par leurs ennemis,
Les pauvres moutons furent mis
Sur le champ en coupe réglée.....
Et pour moi j'ai pleuré sur eux.
Ne raillons pas les sots, lorsqu'ils sont malheureux.
Hélas ! à ces moutons que de gens sont semblables,
Sans parler des contribuables.

FABLE X.

LES AUTEURS.

A mon confrère Antony Rénal de la Société littéraire de Lyon.

Hé ! quoi ton amitié dédie
A chacun de nous une part
Du livre que tu fis sur l'art
Et les travaux de l'Ibérie.
Et pourtant nous sommes rivaux
Au pied du Parnasse et confrères.
De tels procédés sont nouveaux
Et bien beaux.
Au Parnasse on ne s'aime guères.
Ah ! que n'y sait mieux s'aimer
Et rechercher ensemble une commune gloire.
Sans union pas de victoire ;
Laisse-moi là-dessus essayer de rimer

Une histoire
Dont le sens a su me charmer.

Il existait dans une ville
Quelques auteurs qui se battaient
En vers, en prose, et se traitaient
D'une façon fort peu civile.
S'en trouvaient-ils mieux ? mon Dieu, non.
Chacun d'eux semblait prendre à tâche,
Non pas de se faire un beau nom,
Mais d'en priver son compagnon,
En le poursuivant sans relâche.
Et le monde, obligé de prendre au sérieux
Cette querelle étourdissante,
Dont surtout souffrait fort toute gloire naissante,
Fuyait nos gens à qui mieux mieux.
On les craignait... que dis-je? on les méprisait même,
Et le sot en passant leur jetait l'anathème.
Enfin, le mal devint si grand
Qu'il y fallut porter remède.
Un des leurs, animé d'un esprit tolérant
Et du plus noble cœur, un jour vint à leur aide.
— Nous avons essayé de la haine, dit-il,
Et transformé pour tous la patrie en exil ;

Essayons de l'amour. Il n'est pas trop possible
Que nous perdions au changement.
Sans plus courir isolément
Au pied d'un mont inaccessible ;
Aidons-nous tous pour y monter,
Venez et tâchons de planter
Une tente commune, aux sources du Permesse.
Si, plus prompt à gravir le rapide sentier,
L'un des nôtres au but arrive le premier,
Il reviendra d'un frère étayer la faiblesse :
Enfin, formons un tout que le sot impudent
N'ose plus attaquer qu'à son corps défendant. —
Bref, il parla si bien que, chassant toute haine,
Chacun mit en commun son savoir et sa veine.
Voilà nos gens unis par le plus doux lien,
Et sur le champ pour eux tout se métamorphose.
Eparpillés ils n'étaient rien,
Réunis ils sont quelque chose.
Les avantages...? je les sais ;
Ils feraient un brillant chapitre,
Intéressant à plus d'un titre,
Mais moi-même, auteur, je me tais.
Ne nous peignez-vous pas la camaraderie,
Me direz-vous ; mais je vous prie

S'entr'aider n'est-ce point un devoir ? Trouvez-moi
Un public éclairé cherchant de bonne foi
A mettre chacun à sa place,
Et que l'écrit naissant ne trouve pas de glace,
Si cela ne se peut, le bon sens nous crîra ;
Aide-toi , le ciel t'aidera.

FABLE XI.

LE CITADIN ET LES DEUX CEPS.

Trop de soins deviennent nuisibles,
O mères, ne l'oubliez pas!
A la terreur moins accessibles,
Abandonnez vos fils à leurs joyeux ébats.
L'enfant qui tombe se relève
Pleurant un peu, puis il achève
Son apprentissage ici-bas.

Un citadin planta dans un coin de sa terre
Un cep fort rare à lui donné.
Notre homme était ardent. Son cœur passionné
Ne portait pas au cep un intérêt vulgaire :
Sans cesse il allait voir si sa vigne poussait,
Il béchait à l'entour, il arrosait ensuite.

— Prodiguons le fumier qui fait croître plus vite. —
Enfin chaque jour se passait
A tourmenter le cep. Pourtant le cep bourgeonne...
—Oh ! cep charmant ! —Déjà dans l'avenir il donne
De superbes raisins, n'importe la couleur.
— Ah ! redoublons de soins, de fumier, d'arrosage.
Sauvons-le de la grêle et du vent. — O douleur !
Avec la sève un jour le cep perd son feuillage :
Trop de soins causaient son malheur.
Pourtant, un cep beaucoup moins rare,
Presque oublié, gisait à quelques pas du mort :
Avec le temps notre homme en eut, chose bizarre !
De beaux fruits, sans le moindre effort.

FABLE XII.

LES TROIS FRÈRES,

OU L'ASSOCIATION.

A Monsieur Barrier, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Les fils d'un laboureur eurent en héritage
Un terrain arrosé de plusieurs filets d'eau.
Eviter tout procès leur sembla le plus sage :
Le terrain mesuré, chacun prit son morceau
Que baignait sa part d'eau limpide.
Nul d'entre eux n'ayant l'âme avide,
Ils restèrent amis : ces gens
Ne vivaient pas de notre temps.
On passa six mois de la sorte ;
Mais sans tirer un grand profit
Du terrain, ni des eaux. Enfin, l'un des fils dit :
— Je crois, mes frères, qu'il importe

De prendre un parti promptement.
Puisque chacun de nous de son morceau de terre
Ou de son filet d'eau ne peut isolément
Tirer le parti nécessaire,
Rassemblons maintenant au profit de chacun
Travail, sol et produits, et, vivant en commun,
Exploitons à nous trois notre faible héritage :
Que *tout pour tous* soit notre adage. —
On le crut et l'on fit fort bien.
Sans se préoccuper ni du tien ni du mien,
Trois dèslors ne font qu'un; leur première mesure
Fut de faire un canal où chaque filet d'eau
Vint se précipiter avec un doux murmure,
Pour former un large ruisseau.
A ce ruisseau limpide une pente est donnée.
Dans les dents d'un pignon une roue engrenée
Par la force de l'eau fit tourner un moulin,
Où de suite abonde le grain.
Un âne devint nécessaire.
Un âne! eh! oui: la belle affaire!
Il vivrait fort bien dans le pré
Mis par tous en communauté.
Un unique valet put les servir ensemble
Et les aider encore au moulin quelquefois.

Faut-il plusieurs foyers pour trois
Qui n'en font qu'un ? Que vous en semble ?
Enfin, lorsqu'ils vivaient tristement isolés
A leur porte était la misère ;
Mais un beau jour chez eux tout s'anime et prospère,
Grâce à l'heureux contrat qui les a rassemblés.

L'ANE ET LE MEUNIER.



Impr. Fugère, Lyon.

Tu dors! C'est l'écorcheur qui va te réveiller

FABLE XIII.

L'ANE ET LE MEUNIER.

D'un ami qui nous sert tout plaît, tout semble bien :
Esprit, vertus, talents, il a tout en partage ;
Mais quand on veut noyer son chien,
On l'accuse d'avoir la rage.

Certain meûnier à son baudet
Disait : — Vil animal, ma patience est lasse.
Quel service à présent me rends-tu, s'il te plaît ?
Vingt ans je t'ai gardé : durant ce long espace,
Qu'as-tu gagné par an ? A peine, en vérité,
De quoi nourrir ton maître, une semaine entière.
Dieu sait pourtant ce qu'ont coûté
Ton foin, ton orge et ta litière.
Et maintenant, dès qu'il faut travailler,

Tu dors ! C'est l'écorcheur qui va te réveiller. —
— Hélas ! dit le baudet, durant les vingt années
Que mon travail vous a données,
J'ai du moins fait ce que j'ai pu :
Le jour, la nuit, à jeûn, repu,
J'ai porté vos sacs au village,
A la ville, au marché, partout ;
Vous commandiez, j'étais debout !
Pouvais-je en faire davantage ?
Et si ma vie a trop coûté,
Que ne me laissiez-vous chercher en liberté
Quelques chardons au pàturage !
Je suis vieux maintenant ; mais je mange si peu !... —
— Si peu ! dit le meunier, parbleu !
La réponse est assez plaisante.
Penses-tu que je m'en contente ?
Il faudrait à ce paresseux
Que je travaillasse pour deux !
Sa peau, du moins, est encor bonne.
Allons, en avant, je l'ordonne. —
— Hélas ! que je suis malheureux !
Mourir ainsi ! Souffrez, pour prix de mes services,
Que je vive encor quelques jours,
Et si les dieux me sont propices,

Mes forces.....— L'amusant discours !
Ses forces ! et l'horrible plaie
Que je vois là ? — Ce sont les coups
Dont votre valet Jean me paie. —
— Heim ! que dit-il ? L'entendez-vous ?
Il voudrait nous donner le change
Pour répandre en tous lieux son mal.
Mais c'est trop écouter ce perfide animal...
Qui ? moi, perfide ! — En outre, il faut que je me venge
Des sots discours d'un rabâcheur.... —
On mena l'âne à l'écorcheur.

FABLE XIV.

LES DEUX PEINTRES.

A Monsieur Trimolet, peintre.

Chacun a son mérite à soi,
L'œillet peut plaire encore à côté de la rose ;
Faisons du temps un sage emploi
Et suivons notre voie avant tout autre chose.

Peintres tous deux dans un même logis,
Paulin avec André vivaient fort bons amis,
Du moins on le croyait. Se trompait-on ? Peut-être.
Deux rivaux être amis, est-ce bien de ce temps ?
Chacun d'eux était un grand maître ;
Mais ils brillaient par des talents,
M'a-t-on conté, fort différents.
Chez André, la couleur se trouvait admirable
Et l'emportait sur le dessin ;

Tandis que faible était la couleur de Paulin,
Dont le dessin par contre était irréprochable.
Et trop souvent, à ce sujet,
Un critique à la langue acerbe
Faisait à nos amis, en élevant le verbe,
Cette insulte : artiste incomplet !
Critiquer est chose facile,
Depuis longtemps cela s'est dit :
Chacun peut se donner sans grand emploi d'esprit
Le soin trop souvent inutile,
Mais qui sans doute a sa douceur,
De se poser en connaisseur.
D'ailleurs Raphaël ou Racine
N'ont-il pas leur faible côté ?
Que tout critique s'examine !
Le seul être parfait c'est la divinité.
Bientôt sous les efforts d'une injuste critique,
Chacun de nos amis envie à son voisin
Qui la couleur, qui le dessin,
Et recherche un talent unique
Afin d'éclipser son rival ;
C'était l'imiter bien ou mal.
Mais dans la guerre qu'ils se firent,
Hélas ! tous deux enfin perdirent

Une importante qualité ,—
La première à mes yeux , — l'originalité.

FABLE XV.

L'OURS ET LE LOUP.

On accepte une vérité
Lorsqu'à nos passions elle est avantageuse,
Elle est fêtée alors ; mais, ce cas excepté,
Ancienne, elle est caduque, et nouvelle, douteuse.

Ours et loups ne se mangent point ;
Pour être bons amis, c'est sans doute un grand point.
L'ours au loup son voisin disait un jour : — Confrère,
J'ai beaucoup à blâmer en vos mœurs, car les loups
Sont d'un bien méchant caractère.
Quoi ! manger ces moutons au naturel si doux.
Mais aussi que dit-on de vous ?
Parle-t-on d'un être implacable,
On dit : c'est un loup dévorant,

Et plus le criminel est grand,
Plus au loup il paraît semblable.
— Ces propos, dit le loup, sont trop anciens, mon cher,
C'est usé, rebattu, rococo, vieux régime :
A railler de ce temps le monde est unanime.
Du reste, examinons si l'on peut vivre d'air. —
— On peut vivre de miel, de racines, d'herbage :
Il importe avant tout de vivre innocemment.
Se contenter de peu fait le bonheur du sage ;
Lisez-moi les auteurs d'aujourd'hui. — Franchement,
Vous prêtez trop l'oreille aux doctrines nouvelles
Que prêchent des auteurs à la mode, mais fous.
Voyons, chez nos aïeux, ces mœurs existaient-elles ?
Nos bons aïeux, je crois, en savaient plus que nous,
Témoins leurs œuvres immortelles.
— Ma foi, dit l'ours, vous l'emportez,
Grâce aux aïeux que vous citez
Et transformez à votre guise.
Quels commodes aïeux ! Bonsoir ! quoique je dise,
Vous les invoqueriez encor. —

Arsenal à deux fins où notre intérêt puise,
Le temps passé tantôt radote ou parle d'or.

FABLE XVI.

LE POÈTE CHARRON OU LES DEUX FRÈRES.

A Monsieur Poncy, poète-maçon, à Toulon.

—Quoi, des vers! donnez-nous du gaz ou de l'asphalte.—
. . . .
Vivant on nous dédaigne et mort on nous exalte.

Au sein d'un faubourg végétait
Un ouvrier charron dont le génie était
Trop élevé, vu sa misère.
Esprit plus positif, son frère
Un beau matin s'expatria,
Et plus tard s'enrichit.
L'ouvrier se plia
A son existence vulgaire.
Il travaillait le jour ; mais, quand Phébé venait,
Ses mains, ses rudes mains laissaient là quelque roue,

Puis son esprit se promenait
Dans les espaces et planait
Bien au-dessus de notre boue.
Il vivait comme un roi, quoique pauvre à l'excès ,
Et dans son cœur donnait accès
Aux plus ravissantes chimères ,
Ce qui ne l'enrichissait guères.
Pour moi qui le plains fort, je ne puis le blâmer :
Est-on maître de soi? Peut-on se réformer?
Tel naît calculateur, tel autre naît poëte.
L'âme est reine, dit-on, je la tiens pour sujette....
Dans sa ville on traitait Jean le charron de fou.
Cherchait-il à plaire aux fillettes ,
En vain il leur contait fleurettes ,
Notre homme se cassait le cou.
— Il fait des vers, fi donc! le bel époux! On conte
Que tout poëte, en fin de compte,
S'en va mourir à l'hôpital.
Ce pauvre Jean tourne bien mal. —
Il reçut un jour de son frère ,
(Aubaine qu'il n'attendait guère)
Une grosse somme d'argent.
— Oh! pour le coup, sans doute, et d'un pas diligent,
Jean va se chercher un beau-père :

C'est maintenant un bon parti
Que peut écouter une fille. —
En effet, voilà Jean parti...
Mais, amoureux de ce qui brille,
C'est pour aller chez l'imprimeur,
En acheter un peu de gloire
Et prendre à bail un coin au temple de mémoire.
Pauvre Jean ! De ses vers la ville eut la primeur.
— De plus fort en plus fort ! C'est à ne pas y croire :
Jean s'est fait imprimer tout vivant. Notre fou
Aura mis là son dernier sou.
Ce sont, nous a-t-on dit... des vers...ou de la prose :
Dans tous les cas c'est peu de chose.—
Jean pour la scène travailla.
Oh ! pour le coup on l'habilla
De la plus étrange manière,
Sans qu'il pût toutefois réussir à montrer
L'ouvrage que peut-être il eût fait admirer.
Avec sa pauvreté première,
Et, moins estimé que jamais,
Jean rentra vite en son palais,
Palais de poète... ou chaumière.
Semblable à l'eau qui suit son cours
Et bien à l'abri de la haine,

(Le mot n'est pas trop fort, on me comprend sans peine),
Le charron y rimait toujours.
Mais, hélas ! il mourut. Son frère
Revint de la terre étrangère,
Puis ce frère eut des descendants
Qui des premiers partis que présentait la ville
Furent les heureux prétendants.
Réussir est chose facile
Quand on a beaucoup d'or. Nos gens
Devinrent chevaliers, barons, comtes peut-être ;
Mais, quoi qu'ils fussent tous fort orgueilleux, dit-on,
Ils étaient fiers surtout (le temps est un grand maître !)
De pouvoir citer pour ancêtre
Le pauvre poète charron.

FABLE XVII.

LA FAMINE DANS LES ÉTATS DU LION.

Dans les états d'un certain roi,
Lion à la noble encolure,
La famine existait. Je croi
Qu'on ne saurait connaître extrémité plus dure.
Grands et petits, tous en souffraient,
Et même beaucoup en mouraient.
Mais le lion, prince exemplaire,
Traitait ses sujets en bon père
Et n'en laissait manger aucun :
Pareil roi n'est pas très-commun.
Les tigres et les loups, surveillés par le maître,
Etaient fort mécontents peut-être,
Quoique pas un ne soufflât mot.
Voyez pourtant l'ingratitude !

Le peuple un jour fit un complot
Et lui, si soumis d'habitude,
Courut avec fureur sur le palais des rois.
La faim qui fait, dit-on, sortir le loup du bois,
Donne aux plus faibles du courage :
Brebis, ânes, poulets, d'une commune voix :
— Notre souffrance est votre ouvrage.
Mieux vaut mourir en combattant
Et succomber tous à l'instant,
Que lentement périr de besoin et de rage.—
Le pouvoir ne savait à quel saint se vouer.
— Ce vil peuple, il faut l'avouer,
A grand besoin qu'on le châtie,
Dirent les courtisans. Ce serait œuvre pie
De lui donner une leçon.
Sire, souffrez que de notre façon
Nous le corrigions d'importance.
Souffrez... — Mais le lion leur imposa silence.
— Chers sujets, dit le roi, peut-être ai-je des torts.
J'ai pu manquer de prévoyance.
Croyez-le bien pourtant, j'ai fait de grands efforts
Pour ramener ici le grain et l'abondance.
Ameutant les flots contre nous,
Le ciel nous a frappés de sa rigueur suprême ;

Mais votre roi, du moins, a souffert comme vous,
Vous en pouvez juger à ma maigreur extrême. —
Apaisé, l'œil en pleurs, le peuple à ce propos
Vit que son pauvre roi n'avait plus que les os.
— Gloire et bonheur au meilleur des monarques
Et que longtemps ses jours soient protégés des Parques !
Puis le peuple autre part porta son flot mouvant.

Petite pluie abat grand vent.

FABLE XVIII.

LE TAON.

Après un long combat où, vainqueur du lion,
Un taon s'était couvert de gloire,
L'insecte ailé partout promenait sa victoire
Et donnait libre essor à son ambition.
— J'ai trop longtemps, dit-il, méconnu mon courage
Et les destins brillants où je suis appelé :
Le lion a vécu, poursuivons notre ouvrage.
Le trône est-il trop haut pour un vainqueur ailé?
J'y vais monter bientôt par le droit de la guerre ;
J'y vais monter pour rendre heureux
Tout un grand peuple dont je veux
Etre à la fois le roi, le mentor et le père.
Un immense avenir se présente à mes yeux.
Tremblez, ô nations ! car mon humeur guerrière

Aux peuples va dicter sa loi,
Et prétend que la terre entière
N'ait plus d'autre maître que moi. —
Déjà dans sa pensée il gouvernait le globe...
Un roitelet passe et le gobe.

Humains, nous sommes tels. Dès le premier succès,
Nous ne redoutons plus personne
Et la raison nous abandonne.
Nous voilà riches, grands, nous formons cent projets,
Cent châteaux en Espagne ; mais
Nous oublions qu'en toute chose
L'homme propose, et Dieu dispose.

FABLE XIX.

LE POÈTE ET LE LOUP.

A Monsieur Lecerf, de l'Académie de Caen.

Sur le bord d'un ruisseau limpide,
Un loup vit un poète assis,
Il le vit et la bête avide
Courut se placer vis à vis.
—Jupiter, dit le loup, je dois te rendre grâce.
Enfin, j'ai rencontré ce poète maudit
Qui, de nos loups, a tant médit !
Il poussait si loin son audace
Que nos frères ne pouvaient plus
Dîner, sans qu'il ne vînt, en ses vers, là-dessus,
Trouver quelque chose à redire,
Examiner le droit, rappeler le devoir,
Crier à l'injustice et voir
Dans la mort d'un mouton les horreurs du martyre.

Oh! c'est trop fort... je vais...—Mais, un dard à la main,
Le poète attaqua soudain
Le loup, qui ne s'attendait guère
A trouver un tel adversaire :
— Puisqu'il en est ainsi, dit le loup, je veux bien
Souffrir que tu te justifies.
Parle, et si tu le peux, en un bref entretien,
Absous-toi de tes vers et de tes calomnies.—
Le poète lui répondit :
— Je n'ai calomnié personne.
Pourtant je vais t'offrir sur tout ce que j'ai dit
Une explication qui te semblera bonne,
Je l'espère du moins. Regarde ce ruisseau.—
Le loup, tout en grondant, se mire au bord de l'eau.
— J'y suis. — Sur cette onde argentée
Tous les objets voisins viennent se réfléchir :
Le jonc tremblant, la planche en pont hardi jetée,
Le saule qui se penche et veut s'y rafraîchir,
L'aigle qui plane, le nuage,
Tout y retrouve son image.
Le plus petit événement
Qui soudain se dessine à l'extrême rivage
Se reproduit fidèlement
Au sein de cette glace humide.

Si, sur l'arbre du bord, quelque vautour avide
Au pauvre oiseau qui se débat,
Donne la mort, cet attentat
Se trahit sur l'onde rapide
Que ternit le sang du mourant
Et qui s'enfuit en murmurant.
Semblable à ce miroir est l'âme du poète :
Tout s'y réflète, tout l'émeut,
Et la moindre injustice y peut
Souffler une horrible tempête.
La prudence nous crie en vain
D'imposer silence à notre âme.
Elle est muette un jour. Soudain
Le feu qui la brûlait déborde en jets de flamme.
O loup, me comprends-tu ? — Je te comprends fort bien,
Mais, quitte donc ce dard...—L'homme, sur le qui vive,
Gardant toujours la défensive,
Le loup partit. Ainsi finit leur entretien.

Faut-il une morale à ces vers ? La prudence
Veut qu'en parlant aux loups on les tienne à distance.
Une autre encor : l'instinct des loups est de manger,
Le poète a le sien qu'on ne saurait changer.

FABLE XX.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La fourmi disait à la mouche :
— L'hiver n'est pas bien loin, ma chère, et vous voici
Ne songeant qu'à jouir et sans aucun souci
D'un toit, d'un grenier, d'une couche.
Janvier venu, l'on vous verra
Succomber à votre misère.
Plus d'une voisine en rira ;
Moi, j'ai bon cœur et je préfère
Vous avertir ; mais il est temps
Que vous vous choisissiez bien vite
Dans quelque bon recoin un gîte,
Où vous puissiez braver l'hiver et ses autans. —
— Un intérêt si doux me touche,
Mais comment faire ? dit la mouche,

Je suis si maladroite ! — Et vos amis ? je crois,
Qu'avec leur aide, avant un mois,
Nous aurions la cave et l'office,
Puis le salon et le grenier.
S'agit-il de rendre service,
Un véritable ami ne se fait pas prier. —
— Merci, grand merci ; mais, l'automne
N'est pas même arrivé, Pomone
Va présider à nos festins.
Chère amie, écartons de grâce,
Le souci de maux incertains.
Si doux est le présent ! le papillon qui passe,
M'appelle après lui. Quelque jour
Nous reviendrons sur votre idée.—
Et la voilà qui, possédée
Du démon des plaisirs, va sans but, fait l'amour,
Prend repas sur repas, joue et dort... Fin octobre,
Notre mouche à regret plus sobre
Et moins rebelle à la raison,
Songe à se faire une maison.
— Ah ! de grâce, venez, dit-elle
A la fourmi, m'aider un peu,
Creuser et maçonner ne vous seront qu'un jeu,
Et j'y reconnaîtrai votre amitié fidèle.

Mais, ne perdons pas un moment,
Un froid mortel déjà... — Vraiment
Votre extrême embarras m'afflige,
Vous aider me serait bien doux ! Que ne le puis-je,
Impossible aujourd'hui ! j'ai tant à travailler !
Adieu. Je ne saurais plus longtemps babiller. —
Bientôt l'insecte ailé tomba : c'était justice.
Mais autre chose ici se laisse apercevoir :
On désire rendre service
Jusqu'au moment de le pouvoir.

De grâce, encore un mot au sujet de la mouche :
Comme on fait son lit on se couche.

FABLE XXI.

L'OURS ET LE CASTOR.

A Monsieur Louis Perrin, typographe.

Est-il si noble état qu'un peu d'art ne grandisse ?
Heureux cent fois les gens de science et de goût !
Qu'il dessine un jardin, qu'il crayonne ou bâtisse,
L'artiste se trahit partout.

Arrivant des mers glaciales
Un ours, aux formes colossales,
Voyageait avec un castor.
S'instruire, admirer seul, a sa monotonie,
Le plus triste des ours est désireux encor
De cheminer en compagnie.
Un lac aux bords fleuris leur apparut soudain.
— C'est ici, dit notre ours, dans ce lieu solitaire,
Que, las de voyager, il nous faut vivre et faire

En marbre, en fer, en bois, quelque chef-d'œuvre humain,
Chacun de nous à sa manière
Va le créer de son côté.
Justement j'aperçois une vaste carrière
Du granit le plus beau qui se soit exploité.
Élevant jusqu'aux cieux une imposante masse,
Je prétends, à moi seul, plein de force et d'audace,
Y tenir en échec l'Olympe épouvanté. —
— Je vais, dit le castor, aux bords de la savane,
Construire une commode et riante cabane. —
Voilà nos deux amis travaillant de leur mieux :
L'un effleurant le sol, l'autre assaillant les cieux.
Bientôt on en parle à la ronde,
Dans les bois, dans les airs et même sous les eaux;
Et quand tout est fini, le grand, le petit monde
Accourent admirer de si nobles travaux.
En voyant de la pyramide
Le gigantesque monument,
Cet œuvre d'un nouvel Alcide,
On fut frappé d'étonnement.
— Tout va bien, dit l'ours, mon confrère
Aura, je crois, grand'peine à faire
Éclater un tel sentiment. —
Le palais admiré, l'on passe à la fabrique,

Où le plus adroit des castors
Avait d'un esprit artistique
Mis au grand jour tous les trésors.
Fortement pilotée, une verte cabane,
Qui semblait s'échapper des eaux,
Communiquait à la savane
Par d'élégants piliers terminés en arceaux,
Assemblage savant de troncs d'arbre et de roches.
Protégeant le repos du paisible ouvrier,
Un pont-levis et son levier,
De l'îlot, au besoin, défendaient les approches.
Deux salons dans le bas, un pour chaque saison,
Trois pièces au premier, un grenier, un office,
Composaient toute la maison.
Décrire en détail l'édifice
Serait trop long, sans doute. Un balcon pour l'été
S'y remarquait. La propreté,
Le goût, l'ordre y régnaient, à défaut de richesse....
On s'écria de toutes parts :
— Le monument de l'ours étonne les regards,
Mais la palme appartient au talent, à l'adresse,
Et c'est aux œuvres d'art que l'on revient sans cesse. —
Le pauvre ours en fut tout contrit.

La force ne saurait lutter contre l'esprit.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LE FLEUVE ET L'HOMME.

Roulant ses flots majestueux,
Certain fleuve inondait la plaine :
Les arbres les plus forts ne résistaient qu'à peine
A son courant impétueux...
Il entraîne, grossi par des amas de neige
Que le printemps a transformés,
Le toit du laboureur, ses hôtes emplumés,
Et le pauvre toupeau que plus rien ne protége.
Le laboureur lui-même est bien près d'y périr ;
Le fleuve de railler et de s'enorgueillir !

— Suis-je beau maintenant, majestueux ! je gage
Que l'homme le plus fort ne saurait à la nage
Traverser mon noble courant.
L'homme peut ce qu'il veut, m'a-t-on dit ; je le nie,
Oh ! que l'homme est petit et combien je suis grand ! —
Survient un homme de génie.
Dans une double digue il enserre bientôt
Le fleuve qui parlait si haut.
Il construit un barrage, il asservit le fleuve.
— Désormais, qu'il neige ou qu'il pleuve,
Tu ne détruiras plus, dans ta vaine fureur,
L'abondante moisson, espoir du laboureur.—
—Oh ! le cruel ! s'écria l'onde.
Peut-on me torturer ainsi !
Moi fleuve renommé, moi qu'admirait le monde,
J'étouffe et me voilà de moitié rétréci.—
—Tu souffres maintenant, c'est vrai, répondit l'homme;
Mais l'on te maudissait et l'on te bénira.
Tes bords ornés de fleurs verront tripler la somme
Des trésors qu'on y répandra.
Tu vivais grand, mais solitaire :
Bientôt tu seras fréquenté ;
Une maison de bois viendra bientôt légère
Demander à tes eaux leur hospitalité.

Tu souffres ; mais, heureux de ces métamorphoses,
Tu t'écrîras avec fierté :
La douleur mène aux grandes choses.

FABLE II.

LES DEUX CHIENS.

Deux jeunes Chiens vivaient ensemble,
L'un fort aimé du maître et l'autre détesté.
Le pourquoi, le voici : Ce pourquoi, ce me semble,
Blessait un peu trop l'équité.
L'un des chiens était laid, pataud, trapu, que sais-je ?
Et l'autre chien, plus blanc que neige,
Était mignon, frisé, joli... Le cœur, dit-on,
Souvent, pour se donner, n'a pas d'autre raison.
Le plus aimé des Chiens, bourré de friandises,
Avait un air aimable et des formes exquises.
L'autre était fort sournois. L'appelait-on, soudain,
Tremblant il décampait par le plus court chemin.
Un beau jour, provoqué peut-être
Ou jaloux, il mordit le favori du maître.

— Oh ! c'est trop fort ! comment
Je garderais encor ce mauvais garnement,
Non certes. Que bien vite on lui mette une pierre
Au cou ; puis preste ! à la rivière. —
Ainsi parla le maître. On s'empare du Chien.
— Le misérable, le vaurien !
Il a mordu Médor !—On le frappe ; on le jette
Au beau milieu du fleuve. Il y fût demeuré,
Mais la pierre glissa ; le voilà délivré.
Il part traînant sa corde et cherche une retraite
Où les coups ne l'accablent point.
Survient un bon fermier, juste et le cœur sensible,
Il aperçoit Pataud ; bientôt il le rejoint,
Se saisit de la corde et dit :—Est-il possible
De maltraiter un Chien ainsi !
Avec quel air piteux et triste il me regarde !
J'en ferais un bon Chien de garde.
Il n'est pas beau, c'est vrai ; mais qu'importe ceci ?—
Il emmène Pataud, le nourrit et le choie.
Plus de coups de bâton : le Chien est plein de joie.
A quelque temps de là, Pataud se promenant
Se trouve nez à nez, en un chemin tournant,
Avec son ancien camarade,
Médor, qui, comme lui, faisait sa promenade.

—Est-ce bien toi, Pataud ?– Mais oui, Médor.–Comment !
Toi Pataud, toi jadis, si vilain, si maussade,
Toi que j'ai cru noyé, je te revois charmant,
Vigoureux, gras et fier, l'œil brillant, l'air aimable :
Tu vis donc à bien bonne table ?—
—Non, pas trop ; je mange souvent
Du pain noir, comme auparavant,
Par–ci, par–là, des os.—Ma surprise est extrême,
Car vraiment tu n'es plus le même.
D'où vient ?..—Entends trois mots où tout est renfermé :
J'étais haï ; je suis aimé.

FABLE III.

LE LOUP ET LE MOUTON, ROIS TOUR A TOUR.

Action, puis réaction,
Voilà l'histoire de ce monde.
Rien n'y dure longtemps. Après l'affection
Un beau jour voit éclore une haine profonde.

Certain Mouton fut nommé roi...
—Un Mouton (direz-vous)? – Un Mouton! –Eh! pourquoi
Ne pas accorder la couronne
A celui dont l'âme est si bonne?
La bonté n'exclut pas le talent. Dites–nous
Où git le grand esprit des loups?
Il remplaçait un Loup, ce Mouton débonnaire
Par la réaction sur le pavois placé,

Loup hypocrite et sanguinaire
De son trône électif à la fin renversé.
Le Mouton roi, l'on fut content quelques années :
Plus d'impôt de sang ; on pouvait
S'ébattre et bien dormir : devant soi l'on avait
Les plus riantes destinées.
Tigres et loups pourtant étaient fort attentifs
Aux faits et gestes du monarque,
Et s'efforçaient tout bas de diriger sa barque
Vers les courants et les rescifs.
Se trompait-il en quelque chose,
C'était une immense clameur.
Et souffrant, montrait-il, par hasard, de l'humeur,
On en pervertissait la cause.
— Ce monarque est un scélérat ;
Trop longtemps il donna le change,
Aujourd'hui son humeur étrange
A coup sûr nous annonce un prochain coup d'état.—
—Prévenons-le, courons, à bas la tyrannie !—
Et le pauvre roi, tout troublé,
(Qui ne s'est troublé de sa vie ?)
Veut arrêter l'élan de ce peuple assemblé.
—Il massacre le peuple ! oh ! c'en est trop. L'infâme
Enfin a mis à nu son âme.—

On court aux armes.... Le Mouton
Fut mangé par le Loup glouton
Dont il avait tenu la place,
Et qui la reprend plein d'audace.
Bientôt l'on voit de toutes parts
Flotter les nobles étendards
De ce Loup rentré par surprise.
Réclamer n'était pas de mise,
On eût mangé le réclamant.
Et chacun tremblant pour soi-même
Protesta d'un amour extrême
Pour un pouvoir pleuré, disait-on, constamment.
— Chers amis, dit le Loup, n'est-il pas bien visible
Pour tous, que mon gouvernement
Est aujourd'hui le seul possible?
Sous l'ancien roi, c'était d'éternelles clameurs ;
Maintenant plus de cris, de regrets, plus de pleurs ;
A part quelques moutons, chacun est plein de joie ;
Mais dînons ! —Un agneau présumé mécontent
Et qui ne disait mot pourtant
Du Loup fut la première proie.
Ce meurtre fut trouvé fort juste...

En résumé
Mieux nous sert d'être craint qu'aimé.

FABLE IV.

LE RENARD PRÉDICATEUR.

Un Renard n'avait plus de dents.
Comment vivait-il ? je l'ignore.
Du lait, de tendres fruits, des œufs, du miel encore
Pouvaient suffire à ses vieux ans :
L'appétit change avec le temps.
Orateur, il passait pour un puits de science,
Et s'exprimait comme un Caton.
Mais sur ses vieux péchés il nourrissait, dit-on,
Des scrupules de conscience.
Peut-être enviait-il ceux qui péchaient encor :
Le cœur d'un vieux Renard est un profond abîme.
Qu'il regrettât ou non le crime,
Sur la morale il parlait d'or.
— « Quoi ! disait-il, ô mes chers frères,

Vous vous livrez au vol, au meurtre. Que de fois
J'ai versé des larmes amères
Sur vos déportements ! Je crois
Qu'il est bien temps pour vous de changer d'existence
Et de faire un peu pénitence.
Vivez ainsi que moi. Ne mangez plus de chair :
Une poule, un dindon sont si contents de vivre !
Les priver de la vie est un crime : il est clair
Que le châtiment doit s'en suivre.
Moi, j'ai renoncé sans regrets
A l'horreur de semblables mets.
— Sage prédicateur, montre-nous, je te prie,
Ton ratelier, dit l'un des siens,
Ensuite on y verra plus clair, je le parie,
Dans le discours que tu nous tiens.
—Comment, moi vous montrer !...—Il partit au plus vite
Disant qu'on voulait l'insulter.

Hélas ! quand le vice nous quitte,
Nous nous flattons de le quitter.

FABLE V.

LA TYRANNIE SE DÉGUISANT.

La Tyrannie avait commis,
Au nom des rois, de si grands crimes,
Que pas un, mais pas un de ses anciens amis,
Ne soutenait encor ses droits illégitimes,
Et la pauvre divinité
(Ayons pitié de tout le monde)
Sans trône, sans abri, s'en allait à la ronde
Mendiant l'hospitalité.
— Va-t-en, va-t-en, reine maudite,
Répondait le peuple irrité.
Ta race est à jamais proscrite. —
Et le peuple entonnait l'hymne à la liberté.
Succombant presque à sa misère,
La tyannie enfin parvint à s'embarquer.

Longtemps elle vogua. Sur la rive étrangère,
Un jour timidement on la vit se risquer.
— Que nous veux-tu? — Je suis la liberté, dit-elle.
Je viens ici vous rendre heureux.
Tout par et pour le Peuple est ma règle éternelle:
Gouverner en son nom, c'est tout ce que je veux. —
— Sois donc ici la bienvenue;
Tu peux t'asseoir, noble inconnue,
Sur le trône où siégeaient nos rois.
Ils sont morts. Tu pourras nous offrir à la fois
Et les bienfaits de l'ordre et tes dons populaires.—
La fausse liberté ne se fait pas prier,
Et, grâce à son masque grossier,
Son pouvoir redevient ce qu'il était naguères.
Mais sa fureur augmente encor.
Jamais au nom des rois la cruelle déesse
N'avait de ses sujets comploté la détresse,
Et du sang le plus pur épuisé le trésor,
Comme bientôt au nom du Peuple,
Elle abat ce pays, l'écrase, le dépeuple.
— Hé quoi ! toujours du sang? — Oui le Peuple le veut,
Il est noble, il est grand, infaillible, on ne peut
Contrarier en rien sa volonté suprême.
Sa force, sa grandeur, tout lui vient de Dieu même. » —

. . . .

Mais le masque tomba, l'on y vit clair, enfin ;
Du trône on arracha l'implacable déesse.
— Va porter aux enfers ta fourbe et ta bassesse. —
De tant de maux ce fut la fin.

LE LIERRE ET L'ORMEAU.



Il n'est pas d'Arbres forts que n'agitent les vents.

FABLE VI.

LE LIERRE ET L'ORMEAU.

Le Lierre disait à l'Ormeau :
— Chacun vous doit ici le repos ou la vie.
Oh ! mon cher protecteur, que votre sort est beau,
Qu'il me semble digne d'envie !
L'oiseau dont vous portez le nid,
Le nuage qui vous caresse,
Le ruisseau qui serpente et vous baigne sans cesse ,
Tout vous aime, tout vous bénit.
Vous offrez à l'insecte un abri tutélaire.
Que serais-je sans vous ? je traînerais par terre
Ma triste existence. Ah ! combien
Votre sort glorieux est au-dessus du mien ! —
— Ne convoite pas trop mes grandeurs et ma gloire,
Ne dois-je pas les expier ;

L'obscurité, daigne le croire,
Est d'un bien moins pesant loyer.
Tout couvert de frimats que l'hiver amoncelle,
Je te réchauffe, te défends,
Je t'abrite et l'onde ruisselle
Sur mon front, séjour des autans.
De ton obscurité précieux avantage,
A peine si tu sens l'orage,
Quand mes rameaux en sont brisés.
Pour te frapper les cieux se sont-ils embrasés ?
Et que d'ingrats je fais parmi ceux que j'accueille !
Encor s'ils se bornaient à dévorer ma feuille ;
Mais c'est au cœur que je les sens.
Et lorsque tu jouis d'un éternel printemps,
Hélas ! tout souffre en moi, tout : le cœur et l'écorce.
Mais c'est là, j'en conviens, le secret de ma force.

Il n'est pas d'arbres forts que n'agitent les vents.

FABLE VII.

LES DEUX VOLEURS.

Ah ! combien il est doux de se moquer des hommes !
Sont-ils jamais de bonne foi ?
Ce sont des charlatans dont j'aime à rire, moi.
Que faire, s'il vous plaît, dans le siècle où nous sommes?
Pleurer sur des forfaits ?... c'est par trop attristant....
Amusons le lecteur, s'il se peut, un instant.

Pas trop brave, mais bon apôtre,
Un voleur s'était fait tribun.
— Mais quel est ton dessein ? lui demanda quelqu'un
De son bord.—Sache attendre et tu verras, dit l'autre.—
— Cependant sur la route aujourd'hui l'on pourrait
Faire une fort bonne capture :

Un riche voyageur doit, ce soir, en voiture
Traverser le bois ; il faudrait
Nous y tenir en embuscade.
Le coup est sûr et si tu veux...—
— Ces moyens-là, cher camarade,
Sont beaucoup trop aventureux.
C'est suranné. Moi ! que je touche
A quelque brutal pistolet
Qui vous mène droit au gibet !
C'était bon du temps de Cartouche.
De pareils moyens sont usés,
Nous nous sommes moralisés. —
— Eh bien ! répond l'autre, à ton aise.
Sagement combinés tous les moyens sont bons ;
Mais pour moi, sans plus de façons,
Seul je ferai le coup, ce soir, ne te déplaise. —
— Bonne chance. — On se quitte, et bientôt le tribun
Rencontre un moment opportun.
On avait fait une sottise
Au Peuple ; en exaltant ses maux
Et ses infructueux travaux,
Notre habile tribun l'irrite, l'électrise.
— Lève-toi, Peuple, et faisons voir
Que, pour toi, vouloir c'est pouvoir. —

On court aux armes... Jour funeste,
Le sang par flots se répandit.
O douleur ! le prince y perdit
Sa couronne d'or et le reste
Des trésors goûtés chez les rois,
Trésors bien menteurs quelquefois :
Plus de flatteurs, d'amis ; tous ont fui comme une ombre.
Pas un seul de vrai dans le nombre.
Le prince exilé, le tribun
Refit bientôt les lois et mit tout en commun,
Dépouillant Jean-Baptiste, enrichissant Jean-Pierre.
Pour faire à chacun d'eux égale portion :
Le tout au mieux ; mais de manière
A garder la part du Lion.
Convenons-en ; c'était justice,
Il faut un prix pour tout service.
Jouissant d'un pouvoir par l'adresse affermi,
Le tribun, un beau jour, vit son ancien ami
Qui traînait une lourde chaîne.
Il lui fit rendre sans grand'peine
La liberté, ce bien chanté sur tous les tons,
Et compris de tant de façons.
Le forçat dit : — fais-moi connaître
Ton histoire et par quels moyens

Tu t'es fait des destins si différents des miens. —
— Le hasard m'a servi peut-être,
Dit l'autre ; mais au lieu d'aller ouvertement,
Tout seul, braver les lois et le Gouvernement,
Moi, j'ai flatté le Peuple et me suis rendu maître
Du pouvoir pris au dépourvu :
J'ai tout changé, fait maison nette.
La loi nous accablait, vite je l'ai refaite,
Et le résultat, tu l'as vu :
Je savais qu'il n'est pas de crimes
Qui, grâce au concours de la loi,
Ne soient tout-à coup légitimes
Et sans dangers.
C'est lui qui parle et non pas moi.
Moi, je dis à cet hypocrite :
La loi c'est la justice écrite.

LE LAPIN ET LE SERPENT.



–Allons, fais– il l'étreint.. et soudain le dévore...
Voila le role du flatteur.

FABLE VIII

LE LAPIN ET LE SERPENT.

Un Lapin vit un gros Serpent :
Tout d'abord la terreur le glace.
Bientôt il fait un bond pour fuir. L'autre en rampant
Le devance soudain et le regarde en face.
A chaque bond nouveau, Jeannot est devancé.
Il rassemble tout son courage :
— De grâce, laisse-moi, dit-il, je suis pressé.
Que peux-tu me vouloir ?– Je veux te rendre hommage.–
—Hommage ?—Hé ! sans doute, il faut bien
Honorer un mérite aussi haut que le tien.
Oh ! le joli Lapin, il est blanc comme neige,
Et dodu !... que Dieu le protége !—
—Ce Serpent, dit Jeannot, n'est pas aussi méchant
Qu'il en a l'air... Ah ! je te prie

Laisse-moi partir maintenant.—
—Les jolis yeux qu'il a ! Jeannot, je le parie,
Est fort heureux dans ses amours.—
—Voilà, pensa Jeannot, un Serpent bien aimable ;
Qu'il me veuille du mal ce n'est pas vraisemblable. —
Le Serpent avançait toujours.
—Pourquoi tant m'approcher ?—Pour te voir à mon aise.
Qu'il est mignon, gentil et gras ! Ne te déplaise
Je voudrais te toucher un peu,
Mon cher, et te lécher.—Quoi ! me lécher, bon dieu !—
—Par amitié, laisse-moi faire. —
Et le Lapin y prit quelque plaisir. Pourtant
Tout jeu qui dure trop finit par nous déplaire.
— Ne pourrais-je à présent m'éloigner ? — Un instant.
Comme ce poil est doux ! — Il le couvrait de bave,
Et le Lapin tremblait : Jeannot n'était pas brave.
— Assez, il faut...—Permets, ô toi que j'aime tant,
Que je t'étreigne.—Mais...—C'est par tendresse encore ;
Accorde ce plaisir à ton admirateur.—
—Allons, fais. —Il l'étreint... et soudain le dévore.

Voilà le rôle du flatteur.

FABLE IX.

LE POÈTE, LE ROSSIGNOL ET LE CHIEN.

Un poète mal fagotté
(Il en existe de la sorte
Par goût, nécessité, n'importe!)
Se promenait aux champs par un beau jour d'été.
Hélas! à ses habits plus d'une déchirure
Semblait un reproche au destin.
Cependant il suivait doucement son chemin
Tout en admirant la nature,
Peut-être composant des vers, lorsqu'un gros Chien
S'échappant d'une métairie
Coupe court à sa rêverie
Et vient l'attaquer bel et bien.
A stupide ennemi que peut dire un poète?
Le nôtre veut battre en retraite.

Il se presse ; le Chien le suit,
Le harcelle, faisant grand bruit,
Et, pour dernier trait, lui déchire
L'un des pans de son pauvre habit,
Le seul qu'il eût à ce qu'on dit ;
Et le poète se retire,
Calme ou furieux, je ne sais.
Le Chien tout fier de son succès
Revient au logis. — Oh ! le lâche,
Lui dit un Rossignol. J'ai vu
Ton procédé. Quoi, sans relâche
Poursuivre un pauvre diable !—Il était mal vêtu.—
—L'excellente raison ! Sais-tu ,
Quel est cet homme ?—Non.—Eh bien ! c'est un Poète,
Un chantre comme moi. Souvent
Dans un doux concert en plein vent
A sa pauvreté j'ai fait fête.
Il vient me voir au bois fréquemment, nous causons.
Ah ! quel ramage nous faisons !
Je connais même sa mansarde
Qu'il m'a fait voir de loin. Regarde
Si tu n'es pas bien coupable.—Oui.
Mais tu dois m'excuser peut-être ,
Car je n'ai fait ici que ce que fait mon maître

Avec les gens qui vont chez lui.
J'ai maltraité l'un de tes frères,
J'en suis fâché, mais que veux-tu ? —
Qu'on ait sous les haillons plus ou moins de vertu,
Hélas ! hommes ni chiens ne s'en occupent guères.

FABLE X.

LE VOYAGEUR ET LES CASTORS.

Se trouvant dans le Canada,
Un Voyageur se décida
A transporter dans sa patrie
Toute une tribu de Castors.
Ce Voyageur était un riche Anglais, dès-lors
On n'est plus étonné de la bizarrerie.
— Je veux, dit notre riche Anglais,
Disposer dans mon parc une verte savanne
Où, sur les bords d'un lac, et près d'un bois épais,
Chaque Castor aura sa riante cabane,
Construite par lui-même. Oh ! combien mes amis
Applaudiront à mon idée ! —
Il en a l'âme possédée
Au point de retourner bien vite en son pays,

Avec ses Castors. Il arrive,
Et l'on arrange pour le mieux
Un vaste enclos tout près d'une nappe d'eau vive
Où ses hôtes industrieux
Pourront mettre au grand jour leur imaginative.
— Maintenant il faut les laisser
Dans la solitude. —On les laisse,
Mais non sans y souvent penser.
Après huit jours, l'Anglais s'empresse
D'aller retrouver ses Castors.
Il ouvre de grands yeux. Il parcourt les bords
Du lac. —Point de maison ! Non rien !.. Est-il possible
Que rien encor ne soit visible ?—
Il cherche ailleurs... pas plus heureux.
— Ces Castors sont des paresseux,
Pensa notre homme, mais peut-être
Est-il trop tôt : je suis impatient, c'est vrai.—
A la fin d'un nouveau délai
Il vient.—Enfin, je vais connaître
L'art merveilleux de ces maçons. —
Il visite le lac, le bois, passe, repasse,
Cherche partout,... pas une trace
De bâtisse...—Eh ! pourquoi faire tant de façons ,
O messieurs les Castors ? dit notre homme en colère :

Que vous manque-t-il? Vous avez
De la mousse et de l'eau, du bois et de la terre,
Et pour vivre le nécessaire.
Montrez donc vos talents, puisque vous le pouvez.—
—Les mettre au jour est impossible,
Lui répondit un vieux Castor,
Car hélas ! il nous manque encor...—
—Mais quoi? voyons : s'il m'est loisible...—
—Sans cette chose en vérité
Il n'est point de génie.—Et c'est?—La liberté.

FABLE XI.

LES ANIMAUX EN RÉPUBLIQUE ET LE LION,
OU LES MOTS ET LES CHOSES.

Oh! de l'esprit humain orgueilleuse faiblesse!
Pleins de prétention et quelquefois bien sots,
Les hommes se laissent sans cesse
Attraper à l'appât des mots.
Mais, laissant les hommes, de grâce
Occupons-nous des animaux
Qui sont, à voir ce qui ce passe,
Par l'esprit et le cœur, pour le moins nos égaux.

Depuis longtemps vivant sans maître,
Les animaux étaient souvent
En guerre civile et peut-être
Étaient-ils moins heureux encor qu'auparavant.
S'entêter n'est pas raisonnable ;

On se résolut à changer
De gouvernement. Le danger
Était d'en prendre un autre encor moins convenable.
—Mais surtout pas de roi ! nul roi n'était sortable.—
Hélas ! tout n'est qu'ennui, que péril ici-bas,
On y cherche un bonheur qui ne s'y trouve pas.
Le bonheur est le fruit de l'âme.
Chacun peut travailler au sien
Par la sagesse ; mais la sagesse n'a rien
Qui nous séduise et nous enflamme…
Un Lion vint aux animaux
Proposer de finir leurs maux
En se chargeant de leurs affaires.
— Bien franchement, dit-il, vous ne trouveriez guères
De plus digne maître que moi.
Je saurais régner et combattre :
Comme législateur et guerrier, j'en vaux quatre…—
—Non, non, point de roi ! non.—Hé! qui parle de roi ?
Répondit le Lion, fi donc ! c'est autre chose
Que mon dévoûment vous propose.
Je serai votre directeur
A vie et voilà tout : la distance est énorme !
Vous verrez ce que vaut cette nouvelle forme.
Je réponds de votre bonheur.—

—Ah ! c'est bien différent.—On crut le prometteur
Et le Lion nommé directeur fut un maître
Cent fois plus despote peut-être
Que les rois jadis renversés...
Le titre était nouveau, n'était-ce pas assez ?

FABLE XII.

LE GLAÇON, LE CHÊNE DÉRACINÉ ET LE SOLEIL.

Par un bloc de glace entraîné,
Un pauvre arbre déraciné
Pleurait sur sa gloire passée,
Et le Glaçon raillait sa grandeur éclipsée.
—Chêne, qui fus jadis l'ornement des forêts,
Oh! combien ta puissance était petite auprès
De ma puissance sans égale :
Je domine les mers, je menace les cieux,
L'homme fuit devant moi, je fais trembler les dieux,
Tu me sers de jouet et ta grandeur royale,
Ainsi qu'un brin de paille emporté par les vents,
Cède à mes moindres mouvements :
A droite, à gauche, au loin, à mon gré je te chasse.
Pauvre Chêne, je bouge et tu changes de place!
Ainsi chacun son tour et maintenant c'est moi

LE GLAÇON, LE CHÊNE DÉRACINÉ ET LE SOLEIL.



Imp. J. Brunet fils, r. S. Catherine, 11, Lyon.

Par un bloc de glace entrainé,
Un pauvre arbre déraciné
Pleurait sur sa gloire passée,

Qui suis de l'univers et l'orgueil et l'effroi.—
—Oh ciel! ce vil Glaçon, dit le Chêne en colère,
Pense être l'ornement et l'effroi de la terre!
Étrange illusion d'une fausse grandeur!
Cet échappé du pôle ose avec impudeur
Se faire un jeu de ma misère!
Soleil, toi qui jadis illuminais mes jours,
Toi qui me fécondais, que j'honorais sans cesse,
Parais et viens, de grâce, interrompre le cours
De tant d'orgueil et de bassesse.
Rien ne saurait me rendre à mon ancien bonheur.
Mais je pourrai du moins mourir en paix sur l'onde…—
Et soudain le Soleil se lève avec splendeur :
Il luit, il embrase le monde.
Les cieux, les eaux, les bois exaltent son réveil,
De toutes parts éclate un concert sans pareil,
Si bienfaisante est sa présence!
Mais déjà le Glaçon n'a plus son arrogance,
Il souffre, s'amoindrit, se lamente à son tour,
Et le Chêne, distrait de sa propre misère,
Le voit se changer en eau claire
Sous les feux éclatants du jour.

Combien ne voit-on pas dans le siècle ou nous sommes
Finir ainsi de faux grands hommes?

FABLE XIII.

LE LION, LES LOUPS ET LE GIBIER DE L'ÉTAT.

Un Lion, à titre de grâce,
Avait un beau jour accordé
Aux Loups, ses sujets, droit de chasse
Illimité. Pourtant, ce prince avait gardé
Pour lui-même et pour sa lionne,
Comme aussi pour leur lionceau,
Les bois et parcs de la couronne :
Tout prince a son Versaille et son Fontainebleau.
Abusant des bontés du prince,
Les Loups parcouraient la province
Et faisaient un affreux dégat
Parmi les porcs, les daims, les moutons de l'État ;
Et ces bêtes infortunées
Que la nature a condamnées

Au malheur, se plaignaient bien fort
De ce qu'on empirait leur sort.
—Ah! du moins autrefois, durant quelques années,
Grâce à la loi, nos jours s'écoulaient doucement,
Et même nous comptions des heures fortunées.
Aujourd'hui plus de loi. L'on détruit constamment
Le pauvre gibier, et le pire
C'est qu'on le détruit méchamment
Et pour le plaisir de détruire :
On prend pour conseiller sa rage et non sa faim.
Si le roi le savait!...—Il le sut à la fin.
Il fit mander les Loups et désirant les prendre
Par la douceur, il dit :—Chers Loups, je viens d'apprendre
Une chose qui m'a surpris.
De toutes parts, dit-on, on entend de grands cris
Que pousse le gibier de nos forêts royales ;
Et le monde prétend que, méchants et gloutons,
Vous anéantissez cerfs, chevreaux et moutons
Dans de sanglantes saturnales.
Les droits du malheureux devraient être sacrés.
Quel être ne tient à la vie?
Je sais qu'il faut dîner; pourtant tout vous convie
A vous montrer plus modérés;
D'ailleurs quelque peu d'abstinence

Vous tiendrait lieu de pénitence,
Et quel Loup n'en a pas besoin?
J'ai dit; corrigez-vous.—Le roi n'était pas loin
Que les Loups tinrent ce langage :
— Quoi ! modérer notre appétit!
Le prince aura perdu l'esprit :
Nous en ferons bien davantage ;
D'ailleurs il est certain que le lion a peur
De ses Loups, témoin sa douceur.—
Aussitôt redoublant de rage
Ils font couler le sang, ils répandent l'effroi
Jusqu'au sein des terres du roi.
Pour le coup le prince s'emporte
Et sans avoir besoin d'escorte
Il tombe au beau milieu des Loups.
Plus de mille, dit-on, virent le noir rivage.
Le reste devenu plus doux
Trouva fort juste ce carnage
Et désormais se montra sage.

Oignez vilains, ils vous poindront;
Poignez vilains, ils vous oindront.

FABLE XIV.

LE ROSSIGNOL ET LES CANARIS.

A Madame Florine M.

Un Rossignol fut mis en cage.
Je le plains fort ; mais ici-bas
Est-il un être qui n'ait pas
Son triste ou brillant esclavage.
Que faire en cage ? Il s'y mourait.
Un mètre au plus le séparait
D'une autre prison en grillage,
Où vivaient quelques Canaris
Fort caressés et bien nourris.
Ce logis était leur patrie.
Que leur manquait-il, je vous prie ?
Ils ne connaissaient point les bois ;
Les champs n'avaient jamais retenti de leur voix :
On n'a pas de regrets pour les biens qu'on ignore.

Bientôt, voyant l'air consterné,
Du voisin qui, lui, n'est pas né
Dans l'esclavage, et que dévore
Le souvenir de biens perdus, un Canari
Tenta par son air favori
De guérir la mélancolie
Du prisonnier : c'était folie.
Cependant le chantre des bois
Fut tiré de sa rêverie,
Et cessa de penser pour la première fois
A sa fraîche et verte patrie.
Le Canari redouble et l'autre de montrer,
A son tour, ce qu'il savait faire.
Jugez de la surprise ! On cherche à s'inspirer
Du chant de ce noble adversaire.
Sans doute on ne l'égale point,
Mais on fait de son mieux : déjà c'est un grand point.
Le plus brillant combat s'engage,
Et, parmi de douces chansons,
On apprend à filer des sons ;
On charme tout le voisinage
Par l'art et l'éclat de sa voix.
Voilà nos Canaris artistes cette fois,
Et le Rossignol dans sa cage

Oublia les champs et les bois.

Moi je finis par cet adage :
  Talent vaut héritage.

FABLE XV.

LE LION ET LE LOUP.

Certain Lion vivait au mieux avec un Loup,
Son voisin. (Le Lion est d'un bon caractère
Surtout après dîner.) Ce Loup, rusé compère,
Choyait fort le Lion et le flattait beaucoup :
Il y trouvait, dit-on, son compte.
Le Lion faisait-il bonne chasse? il donnait
Une part de gibier au Loup qui la prenait
Après force façons. On conte
Que, certain hiver, nos amis
Souffrirent beaucoup l'un et l'autre :
Plus de gibier dans le pays.
En vain le pauvre Loup disait sa patenôtre,
Tous les deux maigrissaient. Cependant le Lion
Fit la trouvaille d'un mouton,

Traînard infortuné d'un troupeau de passage.
Moutons, comme aujourd'hui l'on vous mangeait alors !
Le Lion étrangla celui-ci sans remords.
— L'emporter au logis est je crois le plus sage,
Au retour je pourrai rejoindre le troupeau...—
Et bientôt déchargé de son léger fardeau,
Le Lion haletant se mit à la poursuite
    Du troupeau qui fuyait bien vite :
    On avait flairé le glouton.
Cependant le Loup dit : — Il sent fort le mouton
Ce matin. Qu'est ceci ? si nous visitions l'antre
    Du cher voisin. —Il court, il entre,
    Et voit le mouton étendu.
— Oh ! Jupiter, dit-il, tu m'auras entendu,
    Et tu veux terminer ma peine
        Par cette aubaine.
Car ce mouton n'est là, j'en suis sûr, que pour moi.
Si pourtant il était pour le Lion ?... ma foi
Tant pis pour lui, j'ai faim.—Sur le champ il dévore
    Le mouton... Il rongeait encore
    Un dernier os, quand le Lion
    Revient tout courant, mais à vide
    De sa vaine expédition.
    Il revient et la faim le guide

Vers sa ci-devant proie... Au bruit
Que fait l'Amphitryon, le Loup part et s'enfuit.
De rage un instant immobile,
Le Lion court : course inutile !
Rien qu'un mauvais os à ronger ;
Mais il jura de se venger.
Un mois après, le Loup se laissa prendre au piége :
Le Lion accourut aux hurlements... Que n'ai-je,
Au lieu d'une plume un pinceau
Pour tracer un digne tableau
De l'un et l'autre personnage ?
Du Loup triste et penaud, du Lion plein de rage.
Mais enfin le Loup dit :—Venge-toi, tu le peux,
Fais-moi mourir si tu le veux.
Succomber sous ta griffe ou mourir d'autre sorte,
Par le chasseur ou toi, qu'importe ?
Seulement crois bien que jamais
Je n'ai méconnu tes bienfaits.
Ingrat ! moi, ton ami ! mais la faim...—Je devrais,
Dit le Lion, offrir à ta bassesse extrême
Un prompt et rude châtiment ;
Mais ce que je me dois de respect à moi-même
Me prescrit d'agir autrement.
Je t'ai chéri jadis et cela te protége...—

D'un coup de dent soudain il déchire le piége...
Courant à se rompre le cou,
Le Loup s'enfuit je ne sais où.
On doit imaginer ses transes.
Avait-il bien compris la grandeur de ce trait?
Mais n'importe cela.

Le bienfait
Est la plus noble des vengeances.

FABLE XVI.

LA FLEUR AU BORD DE L'ABÎME.

Au sommet d'un mont escarpé,
Des jeunes gens jouaient ensemble,
Riant, se poursuivant, se croisant : chacun tremble
D'être le premier attrapé.
A peine ils effleuraient le tapis de verdure,
Et leurs cris animaient cette agreste nature.
Un vieillard, témoin de leurs jeux,
Y prenait un plaisir extrême.
Il lui semblait encore être à cet âge heureux
Où, libre de tous soins, il s'ébattait de même.
Il vit bientôt ces jeunes gens
Près de lui venir à pas lents,
Ils parlaient, se taisaient, rêvaient, parlaient encore.
Que se disaient-ils? je l'ignore.

L'esprit rêve à leur âge et se plaît à chercher.
Sur le flanc noir de ce rocher
Dont le sommet fertile offrait un lit de mousse,
Une fleur existait : elle y semblait cacher
Et l'éclat le plus vif et l'odeur la plus douce.
Un jeune homme la voit :— Oh ! la charmante fleur.
Elle se peut cueillir, courons-y, je vous prie :
Son éclat, ses parfums, se forme, sa couleur
Sont inconnus dans la prairie. —
Le vieillard leur dit :— A quoi bon
Vous risquer au bord de l'abîme ?
N'est-il pas d'autres fleurs ? Du pied jusqu'à la cime,
La montagne en compte à foison.—
— Pauvre vieillard qui toujours tremble !
—Viens, frère, nous allons ensemble
Atteindre, en un seul bond, à la reine des fleurs.—
—De grâce demeurez ; si j'en crois mes terreurs...—
Ils se lançent, hardis... soudain, un cri s'élève,
O malheur ! (ce n'est point un rêve !)
Ils ont glissé tous deux, tous deux sont disparus.
Le vieillard les appelle... Ils ne répondront plus.

Croissant au penchant de l'abîme,

Cette fleur qui, brillante, anime
Le feu dévorant du désir,
Quel est son nom ?... C'est le plaisir.

FABLE XVII.

LES DEUX VOISINS.

Deux hommes cherchaient le bonheur :
L'un riche et prétendant qu'au sein de la richesse
Étaient tous les moyens de contenter le cœur,
L'autre ouvrier d'élite et travaillant sans cesse.
Ici, les bals, le jeu, les vins, les mets exquis,
Tout l'essaim des plaisirs qui suivent la fortune,
Là, le calme des jours et le repos des nuits.
Jamais, grâce au travail, la misère importune
N'y venait cependant assiéger le logis.
Ces gens étaient voisins. Le riche dit à l'autre :
— Le sort qui m'est échu vaut mille fois le vôtre :
Rien ne vous est plaisir, tout me sourit. Pourquoi
Semblez-vous cependant plus satisfait que moi ? —
L'autre répondit : — je travaille.

Après tout un jour de labeur,
Est-il une fête qui vaille
Le modeste plaisir que savoure mon cœur ?
Je prends quelque repos, je lis, je me promène :
La terre entière est mon domaine,
Et je suis plus riche que vous. —
Le premier sembla peu jaloux
De la fortune imaginaire
De son voisin. Survint la guerre
Et tout son cortège de maux :
On pille, on tue, on incendie.
Chacun pour préserver sa vie,
Seul, bien qu'il ait sauvé, fuit par monts et par vaux.
Nos deux anciens voisins, sur la terre étrangère,
Se retrouvent un jour : l'un triste, l'autre gai,
L'un savourant les biens que nous rapporte Mai,
Et l'autre fléchissant sous sa douleur amère :
Il pleurait ses coursiers, ses fêtes, ses châteaux.
— Allons, mon cher voisin, soyez plus raisonnable.
Voulez-vous accepter une place à ma table
Et sous mon toit de chaume aspirer au repos ?
Ah ! si j'osais parler en ami véritable !
Rien ne dure ici-bas : sans doute de beaux jours
De vos malheurs bientôt viendront changer le cours.

Mais triste est le présent, et je crois, sans reproche,
Que de vous maintenant la misère est bien proche.
Apprenez mon état : le produit en est sûr ;
Le plaisir est si vif après un peu de peine !
Allons, décidez-vous, venez. — Bref, il l'entraîne.
        Le premier jour fut un peu dur,
Le second le fut moins, moins encor le troisième,
        Et déjà l'on trouve les jours
                Plus courts.
Voilà qu'on se résigne au travail, puis on l'aime,
        On l'accomplit avec ardeur,
Et l'on jouit enfin des fleurs dont on le sème
Gaîment et sans regrets d'une vaine splendeur.
Le bonheur le plus sûr se porte dans le cœur.

FABLE XVIII.

LE FERMIER ET SES DEUX CHEVAUX.

Un fermier avait deux chevaux,
L'un vigoureux, l'autre mazette.
Ensemble à la charrue ou bien à la charrette,
Ils s'acquittaient au mieux de leurs rudes travaux.
Le premier, toutefois, agissant en bon frère,
Prenait de ces travaux beaucoup plus que sa part,
Et le fermier, ayant égard
A ce zèle, ajoutait à l'avoine ordinaire,
Un picotin supplémentaire,
Pour Gros-Roux qui, dit-on, le mangeait bel et bien,
Sans que Rossinante en eût rien :
Gros-Roux travaillait fort, mais il mangeait de même,
Son appétit était extrême.
Souvent son camarade en avait murmuré.
Un valet et Gros-Roux partirent en voyage.

Rossinante, étant demeuré
A la maison, tint ce langage
Au fermier : — Cher maître, pourquoi
Gros-Roux est-il traité tout autrement que moi ?
Cette façon d'agir me semble fort injuste.
J'en conviens, mon frère est robuste ;
Mais est-ce bien une raison
Pour qu'il ait double ration ?
Je n'en suis point jaloux ; mais j'ai droit, ce me semble,
Puisque ensemble nous travaillons,
A ce que nous mangions ensemble.
Hier, hier encor, dans les mêmes sillons,
N'avons-nous pas fait voir un semblable courage?
Et j'aurais moindre part d'avoine et de fourrage !
Deux bons travailleurs ne font qu'un
Et doivent tout mettre en commun. —
Le fermier trouva ce langage
Assez sage,
Et Gros-Roux étant revenu
On mit en commun le menu
De l'un et l'autre personnage.
Ce système à Gros-Roux ne convenait pas trop ;
Pourtant il n'en souffla pas mot.
Deux ou trois jours après, en un même attelage,

On accola nos deux amis.
Côte à côte les voilà mis.
Ils avaient à franchir un endroit difficile. (Roux,
— Allons, Gros-Roux, courage, en avant. — Mais Gros-
Sourd à la voix tout comme aux coups,
Non moins que Rossinante était presque immobile.
— Eh bien ! dit le maître en courroux,
Te faudra-t-il tuer sur place ?
Ah ! je vais… — L'autre dit : de grâce
Soyez raisonnable. Pourquoi
Exiger beaucoup plus de moi
Que de mon ami Rossinante ?
Me payez-vous différemment ?
De son dîner je me contente,
Partagez donc également
Des coups à recevoir la récolte abondante :
Deux bons travailleurs ne font qu'un
Et doivent tout mettre en commun,
Efforts, avoine et coups… et coups, la chose est claire.
Le maître dit : — je te comprends ;
Mais tu vas nous tirer d'affaire,
Et dès aujourd'hui je te rends
Le picotin supplémentaire.
Va…. Selon l'œuvre le salaire.—

FABLE XIX.

LA BREBIS, LE LOUP ET LE CORBEAU.

A certaine Brebis, heureuse et tendre mère,
Un homme avait pris son agneau,
La joie et l'espoir du troupeau.
C'était pour le boucher : le cas est ordinaire.
La Brebis en souffrit beaucoup.
Les maux d'une Brebis n'ont pas grande importance.
Notre homme en ce temps-là guerroyait contre un Loup,
Lequel lui faisait concurrence.
On voit que le proverbe a grand tort en ce point
Que les loups ne se mangent point.
Le Loup bipède à l'autre avait tendu le piège
Le mieux disssimulé : c'était en temps de neige.
Les Loups sont alors pleins d'ardeur
A poursuivre une douce proie.

Notre Brebis devait attirer le voleur
Qui, pour s'en donner à cœur joie,
S'élancerait sur elle et dans un trou profond
Se jetterait du premier bond :
La chose était bien arrangée.
Peut-être la Brebis y serait égorgée ;
Ce qui seul importait beaucoup,
C'était de s'emparer du Loup.
La Brebis attachée à son pieu, le Loup passe.
— O ciel, dit-il, je te rends grâce,
Car j'aperçois pour mon souper
Un succulent rôti… — L'on cherche à vous tromper,
S'écria la Brebis, et nous devons ensemble
En un piège tomber. Ce n'est pas que je tremble
Pour moi, je crains peu de mourir
Par le boucher ou vous : qu'importe ?
Mais, vraiment, je ne puis souffrir
Qu'on vous abuse de la sorte.
D'ailleurs on m'a pris mon agneau
Et je veux en tirer vengeance. —
— Merci, dit le loup. — Un Corbeau
Ayant tout entendu, dit au Loup : — Ça, je pense
Qu'on vous verra montrer quelque reconnaissance
Du procédé de la Brebis. —

— En pourrais-tu douter ? — dit le Loup qui détale
Et gagne le prochain taillis :
S'enfuir était pour lui la chose principale.
A quelque temps de là, Loup, Brebis et Corbeau
Se retrouvent tous trois ensemble :
Le Loup hurle, la Brebis tremble.
Le corbeau dit au Loup : — Tout beau !
Messire Loup, qu'allez-vous faire ?
Ne vous souvient-il plus de l'honnête Brebis
Qui vous donna jadis un généreux avis,
Lorsqu'on vous préparait une embûche sous terre ?
— Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.
Pourtant... — Eh bien ! c'est elle. — Il me souvient aussi
Qu'avant tout la Brebis nous montra le souci
De tirer, en cette occurrence,
Des forfaits de son maître une juste vengeance :
Pour moi, la fuite était un excellent moyen.
Comment ? moi ! l'obligé d'une pareille engeance !
Tu le vois, je ne lui dois rien. —
— Hélas ! dit la Brebis, il me paraît étrange... —
— Oses-tu soutenir m'avoir voulu du bien ! —
Et, coupant court à l'entretien,
Le Loup saisit sa proie, il la saigne, la mange ;
Et le corbeau tout suffoqué

S'envole en maudissant le traître.

Un ingrat n'a jamais manqué
D'excellentes raisons pour l'être.

LE FLEUVE ET LES DEUX CAILLOUX.



Imp. Bouvet fils rue S. Catherine 11, Lyon — *Fonville.*

Deux cailloux entrainés par l'onde

FABLE XX.

LE FLEUVE ET LES DEUX CAILLOUX.

Deux cailloux entraînés par l'onde,
L'un contre l'autre se heurtaient,
Et, quoique bons amis, sans cesse se battaient :
Leur douleur en était profonde.
—O fleuve maudit, réponds-nous :
Que t'ont fait deux pauvres cailloux
Pour être traités de la sorte ?
Eh quoi ! nous obliger à te servir d'escorte !
Si doux nous serait le repos !
Ah ! rejette-nous vers la terre.
O grand fleuve, ordonne à tes eaux
De nous rendre au sein d'une mère. —
— Souffrir est un devoir pour tous,
Leur dit le fleuve. Ignorez-vous

Combien mes soins vous sont propices ?
Vous étiez raboteux, déjà vous voilà lisses ;
Vous deviendrez encor plus brillants et plus doux.
Je ressemble à la politesse
Dont les lois contraignent sans cesse,
Mais qui rend les hommes entr'eux
Plus aimables et plus heureux.

FABLE XXI.

LE ROSSIGNOL, LE DINDON ET LE SERPENT.

On se rit beaucoup des Dindons,
Je n'en comprends pas bien la cause.
Je les tiens pour fiers, mais pour bons,
Et de sens. Faut-il autre chose?
Heureux les Dindons s'ils savaient
Ce que nous, si moqueurs, nous sommes.
Ah ! si les animaux pouvaient
A leur tour baptiser les hommes !

Un Dindon était grand ami
D'un Rossignol... c'est fort possible.
Le Dindon peut être sensible
Aux charmes de l'*ut* et du *mi*.
Le nôtre allait au vert bocage

Écouter le brillant ramage
Du Rossignol et quelquefois
Essayer si son cri sauvage
Pourrait aussi charmer les bois :
Pour ceci ce n'était pas sage.
Un jour que nos amis chantaient, le Rossignol
S'arrête sur un *si-bémol.*
Il suspend sa gamme limpide :
Impossible d'aller plus loin.
Il venait de voir en un coin
Un Serpent au regard avide.
Le Rossignol, dit-on, n'est pas fort intrépide.
— Qu'as-tu, s'écria le Dindon ?
De grâce poursuis ta chanson,
J'y prenais un plaisir extrême. —
— Je ne puis. — Mais d'où vient ? — Je vois... mais, [vois toi-même,
Quoi ! ce Serpent !—Eh bien ! mon ami, prends ton vol.—
—Je ne puis, dit le Rossignol.
Je sens que le Serpent m'attire.
Comme je tremble ! — Qu'est-ce à dire ?
S'écria le Dindon, tu ne saurais braver
Un tel péril et te sauver ?
Eh bien ! attends, laisse-moi faire. —

Soudain, sans hésiter, il saisit le Serpent,
Qui siffle, se débat, veut jouer de la dent.
Vainement le reptile exhale sa colère
        Et tente de se dérober
        A son intrépide adversaire :
        Trois fois rejeté sur la terre,
Il se redresse encor pour encor retomber.....
On se rit du Dindon, eh bien ! que vous en semble ?

        Devant le danger si l'on tremble,
        On est bien près d'y succomber.

FABLE XXII.

LES DEUX POULES ET LE RENARD.

Je hais fort les grands prometteurs ;
Ils annoncent monts et merveilles,
Et que naît-il souvent de leurs discours flatteurs ?
Des catastrophes sans pareilles.

Par crainte de certain Renard,
Un fermier tenait renfermées
En un solide enclos deux poules bien aimées,
Et qui seraient pour lui d'un grand produit plus tard.
Dès que Phébus allait visiter Amphitryte,
Le Renard accourait bien vîte.
Il tâchait de trouver à l'enclos quelque joint,
Quelque trou mal bouché. Mais point :
Le Renard se donnait au diable.

Une nuit qu'il cherchait un hasard favorable,
Il entendit causer gaîment
Les Poules qui veillaient. — Comment!
Vous qui pour le monde êtes nées,
Vous vivez ici condamnées
Au plus complet isolement.
Quel meurtre! Je vais d'un message
M'acquitter vers vous sans retard.
Lasses d'un cruel esclavage,
Vos sœurs, contre un tyran avide et plein de rage,
De la révolte, hier, ont levé l'étendard;
Et toutes ont juré d'anéantir ces hommes,
Qui dévorent leurs œufs et de qui vient ce mot :
Mettre la Poule au pot.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Travailler à ce résultat.
Votre concours, surtout, nous est fort nécessaire,
Car vous devez entrer dans le futur sénat.
Quittez donc votre enclos pour voler vers un frère
Qui vous doit guider au combat.—
Ainsi parla notre hypocrite
Aux Poulettes. — Partons bien vîte,
S'écria l'une, allons combattre avec nos sœurs :
S'affranchir de tyrans est une belle tâche.

Mettons un terme à des malheurs
Qui nous accablent sans relâche.
Venez, ma sœur, volons vers ce noble étranger. —
— Réfléchissons, répondit l'autre,
Je tremble que ce messager
Ne fasse ici le bon apôtre,
Pour nous attirer quelque part
Où nous trouverions le Renard.
Tout beau diseur n'est pas le cœur noble qu'on pense :
Le malheur est souvent si près de l'espérance ;
C'est aux coqs à voler à de nobles hasards.
O ma sœur, restons où nous sommes.
Je tiens pour sûr que les Renards
Valent moins encor que les hommes. —
— Je vous reconnais là, voyant partout le mal.
Et moi, sœur, je vous dis que l'homme est l'animal
Le plus méchant de tous, et que nous devons faire
Tout au monde pour l'accabler.
Bien doux sont à braver les hasards de la guerre !
Adieu donc, je vais m'envoler
Pour rejoindre sans vous un frère. —
— Ah ! de grâce, ma sœur, écoutez un moment,
Songez… — Mais la voilà partie…
Le Renard en fit chère lie.

Tel qui juge légèrement
Souvent se trompe lourdement.

FABLE XXIII.

LE CASTOR ET LES SINGES.

Certain Castor, à sa façon
S'était construit une maison
Bien fermée et de force à braver la tourmente.
Quoi de mieux ? chaumière ou palais,
Il y pouvait dormir en paix :
C'était bien la chose importante.
La maison achevée, il quitta le pays
Et, pour huit jours, alla visiter ses amis.
Le Castor loin, vint une bande
De Singes. L'un d'eux, grand parleur,
Parcourut la maison et dit : — je me demande
A quoi pensait le constructeur
De cet ouvrage abominable.
Vraiment, ça ne vaut pas le diable.

LE CASTOR ET LES SINGES.



Imp. Fugère Lyon

Que faites-vous, ô mes amis?
Quoi! ma maison est renversée!

Point d'art, manque absolu de goût ;
J'y cherche en vain un peu de style,
Je vois du labeur, et c'est tout.
Triste effort d'un esprit stérile ! —
Et chacun d'applaudir. Un autre Singe dit :
— Franchement, n'est-ce pas dommage
Qu'on ait de la sorte enlaidi
Le plus ravissant paysage ?
Imaginez l'effet charmant
Que ferait sur ce vert rivage
Un véritable monument,
Quelque chose de poétique,
A fronton, avec un portique.
Et que vois-je à la place, une ignoble maison,
Une abominable fabrique ! —
Il se tut. Sans autre raison,
Vingt Singes aussitôt de dire
Que c'est un devoir de détruire
L'édifice malencontreux
Qui si fort offusque leurs yeux.
Bien vite on se met à l'ouvrage,
On brise, on démolit, on arrache, on fait rage.
Nos Singes s'en donnaient encor,
Quand soudain revient le Castor.

Il regarde... plus rien... un amas de décombres
Et des Singes, pareils à d'infernales ombres,
Qui triomphaient sur ces débris.
— Que faites-vous, ô mes amis?
Quoi! ma maison est renversée! —
— Le beau malheur! La rive en est débarrassée.
Votre maison gâtait l'aspect
D'un divin paysage, et, sauf votre respect,
Ce n'était qu'une taupinière,
Véritable outrage au bon goût,
Facile à refaire après tout;
Mais que vous construirez de toute autre manière. —
— C'est à vous, messeigneurs, que j'en laisse le soin:
Celui qui démolit sans ordre ni besoin
Doit au moins savoir reconstruire. —
La demande était juste, il y fallut souscrire:
Impossible de reculer.
Les animaux de s'assembler
Pour voir éclater le triomphe
De nos démolisseurs. Au début, tout annonce
De magnifiques résultats:
On prépare le sable, on entasse les pierres.
Mais bientôt maçons et goujats
Se plaignent de manquer des outils nécessaires.

— Eh quoi ! vous manqueriez d'outils ?
Mais les miens où donc étaient-ils ? —
— Pas un morceau de marbre ! Eh ! de grâce, que faire
Si l'on n'a qu'une ignoble pierre ? —
Sauvez-vous par la forme, on prouve son bon goût
A l'aide du dessin surtout.
Allez, la foule vous observe. —
Par malheur, ce jour-là, on n'était pas en verve.
— Attendez à demain. Oh ! demain, sans manquer,
Artistes et maçons se feront remarquer. —
Le lendemain nouvel obstacle :
Le bois manquait. La mousse était rare en ces lieux.
Puis il pleuvait sans cesse ; on s'en prenait aux Dieux ;
Et, dans son impuissance, on voyait un miracle...
La foule de siffler. Bonne fut la leçon.

Jamais démolisseur ne sut faire un maçon.

FABLE XXIV.

UN FLEUVE DANS L'AUTRE MONDE.

Apprenez que dans l'autre monde
Nous avons tous à traverser
Un fleuve impétueux, à l'eau vive et profonde,
Et que sans barque il faut passer.
On aperçoit à l'autre rive
La plus riante perspective :
Les ruisseaux argentés, les bois, les prés fleuris,
Les vignes aux grappes vermeilles,
Des fleurs, des épis d'or, les plus douces merveilles :
Tout y charme les yeux surpris.
J'ai vu cela. — Vous ? — Moi, vous dis-je.
Je l'ai vu, dormeur éveillé,
Et je vais de ce beau prodige
Vous faire un récit détaillé.

La nuit durait encore et les morts par centaines
Arrivaient dans d'arides plaines,
Et chacun attendait le jour
Pour passer le fleuve à son tour.
Les uns avaient un lourd bagage.
D'autres ne possédaient (furent-ils moins heureux?)
Qu'un tableau, qu'une page, un souvenir, un gage :
Beaucoup n'avaient rien avec eux.
Le jour parut, les morts se mirent à la nage.
J'en suivis un des yeux : il était fort chargé.
Sous d'antiques étuis, cent pesantes merveilles
Attestaient ses ardentes veilles.....
Le malheureux fut submergé.
Un autre portait sur sa tête
Une cassette d'or qui semblait d'un grand poids.
Il se presse, il avance, une vague l'arrête,
Il meurt pour la seconde fois.
Assis parmi la foule, un conquérant se lève.
Il s'est levé, la foule a fui :
Le flot qui le reçoit, se referme sur lui.
Vient un grand faiseur de systèmes,
Brillant esprit de romancier.
Il apporte avec lui ses dangereux problêmes,
Et le fleuve, en courant, l'engloutit tout entier.

Trente rois qu'encensait la foule,
Devant la lame qui s'écoule,
Ainsi qu'un songe, ont disparu.
Pauvres rois tant vantés!... J'ai vu
Cent illustres docteurs repoussés de la rive.

. . . .

Et pourtant, quelques sons d'une harpe plaintive,
Une bonne action, un mot parti du cœur,
Des vers, un rien, (heureux prodige!)
Préservaient parfois du vertige
Et sauvaient un obscur nageur;
Et celui-ci souvent voyait du vert rivage
(O caprice du sort!) le héros ou le sage
Au sein du fleuve enseveli...

C'était le fleuve de l'oubli.

FABLE XXV.

LE RENARD ERMITE ET LE COQ.

Un Renard s'était fait ermite.
Ce Renard jeûnait et priait,
Et, du plus loin qu'il vous voyait,
Il s'agenouillait au plus vite.
Etait-ce un vrai saint? Je ne sais,
Mais il obtint un grand succès :
On parla beaucoup à la ronde
De sa dévotion profonde.
Poulettes de le visiter
Et lui de les fort bien traiter
En Renard bienveillant et sage.
Cependant, un vieux Coq, à part lui remarquait
Que presque toujours il manquait,
Au retour du pélerinage,

Quelque jeune poule à l'appel.
S'était-elle vouée au ciel,
Ou bien, le scélérat d'ermite
En avait-il fait son souper?
Le doute était pénible, et, pour le dissiper,
Le Coq se résolut à faire une visite
Au saint... ou bien plutôt, à la sainte maison :
La prudence était de saison.
Le Coq vient, il observe, il voit... horreur suprême!
Des plumes en un tas et même
Des traces du sang le plus pur...
—L'ermite est un monstre, c'est sûr.—
Et justement le bon apôtre
Allait dire sa patenôtre
A quelques pas de la maison.
Le Coq s'écarte un peu, (l'on en sent la raison.)
Le Renard se signant aussitôt, lui dit :—Frère,
Que j'ai de plaisir à vous voir!
Ah! vous n'êtes point sans savoir
Combien pour vos pareils ma tendresse est sincère!
Venez ; approchez-vous. J'allais, à quelques pas,
Adresser au ciel ma prière,
Au ciel à qui je dois la faveur singulière
De vous trouver ici.—L'autre ne bouge pas.

—Que craignez-vous ? je suis un pauvre anachorète,
Sincèrement pieux, vivant d'herbe et de lait
Et prisant fort votre air honnête.
Cher Coq, approchez donc, car tout en vous me plaît.
Quel plaisir de prier ensemble !—
Le Coq lui dit :—Renard, j'en conviendrai, je tremble,
D'ajouter quelque chose aux plumes que voici.
Hé ! de grâce, pourquoi les oublier ainsi,
Et ne point effacer cette sanglante trace
Que je vois là ? Qui ? vous, pieux ! Pour dévot passe.
Adieu, Renard, adieu, dit-il d'un ton moqueur,
Je n'ai plus foi dans vos reliques.—
Puis il partit.

On est dévot par les pratiques ;
On n'est pieux que par le cœur.

LE PRINCE PORTÉ SUR LE DOS DE LA FORTUNE ET LA SAGESSE



Imp. J. Brunet fils et Ronville, rue S. Catherine, 11, Lyon. *Genod.*

.... elle est douce, elle est sûre,
Et je ne crains aucun revers.
Il finissait à peine, un soubressaut terrible
Désarçonne le cavalier.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

LE PRINCE PORTÉ SUR LE DOS DE LA FORTUNE ET LA SAGESSE.

Un Prince voyageait rapidement porté...
Par qui? par une femme: elle était des plus belles
    Et déployait de blanches ailes
Qui témoignaient assez de sa divinité :
Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules nues.
La Déesse, tenant un laurier à la main,
Fendait l'air, et, parfois, se frayant un chemin
Jusqu'au plus haut des airs, se perdait dans les nues;
Soudain, redescendant, elle rasait le sol.
Le plus brillant cortége accompagnait son vol.
Son cavalier, tout fier, faisait bonne figure :

Il trouvait doux de voyager,
Entouré d'une cour et sur une monture
Si belle, et qu'il croyait assez bien diriger.
Il rencontre un jour la Sagesse.
La Déesse l'arrête et lui dit : — Imprudent !
Quoi ! tu fermes les yeux au péril évident
Que te fait courir ton ivresse !
Incessamment tu vas tomber;
Ta monture est capricieuse ;
Sois raisonnable, fort ; sache te dérober
Au fol entraînement d'une humeur glorieuse.
Les honneurs, les plaisirs pourront t'accompagner
Dans ta retraite volontaire;
Mais si, désarçonné, tu mesures la terre,
Tu les verras soudain à jamais s'éloigner.—
Le prince répondit : — Je veux vingt ans encore,
Ainsi qu'un brillant météore,
Éblouir, charmer l'univers ;
Je suis bon cavalier, j'ai dompté ma monture... —
—Hélas ! c'est la Fortune !—Elle est douce, elle est sûre,
Et je ne crains aucun revers. —
Il finissait à peine, un soubresaut terrible
Désarçonne le cavalier.
Il appelle à son aide, il s'épuise à crier :

La troupe tout entière, à sa voix insensible,
L'a pour toujours abandonné.
Il comprend trop tard sa folie,
Et, loin d'un monde qui l'oublie,
Lui, d'un si vif éclat jadis environné,
Pour l'assister dans sa détresse,
Que lui reste-t-il? LA SAGESSE.

FABLE II.

LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE.

— Comment ! je pourrais redouter
Quelque chose de toi, misérable Araignée !
Tu me suis du regard, tu sembles me guetter...
Disait une Mouche indignée.
Mais que me font à moi les desseins d'un pervers,
A moi qui sais braver la légère hirondelle !
A moi fille de l'air, à moi qui d'un coup d'aile
Peux traverser tout l'univers !
Objet de ta fureur et de ta convoitise,
Je te dédaigne et te méprise.
Pendue au bout d'un fil, et, semblable au pantin
Dont un enfant se joue et qu'agite sa main,
Balance-toi bien à ton aise ;
Monte, puis redescends, va par sauts et par bonds.
Pour moi je veux, ne te déplaise,

Explorer tous les environs. —
Le chasseur aux huit yeux ne daigna pas répondre...
Sans crainte du danger l'autre vole, revient,
S'éloigne de nouveau, reparaît et se tient
Tout près de l'ennemi qu'elle prétend confondre.
Cependant le chasseur dans l'espace a lancé
Un fil invisible à la mouche :
Avec d'autres ce fil est bientôt enlacé,
La Mouche en se jouant s'en approche et les touche,
Elle se rit du piége et folâtre à l'entour...
Mille rayons mouvants se croisent autour d'elle.
— Pourtant, soyons prudente et faisons un détour. —
Mais au milieu des fils elle engage son aile,
La trompe vient après, les pattes ont leur tour,
Et la fille de l'air se trouve emmaillotée.
L'ogre paraît alors, la mouche est emportée
Dans le repaire du brigand.
Elle supplie en vain, le monstre est inflexible.

Ce chasseur au piége invisible,
Est l'image de l'intrigant.

FABLE III.

L'ANE ET LE CHIEN.

On allait partir pour la chasse ;
Un Chien ne tenait plus en place :
Il courait, gambadait, aboyait, on eût dit
Que Médor en perdait l'esprit.
Un Ane, qui le voyait faire,
N'en broutait pas moins tout son saoûl ;
En paix avec toute la terre,
Sur l'herbe et le chardon il allongeait le cou,
Sans se soucier d'autre affaire.
— Voyez-vous, dit Médor, ce stupide animal !
Il est heureux pourvu qu'il broute.
« Je mange, tout va bien ; le reste m'est égal. »
Ainsi parle cet Ane. Il faut vivre sans doute ;
Mais l'être bien organisé,
Et doué de délicatesse,

Ne met pas son bonheur à se bourrer sans cesse.
L'ennui lui pèse fort, il veut être amusé;
Il se plaît à poursuivre une tremblante proie,
Son cœur s'ouvre aux désirs, à la crainte, à la joie ;
Il souffre, il est heureux des destins d'un ami,
Et ce cœur trop ardent ne sent rien à demi. —
L'Ane lui dit : — Je suis stupide !
Je l'entends dire à bien des gens,
Tu le veux aussi : j'y consens.
Tu m'accuses de n'être avide
Que d'un peu d'herbe et de repos ;
Tu me raillerais moins peut-être,
Si tu partageais mes travaux.
Mais l'heureux favori du maître
Peut ouvrir son âme aux désirs,
Se créer de nobles loisirs.
Va donc, cours partager les plaisirs sanguinaires
D'un maître aussi méchant que toi ;
Tu le peux, sans craindre que moi
Je veuille être distrait de mes soins ordinaires.
Cours donc sacrifier à ces plaisirs brutaux
D'innocents, de joyeux oiseaux.
Hâte-toi, jouis de ton reste :
Il n'est pas loin, le jour funeste

Où ton arrêt sera porté.
Vieux, privé d'odorat, presque sourd, édenté,
Oseras-tu prétendre à plaire encore au maître ?
En vain tu lécheras ses pieds,
Délaissé, mis à mort peut-être,
Tes plaisirs seront expiés.
Je dois vieillir aussi ; par bonheur je suis sobre.
L'herbe fraîche au printemps, puis, quand finit octobre,
Quelques tas de chardons, de paille sans valeur,
Seront le prix de mon labeur.
J'aurai peu de plaisirs, mais j'aurai peu de peines :...

Moins on a de désirs, moins on porte de chaînes.

FABLE IV.

LES DEUX ÊTRES QUI MARCHENT TOUJOURS A LA SUITE L'UN DE L'AUTRE.

Par goût ou par besoin, j'ai beaucoup voyagé,
J'ai parcouru la terre entière :
Oserai-je aujourd'hui conter, en abrégé,
Une aventure singulière ?..
J'ai dit aventure, et j'ai tort,
Bien mieux vaut dire une rencontre.
J'en fais un tableau que je montre,
Tout simplement, sans nul effort
D'esprit, ni d'imaginative...

Je contemplais le Gange au cours majestueux,
Quand je vis une barque aborder à la rive :
Il en sortit un homme à l'air voluptueux,
Vingt ans au plus était son âge.

De longs cheveux dorés, ornés de mille fleurs,
Encadraient son charmant visage.
Ses habits, où brillaient les plus vives couleurs,
Et dont j'admirais l'élégance,
Exhalaient une douce essence.
Ses yeux bleus réflétaient l'éclat du plus beau jour.
Il souriait, dansait et chantait tour à tour.
A son bras on voyait une lyre attachée.
Il buvait à longs traits dans une coupe d'or,
Et sa soif y puisait encor,
Que déjà par trois fois il l'avait étanchée.
Derrière lui marchait un triste Compagnon :
Je le pris d'abord pour son ombre.
Lui ressemblait-il ? Mon Dieu ! non.
Il s'avançait pensif, pâle, échevelé, sombre;
Quelque chagrin profond se lisait dans les yeux
De cet être mystérieux.
A sa main était une glace,
Tout obscurcie à la surface,
Et son regard restait tristement attaché
Sur le dessin confus de ce miroir taché.
Ses habits étaient en désordre.
Ses bras parfois semblaient se tordre
De désespoir. Ses mouvements,

Tantôt rapides, tantôt lents,
Suivaient comme à plaisir ceux du jeune homme aimable
Dont les pas vacillants s'imprimaient sur le sable.
Je m'approchai de celui-ci.
— De grâce, expliquez-moi pourquoi ce personnage,
Aux affreux vêtements, au sinistre visage,
Pas à pas vous poursuit ainsi?
Il n'est point votre ami, je gage;
Non, vous vous ressemblez trop peu.
Est-ce une raillerie, une gageure, un jeu? —
— Hélas! c'est un décret céleste,
Décret terrible! — Expliquez-vous. —
— Je charmais l'univers, et quelque dieu jaloux
Me fit un jour ce don funeste. —
— Achevez. — Je suis le Plaisir,
Mon suivant est le Repentir. —

FABLE V.

LE SINGE CRITIQUE.

Chez les singes jadis on écrivait beaucoup,
Les temps sont bien changés, on écrit chez les hommes;
Mais serons-nous toujours ce qu'aujourd'hui nous sommes?
N'en jurons point, cela peut changer tout d'un coup.
Déjà... Mais taisons-nous. Je passe à mon histoire,
Que je crois applicable à bon nombre de gens.

Un Singe, grand critique, exaltait la mémoire
    De singes morts depuis longtemps.
Rien ne semblait pouvoir égaler les mérites
    Ni les services éclatants
    Des Aristotes, des Tacites
    Du peuple singe : ils étaient grands,
Purs, chaleureux, naïfs, enfin inimitables.
    Les modernes n'étaient auprès

Que des écrivains détestables,
Que des ânes, des perroquets.
Quelqu'un s'écria : — Quel dommage
Que ce Singe ne soit pas né
Parmi les singes d'un autre âge,
Et qu'à vivre aujourd'hui le sort l'ait condamné !
Ah ! comme il eût servi la gloire
De ces écrivains du vieux temps ;
Plusieurs sont morts obscurs : au temple de mémoire
Il les eût portés triomphants. —
— Hélas ! mon pauvre ami, quelle erreur est la vôtre !
Dit un Singe caustique à l'autre ;
Il les eût accablés, ces auteurs si brillants.
Si les nouveaux auteurs, selon lui, sont bien ternes,
S'il repousse ceux-ci, fait de ceux-là les siens,
Croyez-le, ce n'est point estime des anciens,
Ce n'est que haine des modernes. —

On ne fait nos pères si grands,
Que pour amoindrir leurs enfants.

FABLE VI.

UN ABIME AUX DEGRÉS DE MARBRE.

Au sein d'un bois épais, aux loups abandonné,
Deux bergers égarés trouvèrent un abîme :
D'arbustes et de fleurs le gouffre était orné.
Tout rempli de l'effroi que sa grandeur imprime,
Malgré soi, vers ses bords l'on était entraîné.
Des degrés de granit partaient de l'orifice
De ce gouffre béant que sonde le regard ;
Ils semblaient inviter à tenter le hasard
Des secrets enfouis au fond du précipice.
Jacques, l'un des bergers, dit à Claude : — Vois-tu
Cet escalier de marbre et ces fleurs sans pareilles ?
Ne devines-tu point que d'étranges merveilles
Se trouvent dans le fond de cet antre inconnu ?
De l'or en abondance est là caché, je gage. —
—Oh ! que ce gouffre est noir ! aurais-tu le courage ?..—
— Je suis las d'être pauvre et veux tenter le sort.

Descendons.—Nous pourrions ne trouver que la mort.—
— N'importe, viens, suis-moi.— Moi, te suivre ! je reste,
Je suis content d'un sort modeste
Et veux mourir où je suis né. —
— Dès longtemps j'ai juré de quitter ma chaumière ;
Aux plaisirs, aux grandeurs je me sens destiné :
En voici le chemin. — Sans guide, sans lumière ? —
— J'ai bon courage, adieu !—Que fais-tu ?— Le berger,
Ecartant les rameaux de l'acanthe et du lierre,
Descend avec lenteur sur la glissante pierre,
Et Claude, mesurant la grandeur du danger,
Se suspend sur l'abîme et retient son haleine ;
Il poursuit du regard, il écoute marcher
Jacques l'ambitieux que l'espérance entraîne.
— On dirait que le sang a rougi le rocher,
Dit Jacques, qu'un reptile...— On l'entendait à peine.
Il avance. Au rocher s'appuyant d'une main,
A l'aide d'un bâton il se guide... Soudain
L'escalier s'interrompt, plus rien... rien que le vide !
Le berger tremble enfin ; mais, à son cœur avide,
Je ne sais quel mirage offre des monceaux d'or...
— A quelques pieds au plus doit être le trésor. —
Il saute... A mille pieds est le fond de l'abîme.
On devine sa fin... C'était l'antre du crime.

FABLE VII.

LE VOYAGEUR IMPOTENT ET SA COMPAGNE.

Un Homme en haillons cheminant,
Et tant bien que mal se traînant,
Eut enfin une bonne chance :
Une jeune Beauté, pleine de bienveillance,
Se rencontra sur son chemin.
Elle vit le Vieillard et lui tendit la main,
Puis daigna l'engager à s'appuyer sur elle.
Si notre homme accepta, je le laisse à penser :
Une Compagne douce et belle
N'est pas un être à repousser.
Les voilà bons amis, ils cheminent ensemble.
Bientôt nos voyageurs virent à l'horizon
Certain point noir. — Je tremble
Que ce ne soit une prison,
Dit le Vieillard, où la justice,

Bien rigoureuse quelquefois,
De mes haillons ne me punisse.
Hélas ! les heureux seuls ont rédigé les lois. —
— J'aperçois bien sur la montagne
Quelque chose, dit sa Compagne ;
Mais, croyez-le, ceci ne nous menace point.
Est-ce une prison ? premier point.
Moi, je dis non; c'est la demeure
D'un prélat qui va tout à l'heure
Nous faire part de son dîner.
N'est-ce point pour son cœur un plaisir de donner ?
Venez donc. — Le Vieillard reprit un peu courage.
De plus près on ne vit ni prison ni château,
Mais bien les maisons d'un hameau,
Où nos gens eurent l'avantage
De faire à peu de frais un modeste repas.
Puis l'on reprit gaîment sa route.
Comme déjà la nuit s'approchait à grands pas,
Le Vieillard entendit des gens venir. — Sans doute
Ces gens sont des voleurs qui vont nous attaquer.
Hélas ! que leur donner ? Ils prendrout notre vie.
J'y perdrais bien peu, moi; mais vous?—C'est se moquer!
Comme à se tourmenter votre esprit s'ingénie !
C'est plutôt quelque grand seigneur

Qui, pour jouir de la fraîcheur,
Chemine ainsi la nuit. De tels gens en voyage
Ne se passent point de souper;
Venez, approchons-nous. Bientôt ils vont camper,
Et nous inviter, je le gage. —
C'étaient tout simplement des marchandes de fleurs
Qui pressaient leur retour. A sa belle Compagne,
L'infortuné Vieillard racontait ses malheurs :
— Je partis pour l'exil jeune encor ; je regagne
Vieux et souffrant, mon beau pays.
J'y reparaîtrai comme une ombre.
Ah ! que sont devenus mon Alix et mon fils?
Hélas ! ils ne sont plus... — Pourquoi ce voile sombre
Jeté sur tout? J'ai, moi, d'autres pressentiments :
Votre fils est heureux. Assise sur sa porte,
Votre Alix suit des yeux la joyeuse cohorte
De vos nombreux petits enfants.
Intact est votre bien. Que dis-je? un héritage
Est venu le tripler ; ayez donc bon courage. —
— Hélas ! je m'affaiblis ; près de toucher au port,
Je crois entrevoir le naufrage. —
— Appuyez-vous sur moi bien fort.
Ne craignez rien, marchez. — Impossible ; je tremble ;
— Hé ! bien, reposons-nous ensemble ;

Quelques instants d'un doux repos
Vont nous rendre gais et dispos.
Asseyons-nous ici. Bien ! Mettez votre tête
Sur mes genoux... Dieu ! quelle fête
Pour les vôtres de vous revoir !... —
. . . .
Le Vieillard un instant caressa cet espoir ;
Mais l'heure avait sonné : heure de délivrance,
Qui pour lui fut du moins exempte de douleur...
Il mourut.
. . . . C'était le Malheur ;
Sa compagne était l'Espérance.

FABLE VIII.

LE ROSSIGNOL ET LE MOINEAU A LA FÊTE DE VILLAGE.

Pour une fête de village,
Un programme avait été fait :
Un concert du plus grand effet
Devait avoir lieu sous l'ombrage.
Tout un essaim de villageois
Y ferait un assaut de voix ;
On combattrait avec la flûte
Et le hautbois. Après la lutte,
Le vainqueur serait nommé roi
De la fête. Il pourrait se choisir une reine
Et lui présenter une chaîne
Forgée en or de bon aloi.
Cela fit du bruit dans le monde ;
On en parla fort à la ronde,

Dans les prés, dans les bois, même au sein des roseaux;
Tout s'en émut, jusqu'aux oiseaux.
— Ah! dit un rossignol, serait-ce trop d'audace
A moi d'espérer une place
Dans ce concert? non pas une place d'honneur,
Mais un tout petit coin d'où j'aurais le bonheur
De chanter une chansonnette,
Une romance, une ariette,
Enfin d'offrir ce que je sais.
Je n'obtiendrais pas grand succès;
Mais j'aurais apporté mon tribut à la fête;
N'est-ce pas un devoir?..... Pourtant, ce qui m'arrête,
C'est la crainte de me tromper
Sur mon talent, et d'occuper
Un temps bien mieux rempli peut-être
Par quelque autre chanteur, mon maître.....
Décidément, je me tairai. —
—Eh bien! dit un Moineau, c'est moi qui chanterai,
Et vous en aurez des nouvelles!
Ces hommes sont plaisants de vouloir l'emporter
Dans l'art périlleux de chanter!
Nous leur en ferons voir de belles.—
...... Le concert commencé, le Moineau se lança;
Son chant monotone offensa

Les moins délicates oreilles.
Il crut pourtant faire merveilles
Et fixer seul l'attention.
Un autre obtint le prix, grande fut sa colère.

La médiocrité ne va pas d'ordinaire
Sans beaucoup de présomption.

FABLE IX.

LE GRAND SEIGNEUR, LE BONHEUR ET SON COMPAGNON.

Un Homme, après de grands efforts,
Vit arriver à lui les honneurs, la richesse ;
En outre, il avait la jeunesse
Et la santé ; plus rien ne lui manquait dès-lors.
Il soupirait pourtant. Un beau jour il appelle
Le Bonheur à grands cris. Le Bonheur met du zèle
A contenter les vœux des grands ;
Il vint donc sur l'aile des vents.
— Parle, que me veux-tu ? Commande ;
Je consens à remplir ta plus folle demande. —
L'Homme riche voulut un palais somptueux,
Qui pût éblouir tous les yeux,
Une habitation digne de son mérite.
Le Bonheur la créa bien vite.

Puis, le Bonheur parla de s'éloigner. — Déjà? —
— D'autres m'ont appelé, l'on m'attend ; mais j'ai là
Un compagnon que je te laisse ;
C'est un intime ami ; bonsoir donc ! le temps presse.
Quelque jour, tu pourras de nouveau m'appeler...
Eh ! compagnon, viens t'installer
Chez ce Seigneur.—Il part.—Que cet autre est maussade!
Quelle conversation fade !
Le Bonheur a fait choix d'un singulier ami.
Il a toujours l'air endormi !
A peine s'il a quelque usage ;
Il bâille constamment. Le triste personnage !
Cher Bonheur, reviens à ma voix ! —
Le Bonheur accourut. — Que veux-tu cette fois ? —
— Je voudrais du talent ; j'aurais besoin de gloire.
Je serais, j'en conviens, mille fois plus heureux,
Si mon nom s'inscrivait au temple de mémoire.
O Bonheur, tu connais le plus cher de mes vœux. —
Le Bonheur lui dicta le modèle des livres.
Ce livre est bien vite imprimé,
On le lit, on le cite, il est fort estimé.
Mais déjà le Bonheur veut partir. — Tu me livres
A ton maussade compagnon ;
O Bonheur, par pitié, change-le. — Vraiment non.

Tu m'appelles ; je viens ; tes vœux remplis, il reste.
Aimable ou non, tu dois t'accommoder de lui,
Nos destins sont fixés par un décret céleste :
Après le Bonheur, vient l'Ennui. —

FABLE X.

LE LIÈVRE, LE MERLE ET L'ANE.

Un Lièvre fuyait un chasseur
Qui menaçait sa pauvre vie ;
  Toute une meute en furie
Le poursuivait avec ardeur.
Jeu stupide ! fureur étrange !...
Le Lièvre enfin donne le change
A cette troupe de méchants ;
Il passe un étang à la nage,
Fait cent crochets, gagne les champs,
Et cherche à profiter d'un premier avantage.
Mais rien pour se cacher, pas le moindre bosquet !
Pas un terrier, non, rien qu'une immense prairie.
Là, perché sur un saule unique, on remarquait
Un Merle. — Ami, je vous en prie,
Daignez me donner un conseil :

On dit que vous avez un esprit sans pareil ;
Vous pourrez me sauver la vie.
Ai-je fait du mal à quelqu'un ?
M'a-t-on vu quelquefois médisant importun ?
Jamais... mais, écoutez... on accourt, on s'avance.
Tirez-moi du danger, et ma reconnaissance... —
— Hé ! que peut mon esprit ? Vous semblez fatigué,
Vous êtes poursuivi, traqué ;
Je n'aperçois au loin qu'une vaste prairie,
Qu'un océan de fleurs ; il faut vous décider
A changer bientôt de patrie.
Mourir est un malheur qu'on aime à retarder ;
Mais il faut le subir. Passer dans l'autre monde
A l'instant ou demain, qu'importe ? Une seconde
Suffit à ce voyage. Allons ; tenez-vous prêt
A le faire gaîment : vous mourrez avec gloire.
L'ennemi chantera victoire,
Et fera de vous un civet,
Morceau fin, morceau délectable,
Qui sera l'honneur de sa table.
Ainsi, résignez-vous, à moins que ce Baudet,
Que je vois si doucement paître,
Ne soit d'un préférable avis.
C'est une forte tête, il connaît le pays ;

Il pourra vous sauver peut-être. —
Le Lièvre va trouver le paisible animal,
Qui paissait sans penser à mal.
Il lui conte en deux mots l'affaire :
— Sauvez-moi, cher ami Grison.
Oh ! ciel ! ne plus revoir mes petits et leur mère !
Soyez sensible à ma misère :
Où fuir ! où me cacher ? — Venez à la maison,
Dit l'Ane, elle est tout près. Dans un demi-quart d'heure,
Nous aurons atteint ma demeure.
Là, vous pourrez, dans un fumier,
Dérouter le plus fin limier. —
L'Ane part aussitôt ; il court, rase la terre...
— Ah ! dit le Lièvre qui le suit,
Une once de bon caractère
— Vaut mieux que vingt livres d'esprit.

FABLE XI.

LE CRIME ET L'HOMME PAUVRE.

Un jour, le Crime alla frapper à la demeure
D'un Homme longtemps vertueux :
— Accorde-moi, de grâce, un abri pour une heure ;
Ouvre-moi, je suis généreux :
A peine si tu vis d'un modeste salaire ;
Tu ne connais point les plaisirs ;
Je mettrai fin à ta misère.
Tu pourras te mêler aux heureux de la terre
Et donner plein essor à de vastes désirs. —
Le pauvre homme entr'ouvrit sa porte,
Et put contempler de la sorte
Ce grand prometteur. — Non, va-t-en,
Dit-il : tu me fais peur. Satan
Doit paraître moins effroyable.
Laisse-moi. Jusqu'ici j'ai vécu misérable,

Mais content, toutefois, plein de gaîté, dispos,
Goûtant la nuit un doux repos,
Toujours satisfait de ma table ;
Et je consentirais... Non, non. — Voici de l'or. —
— Quoi ! tout ceci ?... — Tiens ; prends encor...
Dans ta demeure hospitalière,
Les grandeurs vont entrer ; ouvre-leur promptement.—
L'Homme ouvrit, et le Crime entra furtivement.
D'une empreinte sanglante il souilla la chaumière ;
Puis, l'ayant changée en palais,
Il y dormit une heure et partit dès l'aurore.
— Te voilà riche, adieu : je te quitte à jamais. —
Le soir était venu ; l'Homme rêvait encore :
Plus de contentement, de gaîté, d'appétit ;
Sans cesse à ses côtés, il voit errer une ombre ;
Son palais est désert et sombre.
Il demande en pleurant le sommeil à son lit,
Lit moëlleux où son hôte a reposé la nuit...
Mais, dans ce lit couvert des toiles les plus fines,
Jamais il ne pourra dormir ni sommeiller.
Le malheureux espère en vain : son oreiller
Est pour toujours rempli d'épines.

FABLE XII.

LE GOUTTEUX, LE GUÉRISSEUR ET SA SUITE.

Un homme riche avait la goutte,
Et souffrait comme un forcené.
Dans l'opulence il était né :
Il devait tous ces maux à ce bonheur, sans doute.
Toute médaille a son revers.
De tous les coins de l'univers,
Pour le guérir, coûte que coûte,
Étaient accourus, par essaims,
De jeunes, de vieux médecins.
On éprouve notre homme ; on le purge, on le saigne,
On le frictionne, on le baigne,
On règle ses moindres repas.
L'un dit : –Mangez beaucoup ;–l'autre : –Ne mangez pas.–
Rien n'y fait. La douleur aigüe,
Malgré la savante cohue,

Va son bonhomme de chemin.
Le Goutteux se lasse à la fin ;
Il se résigne au mal, il éloigne son monde.
Pourtant sa peine était profonde.
-Grand dieu! toujours souffrir!-Au bout de quelques jours
Survint un Guérisseur bizarre,
Laid, rude, aux grosses mains, de paroles avare,
Vêtu d'un drap commun, et de qui l'air des cours
N'avait jamais, dit-on, adouci les manières.
Exilé des palais, il aimait les chaumières,
Et souvent y montrait un art miraculeux.
Son aspect frappa le Goutteux.
— Voyons, docteur, que faut-il faire ?
Vos confrères ont échoué ;
Mieux qu'eux tous seriez-vous doué ?
J'en doute. Enfin parlez. Mais soyez moins sévère.
Ne pourriez-vous sourire au malheur quelquefois ?
Cela ferait du bien, je crois.
Vous est-il défendu de plaire ? —
Quand vous serez guéri, résultat que j'espère,
J'amènerai chez vous mes gens.
Ils sont tous gracieux, bien vêtus, diligents ;
Ils pourront vous former la cour la plus riante.
Moi, je reste ce que je suis.

Il faut m'accepter tel ; changer, je ne le puis ;
Et, sans jamais montrer une mine attrayante,
Je veux ici parler en roi.
Si vous suivez toujours ma loi,
Agréable ou non, je m'engage
A vous rendre dispos et fort comme au jeune âge. —
L'offre était séduisante. On s'arme de courage.
—Allons, Goutteux, venez; il faut me suivre au bois.—
— Ah ! mon Dieu ? — Prenez une hache...
— Ce sapin est bien vieux. — Ce sera votre tâche
De l'abattre aujourd'hui. — Moi, l'abattre ! je crois
Que huit jours n'y pourraient suffire. —
—Commençons, s'il vous plaît; je veux bien vous aider.—
Et l'on travaille sans mot dire...
— Docteur, dussiez-vous me gronder,
Il me faut du repos. — Reposez-vous une heure.
Le lendemain, nouveau travail,
Exécuté dans la demeure
Du Goutteux. C'est un attirail
De forgeron qu'on organise.
La paresse n'est plus de mise :
On souffle, on bat le fer, on lime, on fait grand bruit.
Mais bientôt l'on dort mieux la nuit ;
On mange de bon appétit;

On souffre moins.—Il faut maintenant nous construire
Une maison. — Docteur, y pensez-vous? — Je veux
Que nous l'ayons finie avant un mois ou deux.
Nous prendrons des goujats. — Il y fallut souscrire.
Et bientôt ce labeur ne déplaît pas du tout :
    On se fait maçon architecte.
Petite est la maison, mais solide et correcte ;
    On y met de l'art et du goût...
Et la goutte aux abois s'éloigne en diligence...
    Puis l'on sort de convalescence.
— Docteur, amenez donc cette petite cour
Que vous m'avez promise. — A vos yeux invisible,
Elle est peut-être ici, déjà. — C'est impossible ! —
— Enfin vous la verrez avant la fin du jour. —
Et le soir, en effet, on la vit apparaître.
    C'étaient d'aimables jeunes gens,
Faits à ravir, rosés, gracieux, obligeants.
— De grâce, nommez-les ; je voudrais les connaître. —
— L'Appétit, la Gaîté, la Force, le Sommeil
Et la Santé brillant d'un éclat si vermeil. —
— Fort bien, et vous êtes vous-même ? —
— Le Travail manuel, ce guérisseur suprême.

FABLE XIII.

L'OURS ET SON CONDUCTEUR.

A mon ami Charles Farine.

Un Homme avait un Ours qu'en tous lieux il montrait,
Ours fort intelligent, et notre homme en tirait
De quoi gagner sa pauvre vie.
L'Ours y trouvait son compte : il faisait chère lie
De racines, de fruits, et même il dévorait
Les débris des repas du Maître.
Le Maître toutefois le tenait muselé,
Pour éviter tout démêlé
Entre son serviteur et le public. Peut-être
Craignait-il pour lui quelque peu ;
L'éducation a beau faire,
Parvient-elle à changer le fond d'un caractère ?
Trop compter sur un ours, c'est jouer bien gros jeu.
Le nôtre cependant se plaignait. A son compte,

Museler un sujet comme lui, quelle honte!
— Maître, j'en conviendrai, j'ai mes petits défauts ;
Mais je ne suis, je crois, ni menaçant ni faux.
A force de talents, je fais votre fortune;
Et, pour le prix de mes travaux,
Une muselière importune
Gêne ma bouche et mes naseaux!
Je ne puis respirer qu'à peine.
N'est-ce point assez qu'une chaîne
M'oblige à vous suivre en tous lieux?
Le reste est malveillance pure.
Faut-il jurer par tous les Dieux
De toujours respecter vos ordres? Je le jure. —
— Ah! si j'étais bien sûr de toi... —
— Ne craignez rien. — Ecoute-moi :
Tu m'obéis et me détestes,
Et quelquefois, j'en suis certain,
Tu nourris des pensers funestes ;
Tu dis : je suis son gagne-pain,
Et je languis dans l'esclavage.
Eh bien! te voilà libre aujourd'hui. — Bon. — Je gage
Que tu seras mort dès demain. —
— Moi! — Les ennemis de ta race
Vont courir et suivre ta trace,

Pour te faire un mauvais parti.
Je t'enchaîne, mais te protége. —
— Très-cher Maître, que vous disais-je ?
Je sais à quels devoirs je suis assujetti ;
J'aspire à demeurer votre fidèle esclave ;
Je voudrais seulement être un peu moins gêné ;
Puis-je être à jamais condamné
A souffrir d'une horrible entrave ? —
L'Ours enfin l'emporta. Tout marche pour le mieux
Quelque temps ; l'Ours était affable,
Obéissant et gracieux
(Le plus possible), enfin tout-à-fait raisonnable.
Chacun gardait son rang en public ; au logis,
Maître et valet formaient une couple d'amis....
Un jour qu'ils traversaient une verte prairie,
Que confinait un bois épais,
Notre Ours crut revoir sa patrie,
Et tout-à-coup il eut envie
De s'ébattre un moment et de prendre le frais.
— Un quart d'heure y pourra suffire ;
Je puis dîner en même temps.
Dieu ! que ce bois me plaît ! Il semble me sourire.
La patrie est si douce au cœur de ses enfants !
J'ai cru revoir la mienne. — Il gagne encor sa cause.

Le voilà qui s'ébat dans le bois. A la fin
Le Maître dit : — Il faut poursuivre son chemin.
Allons, viens.–Mais grands Dieux! quelle métamorphose!
Notre Ours démuselé montre griffes et dents.
— Qui ! moi ! je reprendrais une pesante chaîne !
Pas si bête, ma foi ! depuis assez longtemps,
Tu m'as volé, cruel, mes talents et ma peine !
Mais je suis libre enfin. — Peux-tu bien oublier
Mes bontés, tes serments, et faut-il employer
Le bâton ? — Dieux ! quitter ces bois, cette prairie !
Soutiens-moi, liberté chérie !
Mort aux tyrans ! oui mort !—Et sans plus de discours,
L'Ours en fureur..... Passons sur une scène atroce.

Le peuple assez souvent est semblable à mon Ours :
Excellent, muselé ; démuselé, féroce.

FABLE XIV.

LE TEMPLE DE LA JUSTICE ET CELUI DE LA FAVEUR.

Une grande divinité,
La Faveur, se fit faire un temple.
Chez les Dieux, comme ici, tout puissant est l'exemple.
Bientôt Thémis, de son côté,
Résolut de construire un splendide édifice.
Ce fut un architecte humain
Qui, par son ordre, y mit la main.
L'artiste avait déjà rempli le même office
Pour le temple de la Faveur.
Bientôt fut achevé celui de la Justice.
Les deux Temples avaient un aspect de grandeur ;
Tout concourait à leur splendeur :
Le marbre, l'or, l'airain, des fresques admirables ;
Sur la terre dignes des cieux,

Ils étonnaient, charmaient les yeux ;
En outre, ils n'étaient point semblables :
L'artiste intelligent les avait dessinés
Selon l'usage auquel ils étaient destinés.
Mais est-il rien sur quoi ne morde la critique?
A ses traits acérés, tout n'est-il pas permis?
Quelqu'un disait : — C'est magnifique !
Mais d'où vient, s'il vous plaît, qu'au temple de Thémis
On ait mis cette colonnade
Qui se croise en tous sens sur toute la façade?
Veut-on gêner à chaque instant
Les pas du plaideur haletant !
Et d'où vient qu'à l'autre édifice
On a gâté le frontispice,
En plaçant la porte si bas,
Et si petite encor ; veut-on qu'on n'entre pas?
Vraiment, c'est à n'y rien comprendre. —
— Peut-être a-t-on voulu, dit quelqu'un, faire entendre
Combien sera plus tard d'un difficile accès,
Du temple de Thémis le divin sanctuaire,
Et, d'un autre côté, qu'on n'obtiendra jamais
Les dons de la Faveur qu'en rampant jusqu'à terre?—

FABLE XV.

LE LION ET L'ANE.

Un Lion, ayant bien dîné,
Rencontra sur sa route un Ane;
Pour un promeneur couronné,
C'était rencontrer un profane.
On comprend ce qu'eût fait ayant faim le Lion
Dont peu de chose alors excite la colère ;
Mais, après son dîner, l'affaire
Méritait plus d'attention.
Doit-il écouter la clémence
Et respecter les jours du rustique animal ?
— Oui, le mettre à mort serait mal...
Pourtant, dit-il tout haut, privé d'intelligence
Entêté, d'un esprit banal,
Du plus maussade caractère...
C'est un être inutile, et, sans être sévère,

Je puis le condamner à mort...
Tu vas donc mourir, sotte bête. —
Le Lion a dit, il s'apprête...
Le pauvre Ane éperdu fait un suprême effort
(Il ne manquait pas de finesse) :
— De grâce, apaisez ce courroux ;
Hélas ! bien grande est ma bassesse,
Si vous me comparez à vous ;
Je manque d'esprit, de noblesse,
Et même, dit-on, de sagesse.
Je ne puis inspirer que haine et que dégoût.
Vous, vous êtes Lion et prince de la terre,
Noble, majestueux, un vrai foudre de guerre,
Et plus grand que l'homme après tout.
L'homme ! vous disputer l'honneur de la couronne !
Mais, à quel titre, s'il vous plaît ?
En vain il y prétend, l'univers vous la donne ;
Chacun vous honore et le hait.
Jouet des passions, sans pitié, sans mesure,
Tout tremblant devant vous, plein d'orgueil devant moi,
C'est le tyran de la nature,
Et vous seul en êtes le roi...,
Le roi juste. — Cet Ane est plein d'intelligence
Dit le Lion. Bien plus, il a de l'éloquence...

Impossible de parler mieux !
On m'avait trompé, je l'avoue.
Va, mon fils...

.... Celui qui nous loue,
N'est jamais un sot à nos yeux.

FABLE XVI.

LES DEUX HOMMES DE LETTRES CHINOIS.

A mon confrère et ami Claudius Billiet.

Dans un livre chinois, j'ai trouvé cette histoire
Qui ressemble assez mal à nos mœurs. Dieu merci !
Tout est bien différent ici.

Deux Savants de la Chine, aspirant à la gloire,
S'y prenaient tout différemment
Pour l'obtenir. L'un d'eux travaillait comme un nègre,
Se faisait imprimer, produisait constamment ;
Il voulait élever son petit monument.
Mais piochant sans relâche, il était pâle et maigre.
Pauvre homme ! je le plains. L'autre vivait au mieux,
Quoique savant fort sérieux.
Il parlait de littérature
Avec esprit, goût et mesure,
Mais lisait peu, n'écrivait point,
Et se trouvait muni d'un charmant embonpoint.

On disait du premier : — L'ennuyeux personnage!
Toujours produire, est-ce bien sage?
Les livres manquent-ils? J'en possède à foison.
Que ne se borne-t-il aux soins de sa maison!
Vraiment, je tremble pour sa tête. —
Prenant la forme pour le fond,
Comme il paraissait simple, on l'appelait la bête,
Et pourtant son esprit était vif et profond.
Il visait à l'Académie;
Y briller eût été le bonheur de sa vie.
Un immortel mourut. Notre homme se morfond :
Il assiége en détail la docte Compagnie,
Hélas! pour n'obtenir que refus sur refus.
Mais l'autre fut nommé sans effort, et de plus
Décoré du cordon qu'on accorde au génie,
Dans cet heureux pays. L'écrivain éconduit
Alla trouver l'autre et lui dit :
— Je ne suis point jaloux; croyez-le bien; non, j'aime
A voir récompenser le bon goût et l'esprit,
Mais vous voilà pourvu du grand cordon, et, même
Sans avoir rien écrit, académicien.
Pour si bien réussir, quel est votre moyen?
Que faites-vous? parlez. Ma surprise est extrême. —
— Ce que je fais? Je ne fais rien. —

FABLE XVII.

L'ÉPERVIER ET LE RAT.

Un jeune Epervier vit un Rat.
Il fondit sur la pauvre bête...
Lutte horrible ! Le Rat tient tête
Quelques instants au scélérat,
Dont le bec crochu le déchire.
Mais c'est en vain qu'il se débat ;
La terre est rougie... il expire...
Tout fier de son premier combat,
L'Épervier de chanter victoire :
— Encore un nom, dit-il, qui vivra dans l'histoire !
J'ai, je crois, noblement inauguré ce nom.
A-t-on vaincu jamais avec plus d'éclat ? Non.
Quel superbe ennemi ! sa force était terrible ;
Le sang jaillissait de ses yeux ;
Dans sa fureur irrésistible,

Il semblait quelquefois s'élancer jusqu'aux cieux.
Sa taille était dix fois la mienne ;
Il tenait beaucoup de l'hyène ;
Son moindre coup de dent aurait été mortel.
On eût dit qu'il bravait et la terre et le ciel ;
Mais ma seule valeur, par la gloire enflammée,
L'a fait rentrer dans le néant. —

D'un ennemi vaincu qui n'était qu'un pygmée
La vanité fait un géant.

FABLE XVIII.

LE MALADE, LA DOULEUR ET LA MORT.

Un Malade, las de souffrir,
Disait à la Douleur : — Éloigne-toi, cruelle ;
La Mort sans toi serait trop belle ;
Éloigne-toi, je veux mourir. —
— Soit, dit la Douleur ; je te laisse ;
La Mort saura que tu l'attends,
Et, sans tarder... tiens, je l'entends.
Puisses-tu mourir sans faiblesse ! —
Le Malade, empressé d'accueillir la Déesse,
Se mit péniblement sur son séant et vit
La Mort qui s'approchait à pas comptés du lit.
—Grand Dieux! et je suis seul..O Douleur! reviens vite..
Pourrais-je soutenir sans toi
L'horreur d'une telle visite ?

LE MALADE LA DOULEUR ET LA MORT.



Imp. J. Brunet fils, r. S. Catherine, 11, Lyon. — Ate Chaine.

La mort saura que tu l'attends,

Et sans tarder, tiens je l'entends

O Douleur, prends pitié de moi. —
Elle entendit notre homme et lui fut secourable.

La douleur rend la mort aimable.

FABLE XIX.

LE LION SE CHOISISSANT UN CHAMBELLAN

Le Lion voulut se donner
Un Grand-Chambellan bien capable
De le représenter à table,
Lorsqu'il convîrait à dîner
Ses grands vassaux. Un roi ne peut se condamner
A toujours recevoir lui-même.
Celui-ci, déjà vieux et chargé de soucis,
Aimait à manger seul. Il n'avait pas de fils
Sur qui se reposer de la grandeur suprême.
Mais ce Grand-Chambellan, où le prendre? Le loup
Pouvait-il convenir beaucoup
A cet emploi? Non, non; il manquait de noblesse.
Le singe grimaçait sans cesse;
Le tigre avait trop d'appétit;
Le buffle était bien gros; le renard, bien petit.

L'éléphant, rempli de finesse,
Aurait plus d'esprit que le roi.
(Tout porte ombrage aux grands). — Pourquoi
Ne prendrais-je point l'ours?–L'ours! y pensez-vous, Sire,
L'Ours est presque muet ; il ne saurait pas dire
Aux invités du prince un seul mot gracieux. —
— Il est presque muet! tant mieux.
Sa gravité me plaît, voilà bien mon affaire.
Oui, je prétends que l'ours soit mon représentant.
Allez, rien n'est plus propre à faire un important
Qu'une bête qui sait se taire.

FABLE XX.

L'HOMME ET LE SORT.

— Je suis bien fort, disait un Homme ;
Je sais me maîtriser, me passer de tout soin.
Plein de haute raison, sobre, exempt de besoin,
Des maux comme des biens j'épuiserai la somme.
C'est en vain que le Sort veut m'imposer sa loi.
Il a beau s'acharner ; ma volonté résiste ;
Je n'ai d'autre maître que moi....—
Le Sort parut à l'improviste.
— Je vais, dit-il, risquer sur cet homme un essai :
Soleil, assombris-toi...—Soudain notre homme est triste.
— Resplendis, ô soleil...—Voilà notre homme gai.

Mortel présomptueux, sois modeste, sois sage :
Ton humeur dépend d'un nuage.

FABLE XXI.

LE ROSSIGNOL ET L'ÉCUREUIL.

Le printemps nous était rendu ;
Il semait partout la verdure ;
Tout célébrait dans la nature
Son retour longtemps attendu.
Les champs, les fleurs, les bois, l'ondoyante prairie,
Tout le peuple des eaux, de la terre et des cieux,
Dans un concert harmonieux,
Exhalaient les ardeurs d'une nouvelle vie.

Un Rossignol seul se taisait.
Un Ecureuil qui s'amusait
A ses côtés, lui dit : — Tu gardes le silence !
Eh quoi ! pas la moindre cadence
Pour célébrer notre bonheur !

J'avais tant de plaisir autrefois à t'entendre !
As-tu quelque chagrin ? parle, ouvre-moi ton cœur.—
— Je le veux bien. Tu vas comprendre
Et mon silence et ma douleur.
Hélas ! mon cher ami, tout change
Dans ce pauvre univers que j'ai connu si beau.
J'ai suivi, jour par jour, ce phénomène étrange :
La fleur n'a plus d'éclat ; sans grâce est le roseau,
Et dans mon triste cœur expire la louange,
Quand je vois la pâleur du naissant arbrisseau ;
Plus d'ardeurs au printemps; plus de secrète joie !
Le soleil est moins radieux.
Je poursuis sans plaisirs une tremblante proie.
Le vent, dans la forêt, n'est plus mélodieux.
Tout est moins beau, moins pur, jusqu'à l'azur des cieux..
Et moi je chanterais ! penses-tu que je l'ose !
Que pourrais-je chanter ?... cette métamorphose ? —
— Mon ami, lui dit l'écureuil,
La nature n'est point en deuil,
Sa fraîcheur est toujours la même.
Rien n'est encor changé, ton erreur est extrême...
J'ai dit : rien, excepté ton cœur.
Tu ressembles au voyageur
Qui descend l'onde et croit voir s'enfuir le rivage.

Sois plus résigné, sois plus sage;
Car tout le mal, à mon avis,
Peut se peindre en deux mots. – Dis-les-moi. – Tu vieillis.

FABLE XXII.

LE GÉNIE, LE BON SENS ET LA FOLIE.

Le Génie, un jour, en voyage,
Fit la rencontre du Bon Sens.
Ils étaient assez différents
D'esprit, de maintien, de visage ;
Mais, en voyageant, c'est l'usage
De se montrer accommodant.
Les voilà, bons amis, devisant, s'accordant
Au mieux, grâce à la politesse,
Car ils disputaient volontiers ;
Mais l'on peut disputer sans-cesse
Et ne point se fâcher. Nos deux aventuriers
Trouvèrent, à la nuit tombante,
Une auberge où le voyageur
Rencontrait un bon lit, une table abondante,
Mille soins. Tout cela n'est-ce point du bonheur ?

— Ma foi, dit le Bon Sens, voilà bien notre affaire :
Installons-nous tous deux ici.
L'hôtesse me plaît fort et la cuisine aussi.
Dieu ! quel souper nous allons faire !
Ah ! combien ce fumet est doux à respirer ! —
— Y pensez-vous, dit le Génie ?
Coucher dans ce taudis enfumé, demeurer
En si mauvaise compagnie !
Avant d'entrer ici, cher compagnon, j'ai vu,
Sur la roche escarpée, un château magnifique,
Ayant tours, pont-levis, de lances bien pourvu :
Il offrait un coup d'œil magique.
Le voile blanc de la beauté
S'y déployait en oriflamme,
Et Dieu sait l'hospitalité
Que daigne y donner une femme !
Le plus aimable accueil, l'hydromel et le vin,
Le jeu, les mets exquis, la musique joyeuse,
Y sont offerts au pélerin
Qui vient y reposer sa vie aventureuse.
Courons-y, sans tarder ; on prépare des fleurs
Pour nos couronnes. — Non, je reste ;
Votre peinture abonde en brillantes couleurs ;
Cependant tout me plaît dans ce logis modeste,

Mais propre, où le foyer pétille, où notre lit
Est déjà tout dressé par les soins de l'hôtesse.
N'avez-vous donc point d'appétit
Et voulez-vous courir sans-cesse ?—
Le Génie était ébranlé,
Car le Génie aussi boit, mange, se repose,
Et trouve qu'un bon lit est une douce chose.
Mais une femme, au teint hâlé,
Aux cheveux en désordre; à la démarche étrange,
A l'œil hagard, lui dit : — Une ange,
Une fille aux yeux bleus habite ce manoir
Que vous avez décrit, et je prétends la voir,
Vous accorder son cœur. Marchons sans plus attendre ;
Laissez-là ce lourdaud, qui ne peut vous comprendre.—
-Adieu donc !-Bonne chance !-Au lieu du vieux château,
Hélas ! on ne trouva qu'une affreuse mâsure.
Redescendre ! et la honte ? — En avant ! — De nouveau,
Voici nos alliés courant à l'aventure.
-Grands Dieux! je voisVenise et ses eaux.-De plus près
C'était un horrible marais.
— Cette fois, Dieu merci ! j'aperçois une ville.
Rome !—C'était un bois.—N'importe, allons toujours.-
— Voici bien un manoir et ses antiques tours.—
Ce n'était qu'un rocher... Il serait inutile

D'allonger le récit de leurs longues erreurs,
Où sans-cesse ils prenaient les ronces pour des fleurs.
Et cependant, toujours, dit-on, de compagnie
    Vont la Folie et le Génie.

Toutefois la Folie aussi peut se montrer
    Voyageant seule ; est-ce bizarre ?
    Le cas même n'est pas très-rare,
Et telle, bien souvent, on doit la rencontrer.

FABLE XXIII.

LE LIS, LA TOILE D'ARAIGNÉE ET LES MOUCHES.

Un lis était incommodé
Par la foule des parasites,
Cherchant, grands et petits, sans aucun procédé,
Dans le sein de la fleur, leurs plaisirs illicites.
Jamais un moment de repos !
La plante avait une araignée
Pour amie. Un jour indignée,
A sa brune voisine, elle conta ses maux.
— Veuillez me protéger, dit-elle ;
Entourez-moi de vos filets,
Afin que je sois, désormais,
Tranquille, heureuse, autant que belle.
Vos soins ne seront pas perdus :
Ces fils qui devront me défendre,

Pour vous aussi seront tendus,
Car mes ennemis vont s'y prendre,
Et Dieu sait les brillants repas
Que vous leur devrez ! — La voisine
Trouva l'invention divine.
Elle tend des filets, sans bruit, sans embarras,
Se tapit et ne bouge pas.
Paraît un moucheron. Il voltige et se jette
Contre le filet qui l'arrête.
L'imprudent! l'araignée en fait son déjeûner;
Et déjà la fleur de donner
Des signes de joie, elle espère
Enfin un terme à sa misère.
Soudain arrive un gros Bourdon,
Qui le prend sur un autre ton.
Il vole impétueux, donne tête baissée
Contre la faible toile, à l'instant traversée ;
Puis, il butine au sein de la plante aux abois,
Dans les corolles odorantes.

N'aurais-je point offert l'image de nos lois,
Fortes pour les petits, pour les grands impuissantes ?

FABLE XXIV.

L'HOMME QUI COURT APRÈS L'ESPRIT.

L'Esprit, de sa nature, est un vrai sylphe, un diable,
Il est, je crois, insaisissable,
Si ce n'est cependant pour ceux qu'il aime bien.
Le poursuit-on, on n'atteint rien
Ou moins que rien, ainsi que le dit cette fable.

Certain Homme avait pour l'Esprit
Une passion malheureuse :
C'est l'amour propre, m'a-t-on dit,
Qui condamnait cet Homme à cette ardeur fâcheuse.
L'Esprit, je crois, s'en amusait:
Ainsi qu'un brillant météore,
Il venait, puis fuyait bien loin, se ravisait,
Paraissait de nouveau, pour s'éloigner encore.
Si notre homme, animé de l'espoir décevant

De se parer de ce qui brille,
Atteignait quelquefois le Dieu, comme une anguille,
L'Esprit glissait bientôt des mains du poursuivant.
Un jour que celui-ci s'était mis sur la trace
Du démon, il le vit entrer dans un impasse
Fort étroit. — O bonheur ! je te tiens, cher Esprit ! —
Il marche doucement, pas à pas il le suit....
Le Dieu s'était voilé la face.
L'autre écarte le bras et s'écrie : — Il est pris !
Je tiens l'Esprit ; venez, accourez, mes amis. —
On accourt, on regarde, ô miracle ! ô surprise !
Une femme éventée avait seule été prise....

On court après l'Esprit, on saisit la Sottise !

FABLE XXV.

LE PLAISIR ET SON ADORATEUR.

Le récit précédent me remet en mémoire
Une histoire
Qui, quelque peu semblable, en diffère pourtant
Par la moralité ; c'est le point important.

Certain Homme faisait une cour assidue
Au Plaisir qui, fort dédaigneux,
Et même assez capricieux,
Acceptait cette cour comme chose bien due.
De loin en loin, une faveur
Etait le prix de la ferveur
Que montrait son ardent disciple ;
Notre Homme en eût voulu le triple.
Il eut enfin l'idée, un jour,
De jouer au Plaisir un tour.

— Daignez, Seigneur, dit-il, accepter une fête
Dans un séjour délicieux,
Presque digne de vous, de vous le roi des dieux.
Tout un monde élégant le remplit et s'apprête
A vous recevoir noblement.
Il n'est aucun amusement
Que n'offre ce réduit : la danse, la musique,
Le jeu, la bonne chère, enfin tout. Je me pique
Du plus exquis raffinement ;
Et vous m'en ferez compliment.—
Le Plaisir accepta l'agréable partie.
Il court à la maison des champs,
Où sans doute il pourra dépouiller l'apathie
Que la satiété fait peser sur ses sens.
Tout un grand jour le Dieu s'amuse.
Le lendemain, il sent l'ennui.
-Adieu, je pars.-Comment!- L'on m'attend aujourd'hui
Quelque part. Déjà l'on accuse
Mon absence.—Ajournez...—Je ne puis, serviteur. —
Mais la porte était bien fermée ;
Et voilà du Plaisir la colère allumée.
—Tu m'appartiens, Plaisir, laisse là ta fureur. —
Le Dieu prie en vain, on l'entraîne,
Et bien plus, vraiment, on l'enchaîne ;

Mais avec des anneaux de fleurs.
— Tu resteras ici, tu charmeras ma vie. —
— Hé bien ! dit le Plaisir, essuyant quelques pleurs,
J'y consens, je veux bien contenter ton envie,
Me voilà ton hôte à jamais ;
Mais regarde-moi bien maintenant. — Je ne sais
Comment put s'accomplir la chose :
Une horrible métamorphose
Soudain vint éveiller l'horreur.
Une femme éplorée, un sujet de terreur....

On poursuit le plaisir, on atteint la douleur.

FABLE XXVI.

LE LION ET LE VAUTOUR.

Un Vautour retenait sous sa griffe un poulet ;
    Et, malgré les cris de sa mère,
    Il allait manger le pauvret,
Quand parut un monarque à la blonde crinière.
    — Comment ! dit le roi des déserts,
Tu pourrais à ce point outrager la nature ?
La mère est là qui crie, et tu poursuis, pervers,
Tes horribles desseins sur sa progéniture !
    Que t'a fait ce pauvre innocent,
    Qui t'offre à peine une bouchée ?
    Quoi ! ton âme n'est point touchée
    De sa plainte et de son accent !
    De cet accent si lamentable
    Qu'il me va jusqu'au fond du cœur,
    A moi Lion ! Vil escroqueur,

Si je peux te frapper dans ta race exécrable,
Je veux en purger l'univers. —
Le Vautour, honteux de son crime,
Donna la vie à sa victime.
Sans répondre, il allait remonter dans les airs,
Quand parut un agneau bondissant avec grâce,
Et qu'appelait sa mère. Il passe
Non loin de l'orateur. Celui-ci, d'un seul bond,
Atteint le malheureux, puis fond
Sur la mère.... Grands dieux ! deux victimes pour une !
— Comment ! dit le Vautour, toi qui parlais si bien,
Toi de qui j'écoutais la morale importune,
Toi d'un si tendre cœur ! tu ne respectes rien,
Ni l'âge, ni l'amour, ni le fils, ni la mère ;
Et j'ai pu t'exaucer ! et ma capture a fui !
Fou que j'étais ! tête légère ! —
— Que veux-tu ? je n'avais rien mangé d'aujourd'hui,
Dit l'autre, j'avais le vertige.

Nous trouvons hideux chez autrui
L'égoïsme qui nous dirige.

FABLE XXVII.

L'HOMME ARROGANT ET LA SAGESSE.

Certain homme, assez haut placé,
Se croyait le droit d'insolence :
Malheur à qui l'avait blessé
Par étourderie, imprudence.
Il faisait volontiers peser sur les petits
Tout le poids de son importance :
On le voyait toujours imposer son avis,
Et sa moindre parole était une sentence.
Il prenait le haut du pavé,
Et si quelqu'un avait l'audace
De vouloir disputer la place,
Le bras de l'Arrogant était bientôt levé.
— Je suis tel, c'est ma façon d'être. —
Un beau jour il trouva son maître.
Ayant frappé quelqu'un qui l'avait coudoyé,
Celui-ci, sans être effrayé,

Le prit à bras le corps et le jeta par terre ;
Et si grande était sa colère,
Qu'il allait, je crois, chez Pluton
L'envoyer prendre un autre ton,
Quand soudain parut la Sagesse,
Passant, par hasard, en ces lieux.
— Hé ! qu'est ceci, dit la Déesse,
Pourquoi ce courroux furieux ? —
— C'est un maître arrogant.... — N'importe ;
Il faut le punir d'autre sorte.
Cet homme se déguise ; ôtez-lui promptement
Le lustre mensonger de son ajustement,
Et, le promenant à la ronde,
Exposez nu ce fourbe aux yeux de tout le monde.—
Ce qu'a dit la Déesse, on le fait à l'instant :
(Dans cet heureux pays, on l'aime, on la vénère,
Tandis que chez nous.... Mais qu'y faire ?..)
On dépouille notre Arrogant,
On lui prend ses habits et sa fausse moustache.
Il avait un toupet que bien vîte on arrache.
Il possédait même un faux nez.
Bientôt les yeux sont condamnés
(Puisqu'ainsi le veut la Sagesse)
A le voir nu... Grands dieux ! que voit-on ? la Bassesse.

LE VIEILLARD L'ENFANT ET LA FÉE.



Quoiqu'il en soit, l'enfant allait frapper la bête;
Mais voila qu'un vieillard l'arrête.

FABLE XXVIII.

LE VIEILLARD, L'ENFANT ET LA FÉE.

Un écolier vit un serpent.
Aussitôt se précipitant,
Avec un bâton, il s'apprête
A frapper l'exécrable bête...
C'est l'écolier qui parle et non pas moi. Doit-on
Traiter, sans rime ni raison,
Le serpent de bête exécrable?
Quand on l'attaque, il mord... son crime est excusable.
Il existe, il est vrai, des serpents venimeux;
Mais, sans être méchants, ceux-là sont dangereux.
Quoi qu'il en soit, l'enfant allait frapper la bête.
Mais voilà qu'un vieillard l'arrête.
— Ce serpent, lui dit-il, est un être craintif,
En qui j'ai remarqué le signe distinctif
D'une espèce non malfaisante.

A quoi bon le frapper? — Cela me plaît à moi.
Je hais tous les serpents. — La raison est plaisante! —
— Ils répandent partout l'effroi,
Et la prudence nous ordonne... —
— Je suis garant de celui-ci
Qui ne mordit jamais personne.
C'est un être fort doux; ainsi,
Épargnez-le. — L'enfant n'eût, je crois, pas fait grâce;
Mais déjà le serpent, profitant du débat,
S'était mis à l'abri d'un coupable attentat,
Et l'écolier partit d'assez mauvaise grâce.
Midi sonna. — Soudain parut, près du vieillard,
Une fée. Elle avait des yeux dont le regard
Éveillait en vous le sourire,
Et des lèvres qui semblaient dire:
Aimez-moi; je vous aime. Au vieillard interdit
Elle tendit la main et dit:
— Vous m'avez sauvé l'existence. —
— A vous? — Oui; tout-à-l'heure un écolier méchant
Me frappait. Sans votre assistance... —
— Quoi! vous? — J'étais alors serpent.
Je le suis un jour par année:
Il le faut, c'est ma destinée.
Si je mourrais serpent, je mourrais fée aussi.

Tel est l'arrêt du sort. Ainsi
Je vous dois tout. Parlez ; usez de ma puissance.
Il n'est rien d'impossible à ma reconnaissance.
Consultez vos désirs, voyons... — Ce que je veux ?
Peu de chose : un vieillard est borné dans ses vœux. —
— De l'argent ? — On l'aime à mon âge.
Pourtant, j'en ai deux fois plus que mon propre usage
Ne l'exige. Mais la santé
Me fait parfois défaut ; et, si votre bonté
Voulait... — J'y joindrai la jeunesse,
Ce bien qu'on regrette sans cesse. —
— La jeunesse ! oh ! non, s'il vous plaît ;
Je n'en forme point le souhait.
Des passions longtemps j'ai connu les orages ;
Je veux garder l'âge où je suis.
Grâce au calme dont je jouis,
La vieillesse est pour moi le plus heureux des âges.

FABLE XXIX.

LES ANIMAUX EN RÉPUBLIQUE.

Composé pour un Album qui devait être offert au Président de la République, à son passage à Lyon, en 1850.

Certaine nation vivait en République,
    C'était un monde d'animaux.
Tout s'y trouvait : des loups, des lions, des chevaux,
Le peuple aérien et le peuple aquatique.
    On s'y piquait de liberté :
Là, se voyait inscrit sur tous les édifices
    Le doux nom de Fraternité.
    Enfin, l'aimable Egalité
De ce monde faisait les plus chères délices.
    Mais, talisman pompeux et vain,
    Tous ces mots n'étaient qu'un mensonge,
Et le bonheur promis par le trio divin,
    S'évanouissait comme un songe.

Le loup trouvait juste et fort bon
D'avaler un pauvre mouton ;
Mais que, faute de mieux, il fût mangé lui-même
Par un tigre, c'était une injustice extrême.
Le coq gobait avec plaisir
Le vermisseau sorti de terre ;
Mais qu'un renard d'un coq pût oser se saisir,
Oh ! c'était bien une autre affaire !
Et pas un citoyen qui ne se crût des droits
Aux plus magnifiques emplois ;
Pas un qui n'accusât l'injuste destinée.
Ils se faisaient entre eux une guerre acharnée :
Plus de plaisirs, plus de labeurs.
Tout entiers occupés de la chose publique,
L'abeille abandonnait ses fleurs,
Le castor sa maison rustique.
L'Etat se dépeuplait. Un Renard fin matois
Courut trouver à la frontière
Un prince à la longue crinière,
Jeune Lion sorti de la race des rois.
Ce Renard était plein d'adresse et d'éloquence :
Il crayonne à grands traits les malheurs du pays
Et le triste état où l'ont mis
De ses vainqueurs d'hier l'orgueil et l'impuissance.

Pauvre pays, dit-il, où, l'avide intérêt
    Seul ose encor parler en maître,
    Où tout autre culte est muet.
Les rois en sont bannis et chacun voudrait l'être.
On intrigue, on bataille, on ne veut rien céder :
Le plus piètre carlin aspire à commander,
Et le baudet lui-même hésite à se soumettre.
En cent partis confus nos amis divisés
Peuvent tout empêcher, mais ne peuvent rien faire.
Nos travaux suspendus, nos trésors épuisés,
Disent trop qu'un grand coup est un mal nécessaire.
Peut-être un coup d'état serait-il dangereux ?
C'est un attrait de plus qu'il aurait à vos yeux.
Prince ! il faut le tenter, c'est sur vous que je compte :
Vous nous arracherez au malheur, à la honte.
Rendre, avec l'unité, l'énergie au pouvoir,
C'est le besoin de tous, c'est pour vous un devoir.
Dévouez-vous, Seigneur ! N'est-il pas temps d'avoir
    Le repos après la tempête,
    Et, pour nous, quel bonheur de voir
    Briller un jour sur votre tête !....
Vos aïeux ont montré tant de grandeur.... — Arrête,
Il ne m'appartient point de suspendre les lois :
J'en suis le serviteur, je n'en suis point le maître.

Je descends, il est vrai, de la race des rois ;
Mais les rois sont proscrits, et je dois me connaître.
Je ne suis qu'un soldat, je défends mon pays :
Ce rôle est assez beau ; nul autre ne me tente.......
Si pourtant les fureurs d'éternels ennemis,
Si du pays en pleurs les destins compromis
L'engageaient, contre mon attente,
A vouloir rétablir ce qu'il a renversé ;
Si, devenu l'objet d'un appel empressé,
J'entendais ce pays me parler par lui-même,
Oh ! sans doute qu'alors, dans mon respect extrême....
Mais jusque-là, Renard, je tiendrai mes serments.

. . . .

Le Renard s'éloigna, trouvant le trait sublime.
Il en parla beaucoup et l'on fut unanime
A louer du Lion les nobles sentiments,
Et les maux du pays s'aggravant.... Je m'arrête.
Sur le reste, à vrai dire, on ne m'a rien appris.
Je finis par ces mots, pour être bien compris :

C'EST ÊTRE HABILE QU'ÊTRE HONNÊTE.

FABLE XXX.

LA NOUVELLE TOUR DE BABEL.

J'ai voyagé longtemps en de lointains pays
Et quelquefois à l'aventure.
J'étais jeune, aujourd'hui je conte. Mes récits
Intéressants ou non sont du moins, je le jure,
Conformes à la vérité.
J'ai dit, je le jure, et, j'y songe,
Ces mots ont bien des fois précédé le mensonge ;
Cependant il faut croire à ma véracité.........

Je descendis un jour dans certaine cité ;
J'y vis un affreux pêle-mêle :
Chacun s'y montrait en courroux ;
On courait, on criait, on disputait ; les coups
Y tombaient drû comme la grêle.
On traînait les gens en prison ;

On pilla plus d'une maison,
Et je vis le bourreau sur la place publique......
C'était un chaos diabolique.
Tout cela venait, me dit-on,
D'un peuple en révolution.
Ce peuple avait une tribune,
Et là, d'une ardeur peu commune,
Il parlait, haranguait, gesticulait, tonnait.
Chez quelques-uns quel ton indigne!
Ailleurs, c'était le chant du cygne,
Mais le tout sans le moindre effet.
Impossible aux gens de s'entendre.
Moi qui ne pouvais rien comprendre
A la langue de ce pays,
Moi, resté froid au sein de tant d'effervescence,
Je devais être bien surpris,
Que de si grands frais d'éloquence,
Ce train, ces luttes, ce fracas,
Fussent sans aucuns résultats.
Je me donnais à tous les diables....
Enfin, je rencontrai par bonheur un Français,
Plein d'esprit et des plus aimables.
— Mais d'où vient le peu de succès
De tant d'efforts? lui demandai-je.

Je vais crier au sortilége.
Qu'est ceci? — La tour de Babel.
Tout à fait comme dans la Bible,
Chacun de ses gens-là parle une langue à lui,
A lui seul. — A lui seul. — Langue incompréhensible
A l'intelligence d'autrui. —
— A lui seul! est-ce bien possible? —
— Et toutes ces langues pourtant
Dérivent très-directement
D'une même langue féconde,
Laquelle a grand cours par le monde. —
— Et quel est son nom, s'il vous plaît? —
— C'est la langue de l'intérêt.

FABLE XXXI.

LE LION COMMUNISTE.

On fait parler tout haut l'honneur et la justice,
En ne songeant tout bas qu'à son propre intérêt;
Et c'est au nom de tous qu'on soutient le projet
Dont pour soi seulement on veut le bénéfice.

Un Lion devint tout perclus,
Et ce ne fut pas de vieillesse.
D'où lui vint?.... je n'en sais pas plus.
Il souffrait et jeûnait sans cesse.
Un jour que la douleur le clouait au logis,
Il fit prier tous ses amis
De vouloir bien, en sa demeure,
L'écouter un instant avant sa dernière heure.
Les amis du Lion lui ressemblent un peu:
Ce sont de grands chasseurs, se faisant tous un jeu

De tourmenter le petit monde....
Des déserts et des bois, de tous lieux à la ronde
On les vit accourir : — Amis, dit le Lion,
Je vais recommander à votre attention
Certain projet, fruit de mes veilles,
Et qui, je crois, ferait merveilles.
Vous vivez isolés ; on voit chacun de vous,
De son meilleur ami jaloux,
Ne chasser que pour lui, tout garder pour soi-même,
Et, dans son égoïsme extrême,
Laisser les siens souffrir, pour souffrir à son tour,
Et mourir à la fin sans les soins nécessaires.
Qu'est ceci ! n'êtes-vous point frères !
Quoi ! point de charité, de pitié, point d'amour !
Il nous faut réformer ces mœurs, et, dès ce jour,
Mettre tous en commun les fruits de notre chasse ;
N'avoir qu'un seul banquet ; y donner une place
Au plus faible comme au plus fort,
Et régulariser les caprices du sort.
Egalité, c'est ma devise.
Ai-je tort en ceci, par hasard ? Qu'on le dise ! —
... Nul n'osa réclamer : on craignait le Lion.
Puis ce langage avait quelque séduction.
Le projet fut trouvé très-sage.

On convint d'un égal partage
Et même de punir avec sévérité
Toute atteinte à l'égalité.
Et voilà le Lion bien pourvu dans son antre,
Qui prend ses trois repas, se fait un large ventre...
Un jour il arriva qu'il garda pour sa part
Un Homme qu'un triste hasard
Avait poussé dans sa caverne.
En voyant le roi des déserts,
Qui le regardait de travers,
Le pauvre diable se prosterne.
— Ayez pitié de moi, dit-il, tout consterné. —
Par bonheur le Lion avait déjà dîné,
Et, pour un jour, il lui fit grâce.
C'était un voyageur possédant des secrets
Pour vaincre tous les maux sans en laisser de trace;
Et bientôt le Lion en connut les effets.
Grâce à l'homme, il devint ce qu'il était naguère,
Agile, redoutable, un vrai foudre de guerre;
Et son hôte, en retour, obtint sa liberté,
La liberté, ce bien suprême!...
Cependant le Lion ne parut plus le même
A l'égard de l'égalité.
Il oublia deux jours de rien mettre à la masse.

Puis, il l'oublia trois, puis six... quelquefois passe;
Mais il n'y mit plus rien du tout.
N'était-ce point pousser tous ses amis à bout?
On réclama. — Comment! dit le Lion, on ose
Réclamer sur pareille chose!
Ainsi, je serai, moi, fort, intrépide, adroit,
Persévérant, rempli d'audace;
J'atteindrai, frapperai le gibier, quoiqu'il fasse,
Et le moindre chasseur aura le même droit
A manger les fruits de la chasse
Que moi, moi Lion!.. On voudrait
Que le plus piètre Loup, qu'un Renard, un Furet
Osassent entrer en partage
Avec le maître des forêts!
Je les attends, voyons, qu'ils viennent!.. sont-ils prêts?—
On se tut. C'était le plus sage.

Selon l'intérêt le langage.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

TABLE.

—

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE.

—

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.

FABLE.

—

LIVRE CINQUIÈME.